B67-2073

A MADEMOISELLE ALICE FAGUET

HOMMAGE DE TENDRE ET PROFONDE AFFECTION

E. F.

Peint par Mignard

Gravé par Levous

MADAME DE MAINTENON

ET MADEMOISELLE DE BLOIS SON ÉLÈVE

MADAME

DE MAINTENON

INSTITUTRICE

EXTRAITS

DE SES LETTRES, AVIS, ENTRETIENS, CONVERSATIONS ET PROVERBES

SUR L'ÉDUCATION

NOUVELLE ÉDITION

Ornée d'un portrait d'après *Mignard* (musée de Versailles) et contenant : 1° Une introduction ; 2° Un appendice avec appréciations de la critique moderne sur Mme de Maintenon; 3° Des Notes et Eclaircissements avec extraits de *Fénelon*, de *La Bruyère* et de *Rollin*.

PAR

M. ÉMILE FAGUET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, PROFESSEUR AGRÉGÉ DES LETTRES AU LYCÉE CHARLEMAGNE, DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE H. OUDIN

17, RUE BONAPARTE, 17.

1885

INTRODUCTION

Mme DE MAINTENON

[1635-1719]

I

SA VIE.

Françoise d'Aubigné, petite-fille de l'illustre Agrippa d'Aubigné, le soldat-poète ami de Henri IV, naquit dans la prison de Niort, où son père, homme sans probité et sans mœurs, était enfermé, le 27 novembre 1635. Son enfance, commencée sous de si tristes auspices, fut très malheureuse. Son père, sorti de prison par le bénéfice de l'amnistie à la mort de Richelieu, alla chercher fortune en Amérique. Pendant la traversée, la petite Françoise fut si malade qu'on la crut morte. Le coup de canon qu'on devait tirer pour saluer la disparition du corps dans la mer était déjà chargé. Revenue en France, et son père mort (1647), Françoise fut plus malheureuse encore. Sa mère, femme distinguée et courageuse, semble ne l'avoir point aimée, ou sans rien de cette douceur tendre qui est nécessaire aux enfants. Elle avait une tante, Mme de Villette, qu'elle aimait fort, avec qui elle passa plusieurs années au château de Mursay dans le Poitou, qui resta toujours le seul souvenir chéri et caressé de son enfance, mais qui lui fut encore une cause de grandes misères. Françoise avait été baptisée catholique; Mme de Villette, héritière du cœur et en partie de l'esprit du fanatique calviniste Agrippa, éleva la petite fille dans la religion protestante. Plus tard, vers l'âge

de douze ans, retirée à Mme de Villette, et confiée à une autre tante, Mme de Neuillant, la petite d'Aubigné fut ramenée, et un peu rudement, paraît-il, à sa religion première. Elle résista longtemps. Mme de Neuillant était avare, dure et méchante, et, pour la petite fille, le protestantisme c'était sa tante Villette, et le catholicisme sa tante Neuillant. On la convainquit enfin, en glissant provisoirement sur une restriction d'enfant naïve et bien touchante. Françoise ne consentit à redevenir catholique qu'à la condition qu'il lui serait loisible de ne point croire que la tante Villette serait damnée.

Devenue jeune fille, Mlle d'Aubigné vint à Paris partager la pauvreté, la misère même de sa mère, qui vivait d'une rente de deux cents livres sauvée des naufrages, et de quelques charités discrètes. On habitait le Marais cependant, qui était le quartier aristocratique d'alors, et l'on allait un peu dans le monde, chez les d'Albret, chez les Richelieu. Car les d'Aubigné étaient de grande noblesse, et cette jeune fille en « robe d'étamine » et « trop courte » était la petite-fille d'un homme que Henri IV avait tutoyé. Du reste, elle fut très vite recherchée pour elle-même. Elle était vive à cet âge (elle le fut toujours sous toute sa réserve), très spirituelle, très enjouée, et, après tant de misères, malgré la pauvreté présente, dans la joie de vivre et d'une jeunesse vigoureuse, s'épanouissant. Elle fut distinguée par des juges difficiles en beauté, en qualités mondaines, et en esprit. Le chevalier de Méré, l'homme à la mode d'alors, la remarqua, l'aima peut-être, sans vouloir aller jusqu'à un engagement. Il la recommandait comme compagne de voyage à la duchesse de Lesdiguières, dans ces quelques lignes qui sont tout un portrait : « Fort belle, et d'une beauté qui plaît toujours... douce, reconnaissante, secrète, fidèle, modeste, intelligente... et n'use de son esprit que pour divertir ou se faire aimer ». C'est dire qu'à cette époque de sa vie, et plus tard sans doute, pour autant qu'elle voulut le retrouver, elle avait *le charme*, comme nous disons de nos jours, cet attrait indéfinissable qui séduit dès le premier abord et qui enchaîne. Avec tout cela, il semble qu'en sachant attendre, elle se fût mariée convenablement. Ce fut peut-être la seule erreur diplomatique de sa vie : elle était pressée par la misère, peu gâtée à la maison, elle n'avait pas encore cette confiance « en son

étoile » qu'elle eut plus tard. Scarron, poète burlesque, infirme, laid, malade, mais bon et amusant, assez aisé, lui proposait de l'épouser, en lui reconnaissant vingt-quatre mille livres de dot par contrat ; elle accepta ; elle avait seize ans (1652). Elle fut Mme Scarron pendant huit années (1652-1660).

Ce ne fut pas un mauvais temps pour elle. La maison de Scarron était gaie. On recevait très bonne compagnie. On disait des vers. On causait plus spirituellement qu'en aucun lieu de France. Les dîners de Mme Scarron étaient célèbres, et l'on se disputait pour en être. Le plus souvent ils étaient copieux. Quelquefois cependant le rôti manquait. Mais Mme Scarron était si spirituelle, et contait si bien, qu'il arrivait qu'on n'y songeât point. La servante se penchait à l'oreille de sa maîtresse : « Madame, le rôti manque : encore une histoire ». On écoutait, on devisait, chacun se trouvait de l'esprit, et l'on avait mieux dîné qu'ailleurs.

Scarron mourut en 1660. Il ne laissait que des dettes. Les vingt-quatre mille livres reconnues à Mme Scarron par son contrat de mariage furent contestées par la famille. Un procès les eût dévorées. Mme Scarron y renonça, et se retrouva dans la misère absolue. Mais rien ne marque mieux le caractère de la sympathie qu'elle inspirait, où l'affection, le respect et l'estime se mêlaient également, que la conduite de ses amis en ces circonstances. Dans la misère elle ne fut ni abandonnée, ni offensée. On alla droit à la reine-mère, on l'intéressa à ce que Bussy-Rabutin, la pire langue du siècle, ou à peu près, appelait « cette glorieuse et irréprochable pauvreté », et l'on obtint une pension de deux mille livres. C'était presque l'aisance, une pauvreté décente au moins, et à une personne aussi entendue que Mme Scarron, permettant même des économies et des charités.

Ici commence pour Françoise d'Aubigné la vie à laquelle elle semblait comme destinée par son caractère. Libre de soins, sans parents, sa vie assurée, elle pouvait vivre dans une tranquille retraite. Elle se multiplia au service des autres. Ce n'était point ambition, à cette époque, ni nécessité de situation, comme plus tard. C'était mouvement naturel, besoin d'action, besoin de se prodiguer et besoin de plaire. Dans toutes les maisons où elle allait, sans indiscrétion et

sans hâte, elle rendait de tels services, prenant les intérêts de la famille, s'occupant des affaires, instruisant et élevant les enfants, se répandant en bons offices, que bientôt on ne pouvait plus se passer d'elle. Par le goût de se rendre utile, elle se rendait nécessaire. Tout le secret de sa fortune est là. « Elle plaisait, dit Saint-Simon, son ennemi, par les grâces de son esprit, ses manières douces et respectueuses, son attention à plaire à tout le monde. » C'était assez pour réussir à souhait. Par surcroît elle était charmante de sa personne; c'était son luxe : « *Lyrianne*, dit Mlle de Scudéry dans la *Clélie*, était grande et de belle taille, mais de cette grandeur, ajoute naïvement l'auteur, qui n'épouvante pas, et qui sert seulement à la belle mine. Elle avait le teint fort uni et fort beau, les cheveux d'un châtain clair et très agréables, le nez très bien fait, la bouche bien taillée, l'air noble, doux, enjoué et modeste, et pour rendre sa beauté plus parfaite et plus éclatante, elle avait les plus beaux yeux du monde. Ils étaient noirs, brillants, doux, passionnés et pleins d'esprit; leur éclat avait je ne sais quoi qu'on ne saurait exprimer : la mélancolie douce y paraissait quelquefois avec tous les charmes qui la suivent presque toujours; l'enjouement s'y faisait voir à son tour avec tous les attraits que la joie peut inspirer. » Telle était Mme Scarron à vingt-cinq ans, chérie des d'Albret, des Richelieu, des d'Heudicourt, bien accueillie de tous, et sa bienvenue au monde lui souriant dans tous les yeux. Ce fut son vrai moment de bonheur. « Je suis heureuse », écrivait-elle à ses amis, et plus tard, à Saint-Cyr, c'est toujours à cette période de sa vie qu'elle revient avec le plus de complaisance, comme au temps où elle n'a connu « ni chagrin, ni ennui ». Cependant son « étoile » se levait, et la fortune, sans qu'elle la cherchât, vint la prendre par la main. Mme de Montespan était fort gênée des enfants, tout jeunes encore et tenus cachés, qu'elle avait eus dans sa liaison avec le roi. Elle cherchait une gouvernante. Elle avait rencontré Mme Scarron chez les d'Albret. Elle la jugea active, intelligente et surtout « secrète ». Elle lui proposa d'élever les enfants. Mme Scarron montra, en cette occurrence délicate, la droiture de son jugement et le sentiment exact des bienséances qu'elle eut toujours. De la part de Mme de Montespan, la proposition, sans être blessante, était inquiétante pour une cons-

cience susceptible. De la part du roi, dans les idées du temps, elle était indiscutable. Mme Scarron exigea un ordre du roi. Le roi ordonna.

Dès lors la vie devint terrible pour madame Scarron. Il fallait courir de nourrices en nourrices, soigner les enfants, passer les nuits, et le matin, rentrée chez soi par une porte de derrière, sortir, sans traces de fatigue, par la porte de devant, pour se montrer au monde et paraître n'avoir pas changé d'existence. Madame Scarron suffit à tout. Elle avait dans un tempérament robuste une volonté héroïque. Bientôt le secret perça. Les enfants grandissaient. On les réunit dans une vaste maison de la banlieue, près de Vaugirard, en pleine campagne à cette époque. Puis on décida, malgré elle, qu'elle viendrait à la cour. Le roi reconnut ses enfants, établit madame Scarron à Versailles, la gratifia d'une somme avec laquelle elle acheta la terre de Maintenon, et lui donna l'ordre de prendre le titre attaché à cette terre (1675). Madame Scarron n'existait plus. La cour apprit le nom de la marquise de Maintenon, qu'elle devait prononcer si souvent avec respect, puis avec crainte, pendant quarante ans.

Madame de Maintenon, sans songer encore à la fortune incroyable qui l'attendait, put dès lors avoir l'ambition qu'elle entretint pendant onze ans, sans savoir jusqu'où elle la conduirait, celle de s'établir dans la confiance et la confidence de Louis XIV. Dans les commencements, au temps de la maison de Vaugirard, le roi l'estimait, mais ne l'aimait pas. Elle lui paraissait trop élevée de pensées, trop idéale, trop « sublime » et trop « spirituelle », dans le sens que ces mots avaient alors. A travers cette conversation grave et un peu sévère qu'elle avait avec lui, il ne voyait pas encore ce qu'il aimait tant chez les hommes, le bon sens clair et la raison ferme. Peu à peu elle conquit sa sympathie comme celle de tout le monde. Le roi la vit plus souvent, il goûta son esprit juste, ses grâces simples ; il en vint à l'aimer. A toute autre la tête aurait tourné. Madame de Maintenon était aussi judicieuse qu'elle avait toujours été, et à cet âge (quarante ans) plus assurée dans sa raison tranquille et froide qu'elle ne fut jamais. Elle ne s'étonnait de rien, et savait tout prévoir, sans rien précipiter. Elle sut attendre, montrant au roi ce qui le flattait le plus, un dévouement sans tumulte et sans faste, une

reconnaissance unie et égale, une humeur respectueuse et confiante, dans une dignité inaltérable. Détacher le roi de madame de Montespan et le ramener à la reine, tel fut le dessein de madame de Maintenon. Ce qu'elle se proposait dans ce plan, c'était la gratitude de la reine, l'estime unie à l'affection de la part du roi, et l'honneur. Vit-elle plus loin, et songea-t-elle à la mort possible de la reine? C'est le secret des cœurs où nul ne pénètre, et qui échappe à l'analyse. Elle réussit dans son dessein formel, et Marie-Thérèse lui dut la consolation de ses derniers jours. La récompense fut pour madame de Maintenon au-dessus même de ses rêves. Dix-huit mois environ après la mort de la reine, vers la fin de 1684 (car les contemporains eux-mêmes ne le surent jamais au juste), un mariage secret, mais authentique, unit Louis XIV à celle qui était née dans la prison de Niort. Elle ne fut pas reine, elle fut l'épouse du roi. Louis XIV, et toute la cour à son exemple, l'appelait « Madame » en lui parlant, « Madame la marquise de Maintenon » en parlant d'elle. Mais, sans régner, elle gouverna plus que n'avait jamais fait Marie-Thérèse. Elle fut le premier personnage de l'Etat après Louis XIV. Son dessein avait abouti plus loin qu'il n'avait jamais visé, sans qu'il en eût coûté à sa dignité et à sa conscience. Elle avait été souverainement habile dans l'honnêteté, droite et adroite. Un mot, qui est d'elle, la peint très bien : « Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable ».

Quelle fut la part prise par madame de Maintenon dans la politique extérieure de Louis XIV? Cette affaire sort de notre sujet, comme elle dépasse notre compétence : nous n'en dirons rien. Ce qu'il nous semble, c'est que, tout compte fait, madame de Maintenon s'est beaucoup plus occupée du roi et de la famille royale que du royaume. Etre l'*épouse*, la femme du foyer et de la maison, continuer l'éducation des princes, qu'elle aimait jusqu'à la faiblesse (le duc du Maine), élever la jeune duchesse de Bourgogne, petite-belle-fille de Louis XIV qu'elle reçut à l'âge de treize ans, vive, pétulante, espiègle, charmante, dont elle orna l'esprit et cultiva le cœur, et qui devint la plus aimable et la plus séduisante princesse qu'eût jamais vue la cour de France, adoucir la vieillesse de Louis XIV, le distraire, le relever, « l'amuser », tâche rude et dépassant quelquefois les forces même de Madame de Maintenon, voilà surtout

quel fut son souci et quelle fut sa vie. Cette tâche, qu'elle s'imposa, fut pénible et souvent ingrate. Madame de Maintenon, est-il besoin de le dire ? avait des ennemis furieux; elle en eut qui étaient puissants. Elle avait, dans le sein de la famille royale, des défiances à combattre, des révoltes à apaiser, des querelles intérieures à arranger. « Je viens d'être tirée à quatre princes », écrivait-elle un jour. Vers la fin, elle, si robuste, se sentait épuisée. « Si l'on me tirait le cœur de la poitrine, disait-elle, on le trouverait sec et tors comme celui de M. de Louvois » ; et regardant de petits poissons très malheureux dans l'eau claire d'un bassin de Versailles : « Ils sont comme moi : ils regrettent leur bourbe ». Pour finir, à la maladie de Louis XIV, elle eut le roi à soutenir, à soigner, à encourager. Quand l'agonie commença, et qu'elle eut reçu des médecins l'assurance que le roi ne reprendrait pas connaissance, elle n'attendit pas le dernier soupir, et partit, trop tôt pour une épouse peut-être. Etait-ce lassitude ou sécheresse de cœur? Nous sommes tentés d'y voir plutôt, poussés jusqu'à un certain excès, cette raison ferme et ce sens juste des situations qu'elle avait à si haut point. Rester jusqu'au dernier souffle, c'était sembler vouloir rester après, et, après, ne plus savoir comment sortir. Situation fausse. Une reine devait rester, l'épouse devait disparaître. Elle disparut avec une certaine hâte de discrétion, et une alarme un peu ombrageuse de dignité.

Elle se retira à Saint-Cyr, où elle mourut le 15 avril 1719. Son acte de décès fut rédigé ainsi : « *Le 17e jour du mois d'avril 1719 a été inhumée..... très haute et très puissante dame Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, institutrice de la maison royale de Saint-Louis.* » — « Il semble que ce titre d'institutrice soit le seul que Madame de Maintenon ait voulu prendre devant la postérité » (Gréard).

En 1793, Saint-Cyr fut dévasté, et la commune prit le nom de *Val-libre*. En 1794, la tombe de la marquise, ayant été découverte dans le chœur, fut brisée, le cercueil violé, les restes profanés ; « elle fut ce jour-là traitée en reine » (Sainte-Beuve).

II

CARACTÈRE DE MADAME DE MAINTENON.

On voit assez que ce roman étrange, qui est l'histoire vraie de madame de Maintenon, a été plus brillant que joyeux. Madame de Maintenon n'a un peu respiré que dans la maison de Scarron et dans les quelques années qui suivirent. Le reste a été tout de misères dans la jeunesse, et d'infinis labeurs, sous un air riant, dans l'âge mûr et dans l'âge pénible. Il faut remarquer aussi que cette femme qu'on a tant enviée n'a jamais été ni fille, ni mère, ni même épouse. Son père était méprisable, sa mère ne l'aimait pas. Elle n'eut pas d'enfant. Elle a épousé successivement deux hommes âgés et malades. Elle n'eut pas les bonnes raisons pour aimer la vie, ou pour s'en consoler, de madame de La Fayette ou de madame de Sévigné. Qu'un peu de sécheresse se fût glissée dans ce cœur si souvent comprimé, il n'y aurait pas à s'en étonner. Ce qui nous étonne au contraire, ce sont les moments de gaîté qu'on surprend chez cette femme que toute sa vie, dans l'infortune et dans la grandeur, et ici plus encore, a obligé de se surveiller et se contenir ; comme ce qui nous frappe ce n'est pas une certaine pointe d'orgueil et quelque penchant à parler de soi, mais au contraire qu'elle n'ait pas été saisie par le vertige , parvenue si haut , partie de si bas. Cela revient à dire que le fond de Françoise d'Aubigné était un souverain bon sens, une raison d'une fermeté invincible. « *Consultons la raison* », disait en souriant Louis XIV ; et se tournant vers elle avec ce charme qu'il avait quand il voulait : « *Qu'en pense votre solidité?* » C'est bien cela : énergique comme d'Aubigné, et, plus que lui, avisée et perpétuellement lucide. Madame du Deffand la trouve « sèche, austère, insensible, sans passion », mais remarque qu'elle a de la droiture : « Je persiste à trouver que cette femme n'était pas fausse ». De la part d'un appréciateur malveillant, l'observation est précieuse; car

c'est justement l'hypocrisie que l'on a le plus reprochée à madame de Maintenon. Nous avouons ne pas l'apercevoir dans sa vie, à moins que l'on ne considère comme une hypocrisie chez la femme l'effort de savoir se taire. Ce qui nous séduit au contraire dans l'épouse de Louis XIV, c'est la droiture du cœur et du sens, un sentiment net de la vérité dans les choses pratiques, ce qu'on pourrait appeler le « *sens du réel* ». Cette héroïne d'un roman invraisemblable fut la femme du monde la moins romanesque qu'il y ait eu. Elle n'eut jamais d'illusions, même sur elle, et pourtant elle n'était point triste. Sa franchise, son humilité vraie quand elle s'est trompée, et sa simplicité à le reconnaître (affaires de Saint-Cyr) est touchante : « La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps... Il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon orgueil s'est répandu par toute la maison et le fond est si grand qu'il l'emporte même par-dessus mes bonnes intentions... Que vos filles ne se croient pas mal avec moi [pour cela]... en vérité, ce n'est point elles qui ont tort. » Fénelon ne s'écrierait-il point : « Oh! qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi? » Nous dirons seulement qu'il y a là une telle fermeté de raison qu'elle va jusqu'à en être émouvante comme un trait de sensibilité. C'est avoir de la raison jusqu'au fond du cœur. Quelques détails nous touchent moins, une certaine affectation de modestie, par exemple la quenouille filée dans ses appartements aux heures de conversation. Encore faut-il peut-être voir là moins une affectation qu'une protestation contre l'oisiveté de la cour, et un petit exemple à l'adresse de Madame de Bourgogne. A Saint-Cyr elle parle trop d'elle ; mais elle a trop d'esprit pour ne pas s'en apercevoir, et vite elle s'en accuse, tout en continuant, avec une sincérité malicieuse qui désarme : « Puisqu'on ne peut éviter le ridicule de parler de soi... » — « On veut toujours parler de soi, dût-on parler contre. » C'est juste le mot de La Rochefoucauld : « On aime mieux dire du mal de soi que de n'en rien dire ». Ces deux philosophes désabusés devaient se rencontrer. Je remarque cependant cette différence que La Rochefoucauld n'a presque jamais parlé de lui.

En résumé, madame de Maintenon était une femme

supérieure, de grand cœur, d'incroyable volonté, de belle intelligence, de sagacité infinie, de raison et de bon sens incomparable, dévouée, discrète, presque simple, et presque modeste. Une certaine tendresse de cœur, le charme troublant d'une sensibilité qui s'épanche, une âme facile à l'émotion et qui la provoque chez les autres, voilà ce que tous ceux qui en parlent, plus ou moins selon les humeurs, regrettent de ne pas trouver en elle, Ces penchants sont-ils compatibles avec l'infaillibilité de raison pratique et de sens droit qui était le fond de madame de Maintenon ? Nous ne savons ; mais nous sommes un peu tentés de craindre que les critiques ne lui aient reproché d'avoir manqué des défauts ordinaires du sexe dont elle était.

III

MADAME DE MAINTENON INSTITUTRICE. — SAINT-CYR.

Ces qualités du cœur, dont on remarque un peu trop l'absence chez madame de Maintenon, elle les a montrées là où elle a pu librement le faire, et même elle a créé un petit monde pour leur donner une matière, peut-être un théâtre. N'étant point mère, elle était devenue institutrice, sans y être obligée, ce qui prouve précisément que l'instinct maternel était en elle. Cela de très bonne heure, à vingt-cinq ans, après la mort de son mari, chez ses amies, sans prévoir les suites hors de toute prévision. Plus jeune encore, tout enfant, au couvent de Niort, elle aimait à remplacer une maîtresse malade, à faire la classe et la récréation, fière que la maîtresse rétablie trouvât tout comme si de rien n'eût été. Elle ne tarit pas sur le plaisir qu'elle avait de voir des enfants autour d'elle, de sentir proches « cette joie, ce pétillement des enfants qui fait qu'ils ne peuvent demeurer en place, ce ravissement de se sentir jeune, d'avoir de la santé ». « J'ai toujours aimé les enfants, disait-elle aux petites filles de Saint-Cyr, et je crois que Dieu m'a donné ce goût pour vous autres. »

Elle n'a d'expression vive et qui sente la passion qu'à ce propos. « C'est le lieu de délices pour moi », dit-elle de Saint-Cyr ; « j'en reviens toujours plus assottée », dit-elle de Rueil. De même dans toute sa vie de jeunesse elle semble n'avoir eu qu'une seule crise de sentiment exalté, c'est quand on la sépara de cette maîtresse de Niort qu'elle remplaçait pendant ses maladies. Alors elle fut malade de chagrin, demandant à Dieu de mourir. Sa vie tout entière a donc été remplie de préoccupations scolaires, de goûts et de soucis d'éducation. Épouse de roi, elle resta institutrice, le fut plus que jamais. L'idée de Saint-Cyr, dans une mesure beaucoup plus restreinte et humble, remonte à l'année 1680 environ, avant son *avènement*. Elle n'avait qu'à se souvenir de sa triste enfance pour songer à donner l'éducation, l'instruction et l'affection à quelques filles pauvres et dénuées ; mais il n'était pas vulgaire de s'en souvenir. Elle eut à Montmorency, sous la direction d'une Ursuline, madame de Brinon, un petit nombre de pauvres filles, la plupart tirées de Maintenon, à qui elle faisait donner une instruction élémentaire, un peu de lecture, d'écriture et de catéchisme, et beaucoup de couture (1680). L'essai réussit. Pour avoir son troupeau plus proche d'elle, elle le transporta à Rueil (1682). Il y avait alors une cinquantaine d'élèves, quarante pauvres environ, et une douzaine de « demoiselles », filles de nobles peu fortunés, ou nouvelles converties. En 1683, elle obtint du roi le château de Noisy dans le parc de Versailles, « pour cent demoiselles ». L'affaire fut menée à bien. Madame de Maintenon était enchantée. Elle écrivait à son frère l'année suivante : « *Jugez de mon plaisir* quand je reviens, le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles (le chiffre officiel était déjà dépassé) qui y sont présentement ! » Est-ce bien elle ! Épouse du roi, cette année même, ou allant l'être, et s'écriant : « Jugez de mon plaisir ! » quand elle mène des pensionnaires à la promenade. Enfin le projet définitif de Saint-Cyr fut conçu, c'est-à-dire d'un grand établissement pouvant recevoir cinq cents pensionnaires (on se restreignit ensuite à deux cent cinquante). Le roi y consentit aisément. C'était d'abord une idée et un vif désir de madame de Maintenon ; ensuite cela semble avoir été dans son esprit une conception correspondante à celle des Invalides, à celle des Écoles de cadets. Recueillir les vieux officiers

pauvres aux Invalides, leurs fils dans les compagnies de cadets, leurs filles dans une grande maison d'éducation, put paraître au roi payer sa dette envers la noblesse pauvre, si écrasée par le service militaire. Ajoutez qu'il y avait de grands bâtiments à construire. Il ne pouvait pas hésiter (avril 1685).

Ce fut une affaire d'état. Louvois choisit l'emplacement, Mansard dressa les plans, l'armée fournit les ouvriers. Madame de Maintenon redigea les constitutions et les soumit à Racine et à Boileau, il faut ajouter en leur recommandant à peu près de n'y rien changer. Louis XIV lui-même revit ces constitutions et daigna les corriger. L'inauguration eut lieu le 1er août 1686. Carrosses du roi, visites des princes, et des princesses, et des prélats, entrée du roi avec chœurs de jeunes filles chantant ses louanges : un peu trop de solennité mondaine et trop de théâtre dès ce premier jour. C'est le vice de la première période de Saint-Cyr perçant à l'origine même ; madame de Maintenon s'en repentit, et en revint très vite et très énergiquement.

Les deux cent cinquante demoiselles étaient distribuées en quatre grandes classes distinguées par la couleur des rubans de la ceinture : les *rouges* de 7 à 10 ans, les *vertes* de 11 à 13 ans, les *jaunes* de 14 à 16 ans, les *bleues* de 17 à 20 ans. Chaque classe était divisée en *bandes* ou *familles* de huit ou dix élèves. A la tête de chaque bande ou famille était une élève distinguée par sa conduite et sa raison, qui était le *chef* ou la *mère*, et servait d'intermédiaire entre les simples élèves et les maîtresses. La pension était absolument gratuite. A vingt ans la jeune fille était renvoyée à sa famille avec son trousseau et mille livres, ce qui à cette époque valait au moins deux cents louis de notre monnaie, et pouvait constituer une petite entrée en ménage. La première directrice de Saint-Cyr fut madame de Brinon, la directrice de Montmorency, de Rueil et de Noisy. Le premier aumônier fut l'abbé Gobelin, le directeur de conscience de madame de Maintenon : ces deux fondateurs de la maison devaient n'y rester que peu de temps. On va voir par suite de quelles circonstances.

Madame de Maintenon débuta à Saint-Cyr par deux erreurs, deux erreurs qui portent deux grands noms, ceux de Fénelon et de Racine. Pour Fénelon, il faut distin-

guer. Madame de Maintenon avait été charmée par ce grand éducateur, cet orateur aimable, ce causeur merveilleux ; leurs besoins de plaire s'étaient rencontrés. « La spiritualité de Fénelon l'enchanta », dit Saint-Simon. Elle s'inspira donc du *Traité de l'Education des filles* pour la fondation et l'esprit général de Saint-Cyr, en quoi elle eut absolument raison. Mais elle ne se défia pas assez du Fénelon mystique, et de ce qu'il pouvait y avoir de troublant et dangereux pour de jeunes esprits dans sa « spiritualité » nuageuse. Fénelon eut sur Saint-Cyr naissant une influence malheureuse. Ses instructions, ses entretiens avec les maîtresses répandirent dans la maison le goût avec certain raffinement dans les idées religieuses et d'une certaine subtilité de dévotion. C'était le bel esprit du christianisme. Danger faible peut-être ; mais il n'est pas de faible danger dans l'éducation des femmes. Madame de Maintenon en fut plus tard épouvantée, plus que de raison, il nous semble, et réagit avec vigueur.

Racine fut un bien autre péril , et une bien autre « tempête » (Sainte-Beuve). Madame de Maintenon l'aimait fort. Madame de Brinon plus encore. C'était un esprit très cultivé, qui avait du monde et des lettres, et qui s'entendait bien en poésie. Elle mettait le théâtre de Racine entre les mains de ses filles, et poussa l'imprudence, car en vérité cela n'avait pas le sens commun, jusqu'à leur faire jouer *Andromaque*. *Andromaque* a pris de nos jours, comme toutes les pièces classiques, un air d'antiquité vénérable qui en ôte tout le poison. Mais dans tout le charme de sa nouveauté, et quand les expressions où la passion s'exhale avaient la saveur piquante de la langue du jour, ce n'était rien moins qu'un roman passionné qu'on faisait jouer par des pensionnaires. Elles le jouèrent si bien qu'il fut décidé qu'elles ne joueraient plus. « Ni *Andromaque* ni aucune de vos pièces », écrivait madame de Maintenon à Racine. Il y a de singulières contradictions dans les plus grands esprits. Racine s'était repenti, et en toute sincérité, d'avoir écrit des « comédies » ; il en faisait pénitence pour lui-même, et, voyant presque chaque jour madame de Maintenon, il ne l'avait pas avertie qu'on faisait fausse route à Saint-Cyr en habituant des petites filles à jouer des pièces que l'auteur lui-même se reprochait d'avoir écrites ! Madame de Main-

tenon crut mieux faire en demandant à Racine une pièce religieuse, ou plutôt un divertissement pieux sous forme dramatique, tiré des livres saints. Vers la fin de 1688, il apporta *Esther*, dont madame de Maintenon fut ravie. La pièce fut vite apprise, et la première représentation eut lieu le mercredi 26 janvier 1689, en présence du roi. Il y eut cinq représentations du 26 janvier au 19 février, ce qui, pour tout homme habitué aux choses scolaires, signifie que les demoiselles de Saint-Cyr perdirent deux mois cette année-là. Toute la cour de France défila successivement dans le petit théâtre de Saint-Cyr. Madame de Sévigné ne put être que de la cinquième représentation et eut grand'-peur jusqu'au dernier moment de n'en être point. On connaît sa lettre à ce propos, qui est partout, et que nous citons parce qu'il est difficile de rencontrer une lettre de madame de Sévigné sans avoir envie de la transcrire : « Je fis ma cour l'autre jour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi soir, madame de Coulanges, madame de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à madame de Coulanges que madame de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle... Je me mis avec madame de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et devant c'étaient mesdames d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes les dames [dans l'esprit de toutes les dames]. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce ; c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien... Tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant... Tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* et de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une

dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela, il est vrai ! » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie... Monsieur le Prince (Condé), et madame la Princesse me vinrent dire un mot ; madame de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le roi ; je répondis à tout ; car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux. » — Une représentation de gala à l'Opéra, dans un pensionnat.

L'année suivante, Racine apporta *Athalie*. On se prépara à la représenter. Costumes et décors occupèrent les premiers mois de 1691. Le 5 avril on la joua. Mais on ne la joua qu'une fois. Le danger de ces amusements avait fini par frapper tous les yeux, et le clergé français se fâchait. Jansénistes et Jésuites étaient d'accord sur cette affaire. Dès le premier jour, M. Hébert, curé de Versailles, avec un vrai courage, avait refusé d'assister à ces représentations : « Ces divertissements, disait-il, doivent être proscrits de toute bonne éducation... Tous les couvents ont les yeux sur Saint-Cyr ; *ils vont suivre votre exemple* (voilà le bon sens), et, au lieu de former des novices, ils dresseront des comédiennes. » Il avait raison dans sa rudesse. *Esther* et *Athalie*, ce n'était plus *Andromaque ;* mais mieux valait *Andromaque* jouée en petit comité, et comme un prolongement des lectures de classe, qu'*Esther* ou même le *Mystère de l'Ancien Testament* joué devant le roi, toute la cour, « toute la France », en beaux costumes, sous les yeux des courtisans, au milieu des « *louanges sourdes et bien placées* », des « *ces jeunes personnes ont bien de l'esprit* », et des appréciations des critiques établissant un parallèle approfondi entre Mlle de Caylus et la Champmeslé. Il faut comprendre que Saint-Cyr, en ses commencements, a été une haute, généreuse et pure idée de Mme de Maintenon ; mais il a été aussi, cela est clair, un amusement délicat de Louis XIV, un bâtiment construit, des jardins dessinés,

une institution fondée, une école à chanter ses louanges et un théâtre à le divertir. Il aimait le faste, l'éclat et l'invention dans les amusements. Il prit un peu Saint-Cyr à ce point de vue, et Mme de Maintenon, si récemment mariée, céda un peu trop. Elle n'eut grand'peine ni à réagir elle-même, ni à ramener le roi, et dès que ses yeux s'ouvrirent, elle coupa le mal dans ses racines avec une décision et une énergie qui sont bien dans son caractère.

D'abord elle avait remercié dès la fin de 1688 Mme de Brinon, trop lettrée et trop mondaine; elle écarta l'abbé Gobelin, déjà âgé, et à qui la force commençait à manquer. Elle remplaça Mme de Brinon par Mme Loubert, puis par Mme de Fontaine, « d'intelligence droite et élevée, de caractère accommodant et fidèle dans l'obéissance, tout à fait propre à exécuter un plan de réformes » (Gréard). Pour ce qui est du directeur spirituel, elle hésita. Elle songea à Fénelon, ensuite à Bourdaloue, quitta, reprit et abandonna cette idée; enfin, se faisant violence, et sacrifiant ses sentiments à sa raison, se fixa sur l'évêque de Chartres, M. Godet des Marais, qu'elle n'aimait point personnellement, mais dont la rigidité et la froideur austère lui semblèrent le plus à propos dans ces circonstances. Enfin, et surtout, elle se mit à l'ouvrage avec une sorte de véhémence. Elle était vraiment en colère contre elle-même : « Nous avons voulu de l'esprit, écrivait-elle, et nous avons fait des rhétoriciennes; de la dévotion, et nous avons fait des quiétistes ; de la modestie, et nous avons fait des précieuses; des sentiments élevés, et l'orgueil est à son comble ». Les actes suivirent les paroles. Une enquête minutieuse et une perquisition implacable furent faites dans toute la maison; livres retirés, cahiers visités, bureaux vidés. Plus de livres contemporains, et même presque plus de livres. Remplacer le livre par la conversation continuelle avec les élèves, idée pédagogique de premier ordre, d'une pratique très difficile, mais, où elle peut être appliquée, supprimant tout péril, et donnant des résultats admirables. C'est à partir de ce moment (1692) que Mme de Maintenon, sentant le besoin d'appliquer et d'adoucir en même temps la réforme par sa présence, et se rendant compte du redoublement d'efforts personnels que la nouvelle méthode exigeait des maîtresses et d'elle-même, se multiplia à Saint-Cyr, y paraissant presque tous les jours, allant des petites aux

grandes, quelquefois arrivant au moment du lever pour veiller aux soins de propreté et d'hygiène, et se montrant partout à la fois avec cette fougue d'activité physique qui s'alliait en elle à la tranquillité froide de la pensée. La pente fut rude à remonter. Il y eut des murmures, de sourdes révoltes, des résistances tenaces, des mutineries même. Mme de Maintenon vint à bout de tout. Elle avait résisté d'abord à l'idée de couvent, ainsi que Louis XIV, qui n'aimait pas les monastères, et il nous semble que cette question de forme était négligeable. Pour des raisons qui ne sont pas éclaircies, peut-être sous l'influence de Monsieur de Chartres, peut-être pour rompre plus formellement avec le passé, avec le Saint-Cyr mondain et théâtral, Mme de Maintenon franchit le pas. Saint-Cyr devint un couvent. La réforme était complète. Certains la regrettent. Sainte-Beuve a toujours un regard en arrière vers le temps brillant d'*Esther*. « Esther est restée, aux yeux de tous, la couronne de la maison. » Il faut s'entendre. Que dans une pension où aurait été élevée la fleur de l'aristocratie riche, des Longueville, des Marsillac et des Enghien, on eût joué du Corneille, et même du Racine, et même le *Misanthrope*, ce n'eût été qu'imprudent; mais dans un asile de jeunes filles à la fois nobles et pauvres, introduire quelque chose des habitudes et des périls du théâtre, c'était préparer des déclassées ou des aventurières, aller directement contre le but et l'idée originelle de l'institution, et vraiment trahir la confiance des familles. Mme de Maintenon consacra tout le reste de sa vie d'institutrice à réparer cette faute, prenant pour méthode de faire juste le contraire de ce qu'elle avait fait d'abord, ou laissé faire. C'est dans cette œuvre que nous allons la suivre.

IV

MADAME DE MAINTENON INSTITUTRICE. — ESPRIT ET MÉTHODES D'ÉDUCATION.

L'idée générale de l'éducation des filles, telle qu'elle se présenta à l'esprit de Mme de Maintenon en 1692, fut de faire des mères de famille pauvres, honnêtes, courageuses et sans orgueil. En conséquence, une éducation *toute morale* et *toute pratique*. Retranchons tout ce qui peut donner des prétentions, décourager de la vie, dégoûter de la médiocrité. Répétons à satiété tout ce qui peut préparer à la vie sensée, patiente et résignée. *Faire la guerre à toutes les illusions*, armer les jeunes cœurs de pensées graves et de devoirs courageux, voilà toute la pensée de Mme de Maintenon sur l'éducation.

La première illusion à détruire, c'est l'orgueil. Mme de Maintenon est implacable sur cette affaire. Elle en vient à dire à des enfants qu'elle aime de véritables duretés : « Ici je suis des heures avec vous à vous parler familièrement ; mais quand vous n'y serez plus, vous ne pourrez pas même aborder la porte de ma chambre ; tout le monde vous repoussera... Je ne vous dis point ceci pour insulter à votre misère ; au contraire, je la respecte ; mais vous ne serez pas toujours avec des gens qui la respecteront... J'en entends quelquefois qui demandent comment elles feront si un homme leur présente la main. Vous croyez donc qu'on s'empressera bien pour vous? Eh! mon Dieu! loin de vous donner la main, on ne vous ramassera pas dans les rues, on vous laissera dans la boue si vous y tombez, parce que vous serez pauvres... Rien n'est présentement si méprisé dans le monde que la pauvre noblesse. » Langage bien rude, qui rappelle tout à fait les cruautés de paroles des prédicateurs du temps, et surtout de la génération précédente, mais combien approprié à un auditoire de jeunes filles, de jeunes filles nobles, de jeunes filles pauvres!

Autre illusion, très dangereuse, et que Mme de Maintenon

connaît bien pour être une peste aux cœurs des jeunes femmes, l'exaltation des sentiments. L'affection passionnée qu'elle eut elle-même pour sa religieuse de Niort, elle ne veut pas que ses enfants l'aient pour leurs maîtresses. Dès qu'une enfant a quitté une classe, elle cesse complètement d'appartenir à celle qui la dirigeait. Point d'amitié tendre entre élève et maîtresse, point « d'amitiés particulières » entre élèves. Il faut aimer Dieu, ses parents, et Saint-Cyr; puis, pour les personnes qui nous entourent, une complaisance douce et tranquille : « Il faut apprendre aux demoiselles à *aimer raisonnablement*, comme on leur apprend autre chose. »

La dévotion même, la dévotion est très dangereuse, quand elle devient un sentiment exalté, une ardeur indiscrète : « *Il ne s'agit pas de faire des religieuses*, et pour celles qui auraient la vocation, ce n'est pas le moyen de les y préparer. Point d'abstinences prolongées, point de mortifications. Que la piété qu'on leur inspire soit solide, simple, gaie, douce et libre ; qu'elle *consiste plutôt dans l'innocence de leur vie*, dans la simplicité de leurs occupations... »

Une illusion encore, et beaucoup plus grave qu'on ne le croit, c'est l'instruction même, et particulièrement l'instruction littéraire. Ce n'est pas s'avancer trop que dire que Mme de Maintenon se défie de l'instruction. Il est bien vrai qu'elle y mettait un peu de malice et une pointe de taquinerie paradoxale, comme quand elle disait au précepteur du duc du Maine : « peu de latin, et beaucoup de maximes ! — La leçon de latin a manqué ce matin ? Victoire ! » Mais il est certain aussi qu'elle, si savante, voit dans le trop d'instruction donnée à une fille pauvre un danger, et dans l'instruction elle-même, mise en regard de l'éducation morale, une vanité. La réforme de 1692 fut radicale sur ce point, et, à vrai dire, alla un peu loin. Plus de lectures : cela amuse l'esprit, ne l'emplit pas. Plus *d'écritures* (exercices de style), cela leur fait croire qu'elles ont de l'esprit. Qu'elles écrivent à leurs familles. Et là-dessus Mme de Maintenon se fait montrer les lettres et les corrige admirablement. Point de phrases. Quelques mots simples, *sincères*, venus du cœur, y allant tout droit. — Mais elles vont s'ennuyer ? — Précisément : elles s'ennuieront dans leurs familles. Il faut habituer les enfants à l'ennui. Et puis, on ne s'ennuie pas quand on travaille. Qu'elles prennent le

balai. « Je verrais toute la communauté armée de balais, je serais heureuse. » — Plus de poésie, plus d'éloquence : cela éloigne de la simplicité (songez que Mme de Maintenon a connu les ruelles, fréquenté Mlle de Scudéry, et qu'il y a bien là de quoi faire trembler). — Point de ces histoires d'héroïsme antique et païen qui brouillent l'entendement et échauffent l'imagination. (Il ne s'agit pas de faire des *Émilie* de *Cinna*, qui deviennent des Longueville de la Fronde.) Pour tout dire, peu d'instruction littéraire : « Les femmes ne savent jamais qu'à demi, — et le peu qu'elles savent les rend fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides. » — Mais c'est l'éducation des femmes selon Molière, cela ? — A très peu près, et la preuve en est que le dernier mot de Molière est : « Je consens qu'une femme ait des clartés de tout », et le dernier mot de Mme de Maintenon : « Il suffit qu'elles ne soient pas plus ignorantes que le commun des honnêtes gens ». Seulement Mme de Maintenon est une Chrysale de cœur élevé, et de sa « spiritualité » elle a gardé l'élévation morale. Pour ce qui est de l'instruction, elle est avec Chrysale. Elle dit avec lui :

> « Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
> Qu'une femme étudie et sache tant de choses. »

mais, à la place de la science, Chrysale met « le ménage, le fil et les aiguilles ». Mme de Maintenon remplace la science par le ménage et l'aiguille *d'abord*, et y ajoute toute une morale, d'une élévation admirable et en même temps d'un sens pratique parfait, comme nous allons le voir dans tout le détail.

Voilà les vanités à détruire ou à écarter. Voici les réalités à y substituer.

Réalités est bien le mot juste. Avant tout madame de Maintenon, à ces jeunes filles, qu'elle sait bien qui sont romanesques de soi, et pour ainsi dire par définition, veut donner ce qu'elle possède à un degré éminent, « *le sens du réel* ». L'amour du vrai est d'une ardeur incroyable au cœur de madame de Maintenon. Il va jusqu'à des hardiesses qui nous émeuvent, tant elles révèlent ce qu'on pourrait appeler le courage professionnel de l'éducateur. Sondez ces cœurs jusqu'au fond, dit-elle aux maîtresses, avec intelligence et précaution, mais avec décision. Il faut savoir à qui l'on

a affaire. Il ne faut pas craindre de voir le vrai : « Il faut prendre garde à un abus que forme parfois la trop grande tendresse de conscience », c'est de s'abstenir, de peur de faire éclater un défaut, qui, si on n'y touche point, reste secret ; « ne point interroger, par exemple, parce qu'on craint qu'elles ne mentent ; ne rien commander, crainte qu'elles ne désobéissent ». Cela est pernicieux. « *Il faut en tout avoir l'esprit droit*, et songer qu'il est impossible de tuer un monstre caché ; ainsi il faut, pour connaître les vices et les inclinations de la jeunesse, *remuer leurs passion avec discrétion*, leur faire la guerre, et *ne point craindre leurs vices* ; leur aider à les surmonter dans un âge où le plus grand péché est de laisser croître les inclinations naissantes du péché. »

Ce goût du vrai qu'elle exige des maîtresses, elle s'obstine et s'ingénie à le donner aux jeunes filles, et c'est comme le tout de son éducation morale. Elle a une très grande confiance dans la raison de l'enfant. Elle veut qu'on parle à une petite fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une grande personne, sans contes, sans puérilité, sans préciosité d'enfantillage. — Si l'on s'est trompé, il faut le reconnaître, en toute rectitude, avec l'enfant comme avec les hommes, et dire : « Mes enfants, je vous avais appris tel jeu, telle chanson où je ne croyais point de mal. *Après y avoir bien pensé*, je trouve que cela ne vaut pas grand'chose pour telle et telle raison. » Mme de Maintenon « goûterait fort ce *procédé simple et droit* ». — Simplicité et droiture c'est où elle revient toujours. Nul détour, et même nul tour. Une lettre, par exemple, doit dire ce pour quoi on l'écrit, et rien de plus : « Vous m'écrivez, dit-elle à une des maîtresses, sans avant-propos et sans fin (sans formules de début et de congé), cela est très bien ; vous voulez que je remarque cette simplicité, et cela n'est plus simple. » Elle-même en donne l'exemple. Fin d'une de ses lettres : « .... J'étais en bon train, ma chère fille, mais je n'ai pu continuer ma lettre, et je ne sais plus ce que je voulais dire. Adieu, ma chère fille, je vous donne le bonsoir. »

Dans la pratique de la vie, le travail est considéré comme un moyen d'éviter l'ennui et les séductions du plaisir. Toujours un ouvrage de femme en mains ; « cela calme les passions, occupe l'esprit, ne laisse pas le loisir de songer

au mal ». Et un travail très *simple*. Il y a encore de la vanité et de la prétention dans certains ouvrages « exquis et d'un trop grand dessin ». En voici un d'une délicatesse admirable : « J'espère bien que mes chères filles ne feront jamais de ces gentillesses-là; ces sortes d'ouvrage me déplaisent, non seulement à cause de leur inutilité, mais principalement parce que je crois qu'on les fait avec une attache qui est contraire à la perfection, et qui est la cause de plusieurs irrégularités ; on se couche plus tard, on peut se faire des présents, on espère ensuite en recevoir..... J'aimerais mieux vous voir filer et coudre pour autrui, et recevoir cinq sous pour prix de votre travail, que vous voir vous amuser à ces bagatelles. » N'est-ce pas bien connaître la femme, et pousser à bout dans toutes leurs retraites les coquetteries féminines, même les plus légères?

Droiture et simplicité, c'est le vrai dans les caractères. Le vrai dans la connaissance de la vie, c'est la voir sans préjugé, sans illusion, presque sans espoir. Là aussi, madame de Maintenon fait sa rude guerre aux illusions. Elle aborde les sujets délicats comme il faut les aborder devant les enfants, avec gravité, et sans détour. Ces jeunes filles songent au monde, où elles vont entrer; il faut leur dire qu'on y est plus malheureux qu'à Saint-Cyr. Oui, à Versailles même ! Ah! c'est un lieu de délices que Versailles ! « Vous êtes folles quand vous vous imaginez être mieux et plus libres ailleurs... On se moquera de vous et on vous sifflera si on vous voit soupirer après la liberté... » Croyez-vous le roi libre ? « Pensez vous qu'il se lève quand il veut, un jour à une heure, un jour à une autre ? Non, certainement. On entre tous les jours dans sa chambre à sept heures trois quarts, qu'il dorme ou non; on l'éveille. Il va toujours à la messe à la même heure... » Quant aux seigneurs et aux dames, ce sont les misérables esclaves de l'étiquette et des règles de cour. — Ces jeunes filles songent au mariage; il faut leur dire qu'elles y seront sujettes, non plus seulement de la règle, mais des caprices d'un homme : « ... S'il vous arrive de dire que vous mouriez d'envie de sortir du couvent pour être plus libres, comptez que pas un homme ne voudra de vous ; parce qu'il n'y en a pas un qui ne sache fort bien qu'en vous épousant, il ne veut vous laisser aucune liberté. » Et elle cite des exemples de tristes mariages, de maris qui n'aiment point

leurs femmes, et cela est dit gravement, simplement; car il faut leur montrer au vrai ce qu'est le mariage, « *et qu'il n'y a pas de quoi rire* ». Ce n'est pas qu'il faille pour cela songer au célibat : « Mes chères enfants, mariez-vous au sortir d'ici, ou faites-vous religieuses; mais ne demeurez point sans état » ; car « il n'y a point de condition où l'on ne dépende de quelqu'un», et dans le célibat il se trouve enfin qu'on dépend de tout le monde. — Toute cette partie des instructions de madame de Maintenon qui a trait au mariage, au célibat, à l'entrée des jeunes filles dans le monde, ferait à elle seule un traité de morale pratique à l'usage des jeunes femmes, d'une élévation, d'un sérieux, d'une vérité, d'une tristesse mâle et courageuse, qui mettent l'auteur en singulière estime dans les cœurs honnêtes. Cette femme n'aurait pas aimé sa fille aussi spirituellement que madame de Sévigné ; mais qu'elle eût bien mérité d'en avoir une!

Et cette tristesse, qui tient au sujet, elle s'égaie parfois d'un aimable et doux sourire. La jolie anecdote qu'elle raconte d'elle-même, à ses débuts dans le monde ! A quinze ans elle sortait seule, suivie seulement d'un petit laquais, pour aller à la messe aux Jacobins : « Quelques hommes passèrent et me saluèrent en me souriant; moi, tout innocemment, je me mis à leur sourire. Après la messe, une personne me vint dire que j'avais couru un grand danger ce jour-là. Je lui répondis fort surprise: « Quoi donc? C'est, dit-elle, que vous avez ri à des hommes qui ont passé devant vous »... J'étais cependant fort innocente, et plus que la plus petite de vos demoiselles. J'avais tort néanmoins. Me diriez-vous bien en quoi ? — Mademoiselle de Ségonzague répondit : « C'est d'avoir ri ». — C'est bien cela, mais c'est aussi parce que j'étais sortie seule... » Vraie petite confidence de grand'mère, dite avec cette gaieté douce et un peu voilée de la vieillesse, dont le charme est si pénétrant.

Il n'y a pas de considérations sublimes dans tous ces conseils de moralité et de dignité pratiques ; on sent bien qu'elle se les refuse avec grand soin. Ce qui confond presque, c'est la multitude et la variété des idées vraies, et fortes, et même profondes, qu'elle tire du simple bon sens. Des trois femmes supérieures du XVIIe siècle, madame de Sévigné est certainement la plus aimable, madame de La

Fayette la plus touchante, madame de Maintenon la plus intelligente. Une jeune fille élevée par madame de La Fayette serait douce, tendre, pieuse même, honnête et noble, mais romanesque. Une jeune fille élevée par madame de Sévigné serait brillante, spirituelle, finement railleuse, mais assez frivole, tout compte fait, et, si elle se trouvait être la fille même de la marquise, rendue parfaitement égoïste par un amour maternel indiscret et aveugle. Une jeune fille élevée par madame de Maintenon serait née avec une tête bien mal faite si elle n'était sérieuse, résignée, sensée, droite, pure, courageuse, capable d'être épouse, digne d'être mère.

V

MADAME DE MAINTENON ÉCRIVAIN.

Madame de Maintenon avait beaucoup de goût littéraire, sans le moindre pédantisme. Nous n'avons pas souvenir d'une seule citation dans toutes ses œuvres, dans toutes ses conversations avec ses élèves, ce qui est remarquable chez un professeur. Comme elle ne recommande aucune lecture, on ne voit pas bien quels auteurs elle eût considérés comme utiles à former l'esprit des jeunes filles. Cependant elle laisse percer son goût pour saint François de Sales, qui est un écrivain fleuri, mais simple de pensée et de cœur, doux et persuasif. On sait par sa vie qu'elle a confiance dans le goût de Boileau, et enfin qu'elle a une passion pour Racine, et un faible pour Fénelon. Il est très probable qu'elle avait pour le tendre et le délicat en littérature un penchant que, par raison, elle écartait ou comprimait en matière d'éducation. Racine surtout a eu évidemment ses préférences. Elle adorait *Esther*. Elle s'enflamma pour *Athalie*, ce qui lui fait plus d'honneur encore, parce qu'il est bien certain qu'*Athalie* en sa nouveauté fut très peu goûtée. Elle la fit jouer plusieurs fois dans les appartements du roi. Elle la défendait contre sa nièce, mademoiselle de Caylus, qui trouvait la pièce froide. C'est

un double honneur pour madame de Maintenon d'avoir aimé Racine, et d'avoir renoncé à le faire jouer à Saint-Cyr. Pour elle-même, elle n'a pas un style remarquable. Ce n'est pas un grand écrivain, parce que, pour être un grand écrivain, il ne suffit pas d'avoir du goût, il faut avoir de l'imagination, et madame de Maintenon en a peu. Ce qui fait en elle l'excellent professeur la condamne à être un écrivain secondaire. Mais les qualités secondaires précisément, ou plutôt moyennes, du style, elle les a pleinement. Madame du Deffand parle excellemment de son style « net, clair, et *court* ». Ce style simple, naturel, *sans tour*, sans parure, est d'un grand charme dans les lettres intimes, les entretiens, les instructions, les expositions. Au fond, c'est le style des administrateurs, des bons professeurs, des diplomates, et des hommes d'action. C'est celui de Commines, moins les longueurs qui tiennent au temps; c'est celui de l'excellent écrivain Mézeray ; c'est celui de Henri IV, moins la verve et la saveur gasconne ; c'est surtout celui de Louis XIV, avec plus, je ne dirai pas de bonne grâce, mais de bonhomie. Il semble que ce soit pour madame de Maintenon que La Bruyère a écrit cette ligne remarquée : « Un style grave, sérieux, scrupuleux va fort loin ». Ajoutez vigoureux et solide, et vous aurez une définition assez exacte de la manière d'écrire de madame de Maintenon, qui n'est que sa manière de penser. Quelquefois (assez rarement) certains charmes inattendus s'y mêlent, de l'esprit sans prétention , non sans finesse, par exemple. Madame de Maintenon, nous l'avons déjà vu, sait sourire ; elle sait même plaisanter.

Les contemporains ont beaucoup parlé de son « enjouement » parce qu'ils l'ont connue jeune, tandis que nous n'avons dans les « œuvres » que madame de Maintenon assez âgée, et très âgée. Même en cette saison de la vie elle a quelques traits de bonne humeur assez agréable. Un jour, Bourdaloue devait prêcher à Saint-Cyr : « Au moins, mon Père, lui dit d'Aubigné, dînez bien, car Saint-Cyr est la maison de Dieu : on n'y mange ni on n'y boit. — Il est vrai, dit madame de Maintenon, que notre fort est l'instruction, et notre faible l'hospitalité. » Retirée à Saint-Cyr à l'âge de plus de quatre-vingts ans, le médecin Besse l'avait un jour mise à la diète. A son tour, madame de Maintenon, trouvant que Saint-Cyr était trop la maison de Dieu,

écrit à la supérieure le billet suivant : « J'ai beau dire que j'ai beaucoup d'appétit et point de mal, on me laisse sans nourriture :

« Fagon, en des maux plus pressants,
« M'abandonnait à ma sagesse ;
« Et pour un rien Saint-Cyr, de concert avec Besse,
« Me refuse les aliments.
« Et voilà ce que c'est qu'avoir quatre-vingts ans !

Ordonnez donc, ma chère fille, qu'on m'apporte de la nourriture. Voulez-vous que la postérité dise :

« Cette femme qui dans son temps
« Fit un si brillant personnage,
« Eut à Saint-Cyr beaucoup d'enfants,
« Et mourut faute d'un potage. »

A une maîtresse trop silencieuse elle donne une petite leçon bien plaisante dans sa raillerie tempérée et de belle humeur : « ... Je crois qu'il faut présentement vous exhorter à parler plus que vous ne faites. Il y a sept ou huit jours que vous êtes dans le recueillement et le silence ; vous devez avoir fait une provision de vie intérieure, et mon intention n'est pas de vous la faire quitter. Je désire seulement que, selon l'esprit de votre institut, vous joigniez un peu le service de Marthe à la contemplation de Madeleine, et que vous remplissiez votre quatrième vœu (qui était d'enseigner)... »

Quelquefois aussi la droiture de raison, jointe à l'ardeur de convaincre, se tourne en véritable éloquence. Ainsi, quand madame de Maintenon défend deux élèves menacées de renvoi parce que leur mère, impliquée dans une conspiration, avait péri sur l'échafaud, elle écrit à un des confesseurs de la maison : « ... On dit que les Jésuites ne recevraient pas un homme en pareil cas, que les Sœurs de la Visitation en useraient de même. Si cet esprit vient de saint Ignace ou de saint François de Sales, je m'y soumets sans répugnance ; mais si ce n'est que l'effet de la sagesse humaine ou de la dureté des communautés, je désirerais de tout cœur qu'on s'en sauvât dans celle-ci. Le père de M. de Luxembourg a eu le col coupé : on lui confie la personne du roi et ses armées. Nous avons vu mourir M. de Rohan sur un échafaud, et toute sa famille était en charge auprès

du roi, recevant des compliments sur cette douleur, sans qu'il entrât dans la tête d'un seul courtisan de lui en faire des reproches. Quoi ! l'honnêteté mondaine ira plus loin que la charité !... On dit que dans les classes elles en seraient moins respectées... je mettrais ces fautes au nombre des plus punissables ; celles qui auront le cœur bien fait en seront incapables, et il faut redresser les autres..... Je dis tout ceci pour la justice et pour l'envie que j'ai que nos filles aient l'esprit et le cœur bien faits... Il n'est pas besoin, Monsieur, de les recommander à votre charité. Je prie Dieu de les consoler et de les bénir. »

Cette femme, si distinguée à tant d'égards, a donc, même comme écrivain, de belles et hautes qualités, un style pur, clair, d'un dessin ferme, et capable quelquefois d'énergie et de flamme. Ecoutons-la quand elle s'anime dans sa passion dominante, presque unique, qui est pour Saint-Cyr. L'imagination dans l'expression apparaît : « Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr ; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. » Et encore : « Vive Saint-Cyr ! Prions Dieu pour qu'il vive autant que la France et la France autant que le monde ! » Est-ce bien elle, associant son amour pour son troupeau à son amour pour le royaume, et, dans son zèle d'institutrice, laissant échapper un cri de reine ! Quelles qu'aient pu être les fautes politiques de cette illustre femme, il lui a été sans doute beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé Dieu, les enfants et *Athalie*.

APPENDICE A L'INTRODUCTION

APPRÉCIATIONS DE LA CRITIQUE MODERNE

SUR MADAME DE MAINTENON

Voici les principaux jugements de Sainte-Beuve sur le caractère, l'esprit et l'œuvre de Madame de Maintenon.

CARACTÈRE.

... Elle est de celles que de loin on traite assez mal, mais qu'on n'aborde pas de près impunément. Elle impose par un ton de simplicité noble et de dignité discrète; elle plaît par le tour parfait et piquant qu'elle sait donner à la justesse. Il y a des moments même où l'on dirait qu'elle charme; mais, dès qu'on la quitte, ce charme ne tient pas, et l'on reprend de la prévention contre sa personne. Je ne sais si je rends bien l'impression des autres ; mais c'est là exactement la mienne toutes les fois que je me suis approché plus ou moins de Madame de Maintenon... En ses années de jeunesse, le trait principal de son caractère me paraît avoir été celui-ci : elle était de ces femmes qui, dès qu'elles ont le pied quelque part, ont à l'instant l'art et le génie de se faire bien venir, de se rendre utiles, essentielles, indispensables, en même temps qu'agréables en toutes choses. Une fois accueillie, elle ne l'était pas à demi ; par la parole comme par l'action, elle devenait l'âme, la ressource, l'agrément du lieu..... Active, obligeante, insinuante sans bassesse, entrant avec une extrême sensibilité dans les peines et les embarras de ses amis et leur venant en aide, non point par amitié pure, non point par sensibilité véritable, ni par principe de tendresse et de dévouement, mais parce que, tenant plus que tout à leur jugement et à leur appréciation, elle entrait nécessairement dans tous les moyens de s'y avancer et de s'y placer au plus haut degré... L'intérêt matériel et positif fut toujours se-

condaire à ses yeux, malgré sa position de gêne, et elle le subordonnait à cet autre intérêt moral fondé sur l'estime qu'on faisait d'elle. C'est une personne unique. Sa grande coquetterie est là ; c'est une coquetterie d'esprit ; en avançant, ce fut une ambition et une carrière... Tout occupée des autres sans les aimer, elle tiendra bon avec sourire et bonne grâce à son esclavage de toutes les heures : « J'ai été vingt-six ans, dit-elle, sans dire un mot qui marquât le moindre chagrin ».

***

De tous les portraits de Madame de Maintenon, celui qui nous la montre le mieux dans cette attitude dernière et réfléchie de grandeur voilée est, selon moi, un portrait qui se voit à Versailles dans les appartements de la reine (n° 2258) : elle a plus de cinquante ans, elle est tout en noir, belle encore, grave, d'un embonpoint modéré, d'un front élevé et majestueux sous le voile. Ses yeux, grands et longs, en amande, très expressifs, sont d'une douceur remarquable. Le nez paraît noble et charmant ; la narine un peu ouverte indiquerait la force. La bouche, petite et gracieuse, est fraîche encore . Le menton arrondi s'accompagne d'un double menton à peine dessiné. Le costume est tout noir, varié à peine par une draperie de dentelle blanche sur les bras et les épaules. Une guimpe haut montante cache le cou. Telle était Madame de Maintenon à demi-reine, imposante à la fois et contenue, celle qui disait : « Ma condition ne se montre jamais à moi par ce qu'elle a d'éclatant, mais toujours par ce qu'elle a de pénible et de sombre. »

***

Il n'y eut pas un seul moment d'abandon de cœur dans toute la vie de Madame de Maintenon : là est le secret de l'espèce de froideur qu'elle inspire. Elle est le contraire d'une nature sympathique. Disons que, durant sa longue vie, et au milieu de ses satisfactions secrètes d'amour-propre, elle eut constamment à souffrir et à se contraindre. Elle a tracé, de sa gêne et de son esclavage au milieu de la grandeur, des tableaux qui sont sincères, et qui donnent presque pitié pour elle. Dès l'heure du réveil jusqu'à celui du coucher, elle n'avait pas une minute, pas un interstice de répit... Vieille, incommodée par le froid dans ces vastes appartements, elle ne pouvait prendre sur elle de mettre un paravent autour de son fauteuil ; car le roi y venait, et cette irrégularité de coup d'œil lui eût déplu. « Il fallait périr en symétrie. »

***

Il est arrivé à M. Lavallée, en étudiant Madame de Maintenon, ce qui arrivera à tous les bons esprits encore prévenus (et j'en rencontre quelquefois de tels) qui approcheront de cette personne dis-

tinguée et qui prendront le soin de la connaître dans l'habitude de sa vie : je ne dirai pas qu'il s'est converti à elle : ce serait mal rendre l'impression simplement équitable que reçoit un esprit droit ; mais il a fait justice de cette foule d'imputations fantastiques et odieusement vagues qui ont été longtemps en circulation sur le prétendu rôle historique de cette femme célèbre. Il l'a vue telle qu'elle était, tout occupée du salut du roi, de sa réforme, de son amusement décent, de l'intérieur de la famille royale, du soulagement des peuples, et faisant tout cela, il est vrai, avec plus de rectitude que d'effusion, avec plus de justesse que de grandeur ; enfin, il a résumé son jugement sur elle en des termes précis, au moment de l'accompagner dans son œuvre de tendresse et de prédilection [St-Cyr].

« Madame de Maintenon [dit Lavallée] n'a pas eu sur Louis XIV l'influence malfaisante que ses amis lui ont attribuée : elle n'eut pas de grandes vues ; elle ne lui inspira pas de grandes choses : elle borna trop sa pensée et sa mission au salut de l'homme et aux affaires de la religion ; l'on peut même dire qu'en beaucoup de circonstances elle rapetissa le grand roi ; mais elle ne lui donna que des conseils salutaires, désintéressés, utiles à l'Etat et au soulagement du peuple, et, en définitive, elle a fait à la France un bien réel en réformant la vie d'un homme dont les passions avaient été divinisées, en arrachant à une vieillesse licencieuse un monarque qui, selon Leibnitz, *faisait seul le destin de son siècle ;* enfin en le rendant capable de soutenir *avec un visage toujours égal et vraiment chrétien,* les désastres de la fin de son règne. »

***

L'ESPRIT DE Mme DE MAINTENON.

C'est encore à Mme de Maintenon écrivain qu'il faut en revenir pour lui accorder toute l'estime durable. Ce qu'on a d'elle permet d'asseoir un jugement et confirme ce qu'a si bien dit Saint-Simon de ce « langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court ». Ce caractère de brièveté et de concision heureuse est particulier à Madame de Maintenon, et il ne lui est commun qu'avec Madame de La Fayette. Toutes les deux coupent court au style traînant, négligé, irrégulier, que les femmes (quand elles n'étaient pas Madame de Sévigné) se permettaient trop au XVIIe siècle. Madame de Maintenon aida autant que personne, et tint la main à cette réforme dont le XVIIe siècle hérita : « Je me corrigerai des fautes de style que vous remarquez dans mes lettres, lui écrivait le duc du Maine ; mais je crois que les longues phrases sont pour moi un long défaut. » Madame de Maintenon dit et écrit en perfection. Tout tombe juste. Il n'y a pas un pli dans ce style-là. Un seul point de plus, et vous arriveriez au tendu et à la sécheresse. Madame du Deffand, qui est

littéralement de la même école, a très bien rendu l'effet que font les lettres de Madame de Maintenon : « Ses lettres sont réfléchies, dit-elle ; il y a beaucoup d'esprit, d'un style simple ; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi agréables que celles de Madame de Sévigné ; tout est passion, tout est en action dans celles de cette dernière : elle prend part à tout. Tout l'affecte, tout l'intéresse ; Madame de Maintenon, tout au contraire, raconte les plus grands événements où elle jouait un rôle, avec le plus parfait sang-froid... Sans sentiment, sans imagination, *elle ne se fait point d'illusion*, elle connaît la valeur intrinsèque des choses ; elle s'ennuie de la vie, et elle dit : Il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs... Il me reste de cette lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur, et nul goût pour sa personne ; mais je persiste à ne la pas croire fausse. » Elle ne paraît point fausse en effet, dans ces lettres, elle n'est que discrète, et un peu serrée. Pour se compléter l'idée de Madame de Maintenon, il convient, en les lisant, d'y ajouter un certain enjouement de raison, une certaine grâce vivante qu'elle eut jusqu'à la fin, même dans son austérité, qui tenait à sa personne, à son désir de plaire en présence des gens, qui n'allait pas jusqu'à se fixer par écrit (1).

***

Madame de Sévigné, Madame de la Fayette et Madame de Maintenon sont les plus distinguées entre les femmes du XVIIe siècle qui ont écrit. Les deux dernières ont su concilier dans une rare mesure *l'exactitude* et *l'atticisme*.

***

J'ai parlé de Madame de Sévigné et de Madame Sand. Entre ces deux femmes si éloignées et si distantes, quels sont les noms qui comptent véritablement, qui méritent de figurer en première ligne dans la série des femmes célèbres par leur talent d'écrivain ? Tout à côté de Madame de Sévigné, avec moins d'imagination dans le style et de génie dans le détail, mais avec une invention poétique et romanesque pleine de tendresse, et une légèreté, une justesse d'expression incomparable, on trouve Madame de La Fayette. Puis on a Madame de Maintenon, esprit juste, tête saine, parole agréable et parfaite dans un cercle tracé.

***

La duchesse de Bourgogne jouait un rôle dans *Athalie* ; mais pourquoi ne saurions-nous pas aussi ce qu'elle pensait d'*Athalie*, en

(1) Et dont on retrouve très nettement la trace brillante dans ses *Entretiens* à Saint-Cyr.

enfant capricieuse qu'elle était ? C'est à propos de ces représentations de Saint-Cyr que Madame de Maintenon écrivait : « Voilà donc *Athalie* encore tombée ! Le malheur poursuit tout ce que je protège et que j'aime. Madame la duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussirait pas, que c'était une pièce fort froide, que Racine s'en était repenti, que j'étais la seule qui l'estimait, et mille autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la seule connaissance que j'ai de cette cour-là, que son personnage lui déplaît. Elle veut jouer Josabeth qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen. » Et dès qu'on lui a accordé le rôle qu'elle désire, tout change : le point de vue a tourné en un instant ; ce sont là les coulisses de Saint-Cyr : « Elle est ravie, continue Madame de Maintenon, et trouve *Athalie* merveilleuse. Jouons-la, puisque nous y sommes engagés ; mais, en vérité, il n'est point agréable de se mêler des plaisirs des grands. »

***

Au milieu de toutes ces légèretés et de ces enfances, la duchesse de Bourgogne avait des qualités sérieuses et qui le devenaient de plus en plus avec l'âge. Elle disait agréablement un jour à Madame de Maintenon : « Ma tante, je vous ai des obligations infinies ; vous avez eu la patience d'attendre ma raison. »

***

....Louis XIV se tempérait à son tour, et une femme *sortie du plus pur milieu de la société de Madame de Rambouillet* et qui en était moralement l'héritière, une femme accomplie par le ton, la raison ornée, la justesse de langage et le sentiment des convenances, Madame de Maintenon, s'y prenait si bien qu'elle faisait asseoir sur le trône, dans un demi-jour modeste, tous les genres d'esprit et de mérite qui composent la perfection de la société française dans son meilleur temps. Le triomphe de Madame de Maintenon était celui de la société polie elle-même. Anne de Bretagne avait trouvé son pendant à l'autre extrémité de la chaîne, après deux siècles.

***

... Le roi se promena dans le parc [à Petit bourg, chez le duc d'Antin], loua tout, hors une belle allée de marronniers qui masquait la vue de sa chambre. Le lendemain, au réveil, regardant à sa fenêtre, il fut bien étonné d'avoir la plus belle vue du monde. L'allée entière avait disparu, la nuit, sans bruit aucun, et comme par enchantement. « Sire, comment vouliez-vous qu'elle osât encore paraître devant Votre Majesté ? elle vous a déplu. » On ajoute que Madame de Maintenon ne put s'empêcher de dire en partant qu'elle se trouvait heureuse de n'avoir pas déplu au roi le soir ; car elle voyait bien, de la façon dont y allait M. d'Antin, qu'elle avait risqué d'aller coucher sur la grand'route.

SON OEUVRE PÉDAGOGIQUE.

Madame de Maintenon, qui a passé par toutes les conditions et par toutes les épreuves, qui a vu se former et s'évanouir autour d'elle tant d'égarements et de chimères, s'est confirmée de plus en plus dans l'idée qu'il n'y a encore rien de tel que le bon sens dans la vie, mais un bon sens qui ne s'enivre point de lui-même, qui obéit aux lois tracées et qui connaît ses propres limites. Son sexe, en particulier, est fait pour obéir : elle le sait. Aussi la raison qu'elle recommande tant et sans cesse n'est point du tout un raisonnement ni une enquête curieuse ; gardez-vous de l'entendre ainsi. C'est une raison toute chrétienne et docile : « Vous ne serez véritablement raisonnable qu'autant que vous serez à Dieu ». Elle ne la sépare jamais de la piété ni d'une entière soumission aux décisions supérieures. Cela bien entendu, elle veut le *vrai* dans l'éducation dès le bas âge : « Point de contes aux enfants, point en faire accroire ; leur donner les choses pour ce qu'elles sont. » — « Ne leur faire jamais d'histoires dont il faille les désabuser quand elles ont de la raison ; mais leur donner le vrai comme vrai, le faux comme faux. » — « Il faut parler à une fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une de vingt ans. » — « Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles ; on doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant toujours raisonnablement ; en un mot, on ne peut être ni trop ni trop tôt raisonnable. » — « Il n'y a que les moyens raisonnables qui réussissent. » — « Il ne leur faut donner que ce qui leur sera toujours bon, *religion*, *raison*, *vérité*... »

***

L'idée si élevée de faire de Saint-Cyr un abri et un foyer chrétien, un refuge et une école de simplicité vertueuse et pure, à mesure que la corruption et la grossièreté augmentent parmi les jeunes femmes de la Cour, se montre à découvert dans ces lettres de Madame de Maintenon. « Que ne donnerais-je pas, s'écrie-t-elle (octobre 1703), parlant à l'une des maîtresses, pour que vos filles vissent d'aussi près que je le vois, combien nos jours sont longs ici, je ne dis pas seulement pour des personnes revenues des folies de la jeunesse, je dis pour la jeunesse même qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se divertir continuellement et qu'elle ne trouve rien qui contente ce désir insatiable de plaisir ! Je rame, en vérité, pour amuser Madame de Bourgogne... »

***

Ce qui est beau dans cette fatigue, c'est son zèle, son feu, son ardeur dernière d'utilité et de semence pour autrui. Là est la grandeur et quel-

que chose qui vaut mieux qu'une sensibilité vulgaire et apparente....

Au seuil de Saint-Cyr, M. Lavallée a eu soin de placer aussi un portrait de l'illustre fondatrice, où revit cette grâce si réelle, si sobre, si indéfinissable, et qui, sujette à disparaître de loin, ne doit jamais s'oublier quand, par moments, la figure nous paraît un peu sèche ; il l'emprunte aux Dames de Saint-Cyr dont la plume, par ses vivacités et ses couleurs, est digne cette fois d'une Caylus ou d'une Sévigné. « Elle avait, disent ces Dames, le son de voix le plus agréable, un ton affectueux, le front ouvert et riant, le geste naturel de la plus belle main, des yeux de feu, les mouvements d'une taille libre si affectueuse et si régulière qu'elle effaçait les plus belles de la cour. Le premier coup d'œil était imposant et comme voilé de sévérité. Le sourire et la voix ouvraient le nuage. »

***

Saint-Cyr, dans l'idée complète de Madame de Maintenon, ne fut pas seulement un pensionnat, puis un couvent de filles nobles, une bonne œuvre en même temps qu'un délassement de Madame de Maintenon : ce fut quelque chose de plus hautement conçu, une fondation digne en tout de Louis XIV et de son siècle. M. Lavallée établit très bien, dès les premières pages, le caractère historique et politique de Saint-Cyr, et son lien avec les grandes choses du dehors. Sous Louis XIV et surtout pendant la seconde moitié de son règne, la France, même en temps de paix, fut obligée de garder son attitude militaire imposante, une armée de 150,000 hommes sous les armes. Louvois introduisait dans ce grand corps l'organisation moderne ; mais la base essentiellement moderne, la contribution égale et régulière de tous au service militaire, manquait. La noblesse, qui était et restait l'âme de la guerre, se voyait pour la première fois assujettie à des règlements stricts et à des obligations continues qui choquaient son esprit et qui aggravaient ses charges. La royauté contractait donc envers elle de nouveaux devoirs. Louis XIV le reconnut et eut à cœur de s'en acquitter : 1° en fondant l'Hôtel des Invalides, dont une partie fut réservée pour les officiers vieux ou blessés; 2° par la formation des compagnies de cadets qu'on exerçait dans les places frontières et où l'on élevait 4,000 fils de gentilshommes; 3° enfin, dès que Madame de Maintenon lui en eut suggéré l'idée, par la fondation de la maison royale de Saint-Cyr, destinée à l'éducation de 250 demoiselles nobles et pauvres.....

***

Madame de Maintenon est sortie tout à fait à son honneur de cette étude précise et nouvelle [le livre de Lavallée sur Saint-Cyr] ; on peut même dire que sa cause est désormais gagnée : elle nous apparaît en définitive comme une de ces personnes, rares et heureuses, qui sont arrivées, dans un sens, à la perfection de leur nature, et

qui ont réussi un jour à la produire, à la modeler dans une œuvre vivante, qui a eu son cours et à laquelle est resté attaché leur nom.

***

Voici la conclusion de l'étude approfondie et admirablement sagace et impartiale que M. Gréard, Recteur de l'Académie de Paris, a placée comme *Introduction* en tête du volume intitulé : « *Madame de Maintenon. — Extraits de ses lettres, etc., sur l'éducation.* » (librairie Hachette.)

Pour être en quelque sorte plus libre dans ses sentiments, on voudrait presque qu'il ne subsistât d'elle que ce qui se rapporte à Saint-Cyr, ou qu'on pût détacher de sa vie, pour l'enfermer comme dans un cadre à part, tout ce qui a trait à l'éducation. Cependant, même en se la figurant ainsi, à souhait, ne resterait-il qu'une image absolument aimable ? Chose étrange, on en est quelquefois à se demander ce qu'elle était pour les enfants. Nous avons sur ce point les témoignages les plus formels et les plus favorables. « Ses discours étaient vifs, simples, naturels, insinuants, persuasifs, disent les Dames de Saint-Cyr ; on ne finirait point si l'on voulait raconter tout le bien qu'elle fit aux classes dans nos temps heureux. » — « Elle a toujours fort aimé les enfants, ajoute Longuet, et les enfants sentaient si fort cette bonté qu'ils étaient plus libres avec elle qu'avec personne. » Ce qui vaut mieux encore que ces éloges, elle a pour elle l'appui des faits. Retenue à Fontainebleau et trop éloignée de Saint-Cyr pour y faire des visites quotidiennes, elle avait créé des écoles à Avon; elle allait y faire la classe, ou, quand elle était empêchée par la maladie, elle donnait la leçon dans ses appartements : Saint-Cyr en était presque jaloux. Que l'un de ces enfants, habitué à toutes les misères, vînt à tomber malade, elle n'appelait rien moins que le médecin de la cour : « Voilà M. Fagon qui marche pour Jeannette. » Dans sa dernière maladie, comme il soufflait un vent très vif, elle pensait aux *rouges*, et disait à Mme de Glapion : « Ces pauvres enfants souffrent bien du froid; je voudrais en tenir trois ou quatre dans ma niche ». Les traits de cette nature ne sont pas rares dans sa vie ; elle a des dévouements pour lesquels on ne saurait la comparer qu'à une Sœur de charité. Elle aurait passé sa vie, s'il l'eût fallu, dans sa première école de Rueil, « à tuer des poux, à graisser de la gale, à faire laver des pieds ». Saint François de Sales, le doux François de Sales, est son livre de chevet. C'est elle-même enfin qui le dit : « elle a une sensibilité qui aurait besoin d'un rude mords ». Et malgré tout, il semble que ce que les enfants, comme tout le monde, éprouvent à côté d'elle, tient plus du respect et de la confiance que de la tendresse. Mme de Caylus, Mlle d'Aumale, Jeanne de Pincré, la duchesse de Bourgogne, ses élèves de prédilection, et toutes les demoiselles qu'elle appe-

lait auprès d'elle comme secrétaires, ont conservé le souvenir de sa dignité affable, plutôt que de son affection.

Elle possédait au plus haut degré l'esprit de l'éducation : en avait-elle l'âme ? Tout se tient dans le caractère comme dans la vie. Le chevalier de Méré, Bussy, ses ennemis eux-mêmes nous la montrent en sa jeunesse, tenant tout le monde à distance sous le charme de son regard spirituel et vif, mais froid. C'est également à une certaine distance de son cœur que nous laisse sa correspondance. On ne résiste pas au prestige de cette raison ornée, de ce bon sens fin, pénétrant, enjoué, tant qu'on a le livre en mains ; le livre fermé, le prestige s'efface, et de cette nourriture si solide et si agréable il reste comme un arrière-goût un peu âpre. Quelle différence avec la moelleuse et onctueuse abondance, l'imagination émue, le cœur tendre de Mme de Sévigné ! Tandis que Mme de Sévigné semble s'exciter, pour ainsi dire, à s'abandonner, — car elle n'est pas sans excès non plus dans sa manière, — on dirait que Mme de Maintenon travaille toujours à se retenir : on sent que telle a été l'habitude de toute sa vie ; c'est comme le pli de son esprit. Dans la grâce, il lui manque cette sorte de négligé, de superflu, qui achève la séduction. Elle avait au surplus le sentiment de ce qu'elle conservait au fond d'elle-même. « Je vous aime plus que ma sécheresse ne me permet de vous le dire », écrit-elle à son frère. Souvent aussi, vers la fin de sa vie surtout, elle éprouvait une sorte de lassitude et d'épuisement : « En vérité, s'écrie-t-elle, la tête est quelquefois près de me tourner, et je crois que si l'on ouvrait mon corps après ma mort, on y trouverait mon cœur sec et tors comme celui de M. Louvois. »

Mais est-il juste d'insister sur les attraits qu'elle n'a pas voulu se donner ? « Peu de gens, disait-elle, sont assez solides pour ne regarder que le fond des choses » ; et c'est le fond des choses seul qui l'intéressait. Elle n'avait même pas la ressource de varier le thème de ses observations, car c'est le propre des sujets d'éducation qu'il faut sans cesse revenir aux mêmes maximes et ne pas craindre de se répéter. Ses lettres étaient faites moins pour être lues que méditées. Il n'y faut pas chercher « ce qui pétillait de brillant et de fin sur son visage quand elle parlait d'action », suivant le mot de Choisy ; elles donnent « le dessin plutôt que le coloris de son esprit. » (Sainte-Beuve.) Mais dans cette gravité de ton, quelle souplesse ! Quelle force et quelle tenue dans cette pensée presque toujours juste, toujours sobre, également éloignée du paradoxe et de la déclamation ! Et quel modèle de ce style qu'elle recommandait aux demoiselles, « simple, naturel, sans tour, succinct » ! Mme de Maintenon est un écrivain de race. Sa langue est souvent pleine et savoureuse comme celle de Molière, subtile et délicate comme celle de Fénelon ; Saint-Simon l'admire sans réserve. Quelque effort qu'elle eût fait pour s'imposer à elle et à Saint-Cyr toutes les formes d'austérité, elle n'a jamais pu se défaire du goût de ce que son siècle avait produit autour d'elle de plus noble et de plus

achevé. Le premier jour de la représentation d'*Athalie*, elle avait senti avant tout le monde que c'était le chef-d'œuvre de Racine, et quelques années après la réforme de 1692, elle avait fait elle-même rentrer *Esther* à Saint-Cyr, « les demoiselles ne pouvant apprendre rien de plus beau ». Cette exactitude et cette finesse de sens littéraire jointes à la sûreté et à la profondeur du sens moral, impriment à tout ce qu'elle a écrit sur l'éducation un caractère particulier d'efficacité pénétrante. Certaines de ces maximes paraîtront excéder le cadre de l'éducation moderne, qui met à part, pour le réserver à la famille, tout ce qui touche au domaine de la conscience religieuse. Même dans l'ordre des vérités purement humaines, on pourra discuter ses principes; il est difficile de méconnaître son autorité. Quand elle ne satisfait pas pleinement la raison, elle éveille la réflexion, la stimule, l'élève.

***

Je reproduis presque en son entier la remarquable étude publiée sur Madame de Maintenon, dans le journal *le Temps* (7 janvier 1885), par M. Mézières, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de Paris :

Connaissons-nous bien Mme de Maintenon ? Sommes-nous même à son égard dans un état d'impartialité absolue ? Ne la voyons-nous pas toujours sous les traits que lui a prêtés la haine de Saint-Simon ? La peinture est si vivante, si colorée, le peintre la retouche et la charge de couleurs nouvelles avec tant d'acharnement qu'il nous enfonce dans l'esprit une image en quelque sorte ineffaçable. Et puis Mme de Maintenon porte la peine d'avoir été en faveur dans les années les moins heureuses d'un règne qui finit si tristement, après avoir si bien commencé. On ne peut s'empêcher de rapprocher quelques dates, de remarquer, par exemple, que le premier acte important de Louis XIV, après son mariage secret, fut la révocation de l'Edit de Nantes. Comment la petite fille d'Agrippa d'Aubigné laissa-t-elle traiter si durement ses anciens coreligionnaires ? Ne fut-elle pas aussi pour quelque chose dans les violences exercées à Port-Royal contre tant de personnes pieuses auxquelles on ne pouvait reprocher qu'un excès de zèle ? Ne retrouve-t-on pas son influence secrète dans le choix de ces généraux incapables qui succèdent à Luxembourg et à Catinat, de ces ministres insuffisants qui recueillent l'héritage de Louvois et de Colbert ?

Sur bien des points Mme de Maintenon s'est défendue elle-même ou a trouvé d'habiles défenseurs. Il ne serait pas difficile de découvrir dans le texte de son plus grand ennemi des arguments en sa faveur. Saint-Simon parle fréquemment de sa prudence et de sa réserve. Elle paraît avoir dû son crédit non seulement à l'agrément de son commerce, au charme de son esprit, à son égalité d'humeur, mais

aussi à sa parfaite soumission aux volontés du roi. Connaissant à fond le caractère du maître qu'elle avait accepté, elle hasardait rarement une demande qui pût être rejetée, elle savait mieux que personne à quel moment elle rencontrerait une résistance invincible. Son art consistait à ne jamais toucher les questions délicates ; dès qu'elle voyait le roi décidé, elle se gardait bien d'essayer une résistance inutile. Les défiances politiques et les scrupules religieux de Louis XIV à l'égard des protestants, ses prétentions contre les jansénistes, auraient rendu toute intervention dangereuse. Mme de Maintenon se borna sans doute à laisser s'accomplir des événements qu'elle ne se sentait pas la force d'empêcher. Il y aurait quelque injustice à la rendre responsable de cruautés qu'il ne dépendait pas d'elle de prévenir.

Malgré tout, quelque désir qu'on ait d'être juste pour sa mémoire, son nom s'associe à de cruels souvenirs, à des années d'humiliation et de décadence. S'il est certain qu'elle n'a pas fait à la cour, tout le mal dont l'accuse Saint-Simon, on se demande quels services elle y a rendus à la France, quelle influence bienfaisante elle a exercée autour d'elle. Si elle n'a pas inspiré tous les choix malheureux de Louis XIV vieillissant, elle en a certainement conseillé quelques-uns. Quels sont, en revanche, les grands hommes qu'elle a découverts et protégés? Qu'a-t-elle fait pour cette royauté qui l'avait tirée du néant et portée en quelque sorte sur le trône de France? Quelles traces glorieuses laisse-t-elle dans l'histoire politique de son pays? C'est vraiment amoindrir Louis XIV que de reconnaître l'influence de Mme de Maintenon dans la dignité avec laquelle le roi supporta la mauvaise fortune. La fierté de Louis XIV n'avait à recevoir de leçons de personne; il estimait trop haut sa race et sa gloire pour ne pas savoir ce qu'il devait à l'une et à l'autre. Au point de vue de l'intérêt général de la France, on ne peut tout au plus attribuer à Mme de Maintenon que des mérites négatifs. Si on la considère uniquement dans le milieu de la cour et de Versailles, où elle ne doit le rang qu'elle occupe qu'à la faveur du roi, la postérité est équitable en parlant d'elle sans enthousiasme, sans admiration, avec une réserve voisine de la sévérité.

Et cependant, comme le remarquait déjà spirituellement Sainte-Beuve, elle valait mieux que sa réputation. Sous les dehors étudiés du rôle qu'elle joue en public pendant trente et un ans, il y a en elle une source toujours vive de bonté et de dévouement. Sa véritable vocation n'eût pas été d'amuser la vieillesse d'un roi inamusable. Elle était faite pour élever et pour instruire les enfants. Avec tous les instincts maternels, n'ayant pas eu la joie d'être mère, elle retrouvait dans les soins de l'éducation quelque chose de la maternité. Les demoiselles de Saint-Cyr devinrent vraiment ses filles comme les enfants de Montespan étaient devenus ses enfants. Cette femme d'un roi de France faisait inscrire sur son tombeau le titre d'institutrice, comme celui auquel elle tenait le plus.

C'est l'institutrice que M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, étudie dans la belle introduction qu'il place en tête d'un choix des lettres et des entretiens de Mme de Maintenon, publié chez Hachette. Il est particulièrement intéressant de voir la pédagogie du dix-septième siècle jugée par un des maîtres de la pédagogie moderne. M. Gréard n'approuve pas out dans l'œuvre de Mme de Maintenon ; mais, plus il observe de près la personne, plus il sent croître pour elle son respect et sa sympathie. Il reconnaît tout de suite en elle un des signes de la vocation, le don d'intéresser les enfants et de leur communiquer ce qu'elle sait. Toute jeune, au couvent des Ursulines de Niort, elle aimait déjà à remplacer sa maîtresse, à faire lire, écrire et compter les petites filles. On a souvent remarqué que les enfants s'attachent à ceux qui les aiment.

« Je les avais toujours autour de moi, disait-elle; j'apprenais à lire à l'une, le catéchisme à l'autre, et leur montrais tout ce que je connaissais. »

A ces qualités naturelles se joignaient des vertus acquises pendant les dures épreuves d'une jeunesse où la future compagne de Louis XIV avait quelquefois manqué de pain et porté des sabots : la volonté de se tenir en bride, de se gouverner, de conquérir l'estime et l'amitié de ceux qui l'entouraient. Ayant eu longtemps besoin des autres, elle avait appris à déployer tous ses talents de femme, toutes les grâces de son esprit pour se rendre utile ou agréable. « Elle était de ces personnes, dit justement M. Gréard, dont on ne peut se passer dès qu'une fois elles se sont introduites. Sans se faire valoir, presque sans se faire voir, elle devenait l'âme de la maison, elle en était le conseil et le charme. » Aucune apparence d'effort ne gâtait le soin qu'elle prenait des autres ; elle paraissait tout faire avec plaisir, même les choses qui d'ordinaire ne plaisent point et ressemblent à un sacrifice. Saint-Simon lui-même remarque « qu'elle se faisait un honneur d'amuser les vieilles gens, de se tenir au chevet des malades et qu'elle y déployait les ressources infinies d'un esprit amusant au dernier point ». . . . . .

Mais l'œuvre capitale où elle se révèle et se livre tout entière, c'est la création de Saint-Cyr. Jamais elle n'avait oublié ce qu'elle avait souffert dans sa jeunesse; dès qu'elle put compter sur la faveur du roi, elle se proposa d'épargner à un certain nombre de jeunes filles pauvres sa propre misère. Elle commença son œuvre modestement, comme elle avait commencé sa vie. Ce fut d'abord un petit établissement à Rueil, près de Saint-Germain, puis au château de Noisy, enfin la vaste maison de Saint-Cyr, construite par Mansard et destinée à recevoir deux cent cinquante demoiselles qui y seraient élevées, nourries et entretenues de toutes choses jusqu'à l'âge de vingt ans. Cette fondation a toute l'importance d'une idée nouvelle. Dans la pensée de la fondatrice, il ne s'agit pas seulement de faire une œuvre de charité : il faut commencer à séculariser l'éducation des femmes, à se dégager de l'esprit étroit et de la routine des couvents

D'après les mémoires mêmes des Dames de Saint-Cyr, rédigés cinquante ans plus tard, Louis XIV voulait qu'il n'y eût « à Saint-Cyr rien qui sentît le monastère ni par les pratiques extérieures, ni par l'habit, ni par les offices, ni par la vie, qui devait être active, mais aisée et commode, sans austérités ». Il entendait fonder « non une congrégation de religieuses, mais seulement une communauté de filles pieuses, capables d'élever les jeunes filles dans la crainte de Dieu et dans la bienséance convenable à leur sexe ».

Cette première tentative dura peu. La direction des études beaucoup trop tournée vers l'agrément et vers le bel esprit, les représentations d'*Esther* et d'*Athalie*, les applaudissements de la cour avaient gonflé le cœur des élèves et développé chez elles le goût presque exclusif des succès mondains. Madame de Maintenon désabusée revint énergiquement en arrière jusqu'aux règles du couvent. Même après la réforme, il n'en subsista pas moins bien des traces de la liberté primitive. Les jeunes filles continuèrent à être élevées, non pour le cloître, mais pour devenir dans le monde des femmes sérieuses et utiles. Seulement on rabattit leur curiosité, on les déshabitua de prétendre à trop de science ou à trop d'esprit. Quoique le programme d'instruction de Saint-Cyr, même réformé, fût encore infiniment supérieur en largeur et en étendue à celui de tous les couvents du dix-septième siècle, on réduisit les matières d'enseignement pour faire une place plus grande à l'éducation.

Sur ce point, Madame de Maintenon a des vues d'une justesse et d'une finesse admirables. Personne ne connaît et n'a mieux étudié qu'elle le caractère de l'enfant. Elle veut que dans les limites de la règle on laisse une certaine liberté aux jeunes filles, qu'on ne les gouverne pas toutes uniformément, qu'on tienne compte de la diversité de leurs inclinations et de leurs tempéraments. Elle n'aime l'exagération en rien; elle blâme les maîtresses pointilleuses, difficiles à satisfaire, qui prennent plaisir à mettre l'enfant dans son tort. Elle recommande au contraire d'entretenir parmi les élèves la gaieté et la bonne humeur, ces dons heureux de la jeunesse. L'excès du zèle religieux ne lui paraît pas moins nuisible que l'excès de la sévérité.... Elle demande « que la piété qu'on inspire aux demoiselles soit solide, simple, gaie, douce et libre; qu'elle consiste plutôt dans l'innocence de leur vie, dans la simplicité de leurs occupations, que dans les austérités et les retraites. Quand une fille instruite dira et pratiquera de perdre vêpres pour tenir compagnie à son mari malade, tout le monde l'approuvera; quand elle aura pour principe qu'il faut honorer son père et sa mère, quelque mauvais qu'ils soient, on ne se moquera point ; quand elle dira qu'une femme fait mieux d'élever ses enfants et d'instruire ses domestiques que de passer sa vie à l'oratoire, on s'accommodera très bien de cette religion, et elle se fera aimer et respecter. »

Pour l'éducation de l'esprit, Madame de Maintenon voulait qu'on

s'adressât à la raison de l'enfant, qu'on lui donnât de tout des explications simples et précises, qu'on l'habituât à exprimer nettement et simplement ce qu'il pense, soit par la parole, soit par l'écriture, sans aucune subtilité ni recherche d'ornement. Ses entretiens, recueillis par les Dames de Saint-Cyr, sont une œuvre unique dans la littérature française. Il semble qu'on l'entende parler elle-même, causer avec ses chères élèves, leur adresser une question simple, provoquer leurs réponses, éveiller leur intelligence, proportionner ses raisonnements à leur âge et à leur force et les conduire doucement par le chemin le plus uni à des conclusions d'une sûreté et d'une clarté merveilleuses.

Ce qu'il y a de plus curieux peut-être et de plus nouveau pour le temps dans l'organisation de Saint-Cyr, c'est le côté pratique des exercices. Madame de Maintenon, comme elle le répète souvent, entendait faire de ses élèves des femmes utiles ; elle préparait, non des religieuses, mais de futures maîtresses de maison. Il fallait que les demoiselles fussent d'avance habituées à la vie de famille et aux soins du ménage. On ne pouvait les initier trop tôt ni trop complètement à leurs futurs devoirs. Les plus grandes s'essayaient déjà à la maternité ; elles habillaient, peignaient, nettoyaient les petites. Chacune avait sa tâche marquée, à l'infirmerie, à la lingerie, au dortoir, au réfectoire ; on faisait les lits, on frottait, on époussetait ; les plus jeunes étaient employées à préparer les fleurs pour les sirops, à ramasser les fruits, à éplucher les légumes. Les ouvrages manuels eux-mêmes devaient avoir un caractère d'utilité. Madame de Maintenon n'admettait ni les ouvrages exquis et d'un trop grand dessin, « ni les colifichets en broderie ou au petit métier ». Elle voulait de la couture utile, variée, « passant du neuf au vieux, du beau au grossier, des habits aux bonnets et aux coiffes », de la vraie couture de ménage. Il s'agissait d'apprendre à raccommoder, à repriser, à broder, à tricoter, à faire de la tapisserie, à tailler, « à faire un peu de tout ».

Mais à quoi serviraient les meilleures méthodes d'éducation si elles étaient médiocrement appliquées ? Madame de Maintenon s'en rendait si bien compte qu'elle choisissait avec le plus grand soin les Dames de Saint-Cyr, et que, de loin comme de près, elle travaillait sans cesse à leur inspirer l'esprit qui l'animait elle-même. Cet esprit était tout entier de sacrifice. Les Dames devaient se consacrer exclusivement à l'éducation des demoiselles. C'était la fin de leur institution : « Il n'était rien à quoi on ne fût excusable de manquer pour y rester fidèle, office, prière ou jeûne ; rien qu'on ne dût y ramener, travail, repos, souci de bien-être ou de plaisir... . En entrant à Saint-Cyr, on prenait charge d'âmes, on en répondait devant Dieu, et on n'en pouvait répondre qu'à la condition de se donner. Or, se donner, c'est ne rien excepter, ne rien réserver de soi. » Madame de Maintenon exigeait que cet abandon fût complet ; employant avec intention les expressions les plus fortes, elle atten-

dait de chaque maîtresse le dévouement d'une mère ; elle leur prescrivait « de réchauffer les enfants dans leurs frissons, de les essuyer dans leurs sueurs, de s'enfermer avec elles dans leurs maladies contagieuses ».

C'étaient là des devoirs extrêmes, mais chaque jour l'esprit de sacrifice devait se témoigner par une vigilance toujours en éveil. Il importait de ne laisser échapper ni une parole ni même un regard qui pussent être mal jugés, malicieusement interprétés par les élèves. L'autorité morale était à ce prix. En exigeant ces vertus difficiles, Madame de Maintenon ne demandait rien qu'elle n'eût elle-même pratiqué, dont elle ne donnât au besoin l'exemple. Elle avait passé sa vie à se surveiller, à contenir les élans d'une nature impétueuse ; elle savait aussi se donner ; tout le temps que n'absorbaient pas ses devoirs de cour, elle le consacrait à Saint-Cyr avec joie et avec passion. Elle arrivait le matin avant le lever, elle aidait à habiller les petites, elle surveillait le ménage, elle entrait dans les classes, elle professait, elle assistait aux récréations. Elle se dévouait si complètement à son œuvre qu'elle pouvait dire sans exagération aux demoiselles : « J'aurais beau frotter votre plancher, aller quérir du bois ou laver de la vaisselle, je ne me croirais pas rabaissée ni moins heureuse ». Partout où elle se trouvait, elle songeait à ses chères filles ; sur un coin de table, dans une chambre encombrée de monde, mourant de sommeil, elle trouvait encore moyen de leur écrire gaiement et affectueusement.

L'institution de Saint-Cyr, voilà le véritable titre de Madame de Maintenon à la reconnaissance de la postérité. C'est là que la richesse et la bonté de sa nature se déploient en liberté, sur un théâtre plus modeste, mais plus approprié à ses talents et à ses goûts que celui de la cour. Que reste-t-il de tant d'intrigues qui aboutissaient à sa chambre de Versailles, de la déférence des ministres et des généraux d'armée, de l'empressement respectueux des courtisans? Quelle œuvre utile à la France est sortie de ses entretiens secrets où se décidaient tant d'affaires, où s'est jouée plus d'une fois la destinée de notre pays? Les plus grands admirateurs de Madame de Maintenon à la cour en sont réduits à plaider pour elle les circonstances atténuantes, à la défendre sans y réussir toujours contre les accusations passionnées de Saint-Simon, à diminuer l'importance de son rôle politique pour atténuer sa responsabilité dans les fautes et dans les malheurs des dernières années de Louis XIV. Madame de Maintenon institutrice n'inspire au contraire que du respect ; elle a fondé un établissement qui pourrait encore aujourd'hui servir de modèle et donner un grand exemple en sécularisant la première l'éducation des jeunes filles ; elle a laissé dans ses lettres, dans ses entretiens, dans ses conversations, un véritable cours de pédagogie digne d'être médité par tous les éducateurs de la jeunesse et dont M. Gréard nous offre la fleur dans son instructive publication. Comme le disait justement Sainte-Beuve, après avoir lu ce qu'elle

écrit pour les dames et les demoiselles de Saint-Cyr, « la cause de Madame de Maintenon est désormais gagnée ; cette correspondance nous la montre arrivée dans un sens à la perfection de sa nature, et ayant réussi un jour à la produire, à la modeler dans une œuvre immense qui a eu son cours et à laquelle est resté attaché son nom ».

***

Le prologue d'*Esther* n'est pas autre chose qu'un *éloge* ou un *panégyrique en vers* de l'Institution royale de Saint-Cyr. Nous le donnons ici à ce titre.

Il faut savoir aussi que la tragédie ou plutôt le *divertissement* d'*Esther* est une pièce à *application*, une *pièce de circonstance*, pleine de traits qui, tout en se rapportant à la *cour* d'Assuérus, doivent s'entendre de la cour de Louis XIV. Ce sera aux professeurs et aux élèves à s'appliquer à dégager les allusions continuelles qu'elle contient. Sans entrer dans le détail, et sans trop presser les choses, on peut bien dire que les contemporains ont vu Madame de Maintenon derrière Esther, Madame de Montespan derrière Vasthi, et Louvois sous le nom d'Aman. La tragédie d'*Esther* fut représentée à St-Cyr en 1689. (26 janvier.)

Voici le prologue qui, lui, n'est pas une allusion plus ou moins obscure, mais un *compliment* direct, et un poème à la gloire de la maison de St-Cyr :

PROLOGUE DE LA TRAGÉDIE D'ESTHER.

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu par la grâce habité ;
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains :
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides :
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire !
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris !
Tu m'écoutes ; ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs :
Du feu de ton amour j'allume ses désirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle et combat pour tes droits.
Le perfide Intérêt, l'aveugle Jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse Hérésie ;
La Discorde en fureur frémit de toutes parts ;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards ;
Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la Foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi,
Et bravant du Démon l'impuissant artifice,
De la Religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu ! juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattait pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnais l'orgueil,
Ils viennent se briser contre le même écueil :
Déjà rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander ;
Un fils, qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire ;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son Roi lui dit : Pars ! il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et, tranquille, à ses pieds revient le déposer.

Mais tandis qu'un grand Roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,

. . .

S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros ;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'Impiété la Foi victorieuse.

Et vous qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité,
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

***

Nous reproduisons ici la partie de la préface d'*Esther* qui a trait aux choses de Saint-Cyr et au dessein où était Madame de Maintenon, quand elle demanda à Racine ce divertissement :

« La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalemant établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de ce qui pouvait contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation : on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ ; on les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées ; on leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes : cela leur sert surtout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourraient avoir apportées de leurs provinces ; on a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

« Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent

l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

« Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paraissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverais assez de facilité à traiter ce sujet : d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Ecriture sainte, ce qui serait à mon avis une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.... »

FIN DE L'APPENDICE.

SUR L'ÉDUCATION

EXTRAITS

DES LETTRES, AVIS, ENTRETIENS, CONVERSATIONS ET PROVERBES DE Mme DE MAINTENON.

NOTA. — Les éclaircissements et les notes, indiqués dans le texte par un numéro d'ordre de 1 à 44 sont rejetés à la fin des *Extraits* et chaque note rappelle le folio de la page à laquelle le lecteur doit se reporter.

PREMIÈRE PARTIE

PÉDAGOGIE

CHAPITRE I

PÉDAGOGIE GÉNÉRALE

Sur l'éducation des demoiselles.

(Instruction aux Dames de Saint-Louis, 1er août 1686.)

Dieu ayant voulu se servir de moi pour contribuer à l'établissement que le roi a fait pour l'éducation des pauvres demoiselles de son royaume, je crois devoir communiquer aux personnes qui sont destinées à les élever ce que mon expérience m'a appris sur les moyens de leur donner une bonne éducation. C'est assurément une des plus grandes austérités que l'on puisse pratiquer, puisqu'il n'y en a guère qui n'aient quelque relâche, et que, dans l'instruction des enfants, il faut y employer toute la vie.

Quand on veut seulement orner leur mémoire, il suffit de les instruire quelques heures par jour, et ce serait même une grande imprudence de les accabler plus longtemps ; mais quand on veut former leur raison, exciter leur cœur, élever leur esprit, détruire leurs mauvaises inclinations, en un mot, leur faire connaître et aimer la

vertu, on a toujours à travailler; et il s'en présente à tous moments des occasions. On leur est aussi nécessaire dans leurs divertissements que dans leurs leçons. et on ne les quitte jamais qu'elles n'en reçoivent quelque dommage.

Il est besoin, dans cet emploi plus que dans aucun autre, de s'oublier entièrement soi-même, ou au moins, si l'on s'y propose quelque gloire, il n'en faut attendre qu'après le succès, et cependant se servir des moyens les plus simples pour y parvenir. Quand je dis qu'il faut s'oublier soi-même, c'est qu'il ne faut songer qu'à se faire entendre et à persuader ; il faut abandonner l'éloquence, qui pourrait attirer l'admiration des auditeurs ; il faut même badiner avec les enfants dans de certaines occasions et s'en faire aimer, pour acquérir sur eux un pouvoir dont ils puissent profiter. Mais il ne faut pas se méprendre aux moyens dont on doit se servir pour se faire aimer ; il n'y a que les moyens raisonnables qui réussissent, et il n'y a que les intentions droites qui attirent la bénédiction de Dieu.

On doit moins songer à orner leur esprit qu'à former leur raison ; cette méthode, à la vérité, fait moins paraître le savoir et l'habileté des maîtresses ; une jeune fille qui sait mille choses par cœur brille plus en compagnie et satisfait plus ses proches que celle dont on a pris soin seulement de former le jugement, qui sait se taire, qui est modeste et retenue, et qui ne paraît jamais pressée de montrer son esprit.

Il est bon de les accoutumer à ne voir jamais rien accorder à leur importunité. Il faut être implacables sur les vices et les punir ou par la honte ou par des châtiments, qu'il faut faire très rigoureux, et le plus rarement que l'on peut.

Il faut étudier leurs inclinations, observer leur humeur et suivre leurs petits démêlés, pour les former sur tout ; car l'expérience ne fait que trop voir combien l'on fait de fautes sans les connaître, et combien de personnes sont tombées dans le crime sans être nées plus méchantes que d'autres, qui ont vécu innocemment.

Il faut se faire estimer des enfants, et le seul moyen pour y parvenir est de ne leur point montrer de défauts,

car on ne saurait croire combien ils sont éclairés pour les démêler ; cette étude de leur paraître parfaite est d'une grande utilité pour soi-même.

Il ne faut jamais les gronder par humeur, ni leur donner lieu de croire qu'il y a des temps plus favorables les uns que les autres pour obtenir ce qu'ils désirent.

Il faut caresser les bons naturels, être sévère avec les mauvais , mais jamais rude avec aucun.

Il faut, par des complaisances, leur faire aimer la présence de leurs maîtresses, et qu'ils fassent devant elles les mêmes choses que s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes.

Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières puériles ; on doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant raisonnablement ; en un mot, comme on ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, il faudrait accoutumer les enfants à la raison dès qu'ils peuvent entendre et parler, et d'autant plus qu'elle ne s'oppose pas aux plaisirs honnêtes qu'on doit leur permettre.

Les agréments extérieurs, la connaissance des langues étrangères, et mille autres talents dont on veut que les filles de qualité soient ornées, ont leurs inconvénients pour elles-mêmes ; car ces soins prennent un temps qu'on pourrait employer plus utilement. Les demoiselles de la maison de Saint-Louis ne doivent pas être élevées de cette manière, quand on le pourrait ; car, étant sans bien, il n'est pas à propos de leur élever l'esprit et le cœur d'une façon si peu convenable à leur fortune et à leur état.

Mais le christianisme et la raison, qui est tout ce que l'on veut leur inspirer, sont également bons aux princesses et aux misérables ; et si nos demoiselles profitent de ce que je crois qu'elles entendront, elles seront capables de soutenir tout le bien et le mal qu'il plaira à Dieu de leur envoyer.

Maximes ou notes sur l'éducation.

(1690.)

Ne faire jamais aux enfants d'histoires dont il faille les désabuser quand elles ont de la raison, mais leur donner le vrai comme vrai, le faux comme faux.

Ne leur faire jamais peur que du péché, et encore par des raisons solides, et non par des inventions qui remplissent leurs têtes de fausses idées.

Il ne faut être partiale que pour le mérite et la vertu, en sorte qu'on connaisse que celles qu'on favorise et qu'on aime le mieux, c'est parce qu'elles sont les plus sages.

Ne laisser rien apprendre par cœur qui ne soit excellent ; donner de grandes et solides idées de religion aux demoiselles qui sont capables de les concevoir.

Leur soulager l'obéissance en leur rendant raison de tout ce qu'on leur refuse, quand la chose d'elle-même paraît faisable.

Avoir beaucoup de complaisance pour tout ce que l'on peut accorder sans blesser la règle.

Leur faire aimer la vertu en la leur montrant par ce qu'elle a de plus attirant pour elles.

Se ménager de telle sorte, dans son autorité, que la crainte n'empêche pas la liberté de l'esprit des enfants dans les temps de récréation.

Leur former tout doucement les sentiments du cœur par beaucoup de mépris pour la lâcheté et pour la bassesse.

Les faire juger d'un événement, leur donner de certains choix qui puissent faire connaître ce qu'elles pensent et ce qu'elles conçoivent, comme, par exemple : lequel aimeriez-vous mieux d'être reine avec tous les avantages qui accompagnent cet état, mais sans aucune des qualités nécessaires à la royauté, ou être pauvre demoiselle sans biens, privée de tous les plaisirs du monde, mais ayant d'ailleurs de la sagesse, de l'esprit et de la vertu, etc. ? Et ensuite les faire convenir, quand elles

choisissent ce dernier, qu'il faut que le mérite soit d'un grand prix, puisqu'on le préfère à tout ce qui charme et qui éblouit dans le monde, et les exciter par là à l'amour de la vertu et à la correction de leurs défauts.

Il faut prendre garde à un abus que forme quelquefois la trop grande tendresse de conscience : c'est de se mettre en garde pour empêcher que la conduite ne soit cause que les enfants offensent Dieu, comme, par exemple, ne les point interroger sur un fait parce qu'on craint qu'ils ne mentent ; ne leur rien commander, parce qu'on se persuade qu'ils désobéiront. Cette maxime est pernicieuse à l'éducation des enfants. Quoique ce soit l'effet d'une bonne cause, il faut en tout avoir l'esprit droit, et songer qu'il est impossible de tuer un monstre bien caché ; ainsi il faut, pour connaître les vices et les inclinations de la jeunesse, remuer leurs passions avec discrétion, leur faire la guerre et ne pas craindre leurs vices ; leur aider à les surmonter dans un âge où le plus grand péché est de laisser croître les inclinations naissantes du péché.

Réforme de l'éducation de Saint-Cyr.

(A Mme de Fontaine, maîtresse générale des classes (1), 20 septembre 1691.)

La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps et par un changement entier de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure ; il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne, et je serai bien heureuse si Dieu ne m'en punit pas plus sévèrement. Mon orgueil s'est répandu par toute la maison, et le fond en est si grand qu'il l'emporte même par-dessus mes bonnes intentions. Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr, mais j'ai bâti sur le sable. N'ayant point ce qui seul peut faire un fondement solide, j'ai voulu que les filles eussent de l'esprit, qu'on élevât leur cœur, qu'on formât leur raison ; j'ai réussi à ce dessein ; elles ont de l'es-

prit, et s'en servent contre nous ; elles ont le cœur élevé, et sont plus fières et plus hautaines qu'il ne conviendrait de l'être aux plus grandes princesses ; à parler même selon le monde, nous avons formé leur raison et fait des discoureuses, présomptueuses, curieuses, hardies. C'est ainsi qne l'on réussit quand le désir d'exceller nous fait agir. Une éducation simple et chrétienne aurait fait de bonnes filles, dont nous aurions fait de bonnes femmes et de bonnes religieuses, et nous avons fait de beaux esprits que nous-mêmes, qui les avons formés, ne pouvons souffrir ; voilà notre mal, et auquel j'ai plus de part que personne. Venons au remède, car il ne faut pas se décourager...

Nos filles ont été trop considérées, trop caressées, trop ménagées ; il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder le règlement de la journée, et leur peu parler d'autre chose. Il ne faut pas qu'elles se croient mal avec moi ; ce n'est pas leur affliction que je demande ; j'ai plus de tort qu'elles ; je désire seulement réparer par une conduite contraire le mal que j'ai fait. Les bonnes filles m'ont plus fait voir l'excès de fierté qu'il faut corriger que n'ont fait les mauvaises, et j'ai été plus alarmée de voir la gloire et la hardiesse de Mlles de..., de... et de... que tout ce que l'on m'a dit des libertines de la classe. Ce sont des filles de bonne volonté qui veulent être religieuses, et qui, avec ces intentions, ont un langage et des manières si fières et si hautaines qu'on ne les souffrirait pas à Versailles aux filles de la première qualité (2).

Vous voyez par là que le mal est passé en nature, et qu'elles ne s'en aperçoivent pas. Priez Dieu et faites prier pour qu'il change leurs cœurs, et qu'il nous donne à toutes l'humilité ; mais, madame, il ne faut pas beaucoup en discourir avec elles. Tout, à Saint-Cyr, se tourne en discours ; on y parle souvent de la simplicité, on cherche à la bien définir, à la bien comprendre, à discerner ce qui est simple et ce qui ne l'est pas ; puis, dans la pratique, on se divertit à dire : par simplicité, je prends la meilleure place ; par simplicité, je vais me louer ; par simplicité, je veux ce qu'il y a de plus loin de moi sur la table. En vérité, c'est se jouer de tout.

et tourner en raillerie ce qu'il y a de plus sérieux. Il faut encore défaire nos filles de ce tour d'esprit railleur que je leur ai donné, et que je connais présentement très opposé à la simplicité; c'est un raffinement de l'orgueil, qui dit par ce tour de raillerie ce qu'il n'oserait dire sérieusement. Mais, encore une fois, ne leur parlez ni sur l'orgueil, ni sur la raillerie. Il faut la détruire sans la combattre, et par ne plus s'en servir; leurs confesseurs leur parleront de l'humilité, et beaucoup mieux que nous; ne les prêchons plus, et essayez de ce silence qu'il y a si longtemps que je vous demande; il aura de meilleurs effets que toutes nos paroles.

Quant à vous, ma chère fille, je connais vos intentions; vous n'avez, ce me semble, nul tort particulier en tout ceci; il n'est que trop vrai que le plus grand mal vient de moi; mais prenez garde, comme les autres, de n'avoir pas votre part dans cet orgueil si bien établi partout qu'on ne le sent presque plus. Il n'y a point de maison au monde qui ait plus besoin d'humilité extérieure et intérieure que la nôtre: sa situation près de la cour, sa grandeur, sa richesse, sa noblesse, l'air de faveur qu'on y respire, les caresses d'un grand roi, les soins d'une personne en crédit, l'exemple de la vanité et de toutes les manières du monde qu'elle vous donne malgré elle, par la force de l'habitude, tous ces pièges si dangereux nous doivent faire prendre des mesures toutes contraires à celles que nous avons prises.

De l'unité d'esprit et de l'union entre les maîtresses.

(Entretien, 1703.)

Vous touchez là l'endroit qui fera que votre gouvernement n'ira jamais bien. C'est cette conduite différente des maîtresses. Les unes croiront qu'il faut s'appliquer à former les plus raisonnables; les autres penseront qu'il

serait mieux de s'attacher aux mauvais caractères et aux plus défectueuses; l'une voudra une éducation dure; l'autre en voudra une douce et peut-être molle. Tant que cette diversité se rencontrera, je ne dis pas dans les maîtresses d'une même classe (car il ne doit y avoir que la première qui soit maîtresse du gouvernement), mais je dis entre la maîtresse qui a précédé et celle qui lui succède, jamais vos demoiselles n'auront une éducation solide. Tant qu'elles pourront dire avec fondement: la maîtresse des rouges est douce, celle des vertes est sévère; l'une ne presse point sur l'ouvrage, l'autre en exige trop; on tolère à la classe bleue des défauts qu'on attaque dans les jaunes; enfin, dès qu'elles changeront de conduite en changeant de maîtresse, comptez qu'elles ne prendront jamais de bonnes habitudes : ce qu'une aura établi, une autre le détruira.

Il faudrait, pour réussir dans votre gouvernement, n'avoir toutes que les mêmes idées, les mêmes maximes, ou du moins, si vous en avez de différentes, être assez humbles pour renoncer à vos sentiments et suivre ceux de vos supérieurs, soutenant ce qui est établi par eux malgré votre propre jugement; il faudrait un seul esprit qui régnât dans la maison, que vos demoiselles trouvassent dans toutes les maîtresses une telle conformité qu'elles ne sentissent pas même la différence d'une classe à l'autre. Je sais bien qu'il y en aura toujours à faire des rouges aux bleues; mais on doit pourtant les conduire par le même esprit, et pour cela il faut se soutenir les unes les autres, ne donnant jamais sujet aux demoiselles de faire des comparaisons de vous. Je sais bien que vous ne sauriez empêcher qu'elles n'en fassent quand elles voudront parler pour parler, mais je voudrais que vous ne donnassiez jamais lieu de les faire.

Un autre article encore bien nécessaire est de renoncer au plaisir d'être aimée particulièrement des demoiselles; on ne doit pas vouloir non plus en être plus crainte et respectée que les autres; il faut porter le désintéressement jusqu'à n'être pas susceptible du plaisir de sentir qu'elles ont quelque chose de particulier pour vous, et leur montrer en toute occasion que vous êtes si unies les unes avec les autres, qu'elles n'osent jamais s'a-

viser de vous faire leur cour aux dépens d'une autre maîtresse. Une fille vous dit qu'elle a beaucoup de confiance et d'attachement pour vous ; répondez-lui bonnement : Je suis bien aise que vous aimiez les personnes que Dieu vous a données pour vous conduire : c'est une bonne marque ; cette reconnaissance est dans l'ordre ; je me persuade que vous avez les mêmes sentiments pour vos autres maîtresses, puisque vous avez les mêmes raisons de les aimer. Si les filles portent la flatterie jusqu'à vous faire entendre qu'elles vous goûtent bien plus qu'elles ne goûtent les autres, témoignez un si profond mépris de ces bassesses et un si grand désir que vos sœurs ne soient ni moins estimées ni moins aimées que vous, qu'elles connaissent que vous êtes bien éloignées de prendre plaisir à leur discours.

Des égards que se doivent les maîtresses.

(Aux Dames, 1700.)

Il faut être dans une continuelle attention à ne rien dire qui puisse vous fâcher les unes les autres. Comptez que des choses fort légères peuvent quelquefois blesser le cœur. Dire, par exemple : « J'ai vu une classe bien dérangée aujourd'hui », cela paraît un rien, et cependant afflige une maîtresse. J'en fais présentement l'expérience ; car, dès que l'on dit que les rouges font des fautes, j'en suis contristée. Une fille donc qui se donne bien de la peine dans sa classe, et qui est déjà affligée de ce que ses enfants sont en désordre et de ce qu'elle n'a pu les contenir, n'a pas besoin qu'on ajoute le blâme à la peine qu'elle a déjà de plus.

Celles qu'on met aux classes doivent bien se garder de blâmer la conduite des maîtresses qui les ont précédées, ou de se plaindre que les demoiselles qui montent à leur classe sont peu instruites ou mal morigénées. Ces raisonnements arrivent pourtant fort naturellement, surtout quand on n'a point encore d'expérience par rapport à l'éducation. « Est-il possible, dira-t-on, qu'on ait laissé

des filles dans cette ignorance ? qu'on ne leur ait pas appris à lire, à s'habiller proprement ? » On se persuade que, si on les avait conduites, elles auraient fait des merveilles. Mais attendez, et vous verrez si vous rectifierez tout ce qu'il y aura de mauvais dans celles que vous gouvernez. Vous connaîtrez, à votre tour, que vous ferez des réprimandes sans fruit, des catéchismes merveilleux ; que vous essaierez des moyens les plus propres à insinuer la vérité, et qu'au bout d'un an, vous trouverez des filles qui n'en connaîtront pas mieux leurs principaux devoirs. Il en sera de même de l'orthographe, de la lecture et du travail, et alors vous verrez par vous-mêmes que ce n'est pas toujours aux maîtresses qu'il se faut prendre de l'ignorance des filles. L'instruction est une semence qui fructifie plus ou moins selon la terre où elle tombe. Il ne faut donc ni blâmer les autres, ni s'impatienter soi-même. Le grand nombre des filles qui profiteront doit vous consoler du peu de progrès des autres.

Sur les qualités qu'il faut aux demoiselles qui désirent être Dames de Saint-Louis.

(Lettre à Mme de Berval, 1698.) (3).

Je crois, ma chère fille, que dans le choix des sujets pour votre maison, vous devez vous attacher à la droiture de l'esprit et à la bonne humeur, car je ne parlerai point ici de la piété et de la vocation, puisque vous ne pouvez avoir de doute là-dessus. Tâchez donc de suivre dans les classes les filles qui ont l'esprit bien fait, qui prennent simplement ce qu'on leur dit, qui ne sont ni difficultueuses, ni raisonneuses, ni soupçonneuses, ni pointilleuses, qui se font aimer des plus sages et haïr de personne (4), dont on aime la société, qui parlent peu, qui sont timides, qui aiment à faire plaisir, qui sont actives, car toutes ces qualités marquent un bon esprit et un bon cœur. Prenez le milieu entre un trop grand goût pour l'esprit et la crainte des grands esprits : on aura toujours assez d'esprit quand on l'aura droit, doux et commode ;

les grands esprits vous rendront de grands services, s'ils sont dociles et soumis. Craignez les discoureuses ; défaites-vous de ce que j'entends souvent : cette fille, dit-on, n'a pas de talents pour l'instruction, et n'a pas de facilité à parler. Il ne faut pour parler, mes chères filles, que savoir ce qu'on veut dire, et avoir du bon sens. Que j'aurais grand'peur d'une fille éloquente, et qui se distinguerait par là !...

Tâchez de distinguer l'activité de la dissipation et de la légèreté ; craignez les esprits légers, inquiets, peu maîtres d'eux-mêmes, qui font beaucoup de bruit et peu d'ouvrage, qui tourmentent ceux qui sont au-dessous d'eux, qui donnent de la peine et n'en prennent guère. Examinez la bonne foi jusque dans les moindres choses ; il y en a qui ne les font que superficiellement, qui balayent sans se soucier que le lieu en soit plus net, et ainsi du reste ; ces caractères sont mauvais et se portent en tout. Aimez les bonnes filles, qui se donnent tout entières à ce qu'elles font ; la vertu en retranchera l'extrémité, et le profit vous en demeurera (5). Voyez dans les récréations celles qui sont simples, gaies et commodes, qui prennent tout en bonne part, qui ne se fâchent de rien : c'est ce que j'appelle être de bonne humeur ; examinez si sur ce qu'on dit elles vont droit au fait ; si elles cherchent à s'instruire quand elles n'entendront pas d'abord, si elles se rendent à la raison ou si elles parlent pour parler, si elles aiment à embarrasser, si elles ne sont pas frappées et convaincues par la raison. Je serais infinie si je disais tout ce qu'il y a à examiner et je vous embarrasserais peut-être. Compter que les bons caractères d'esprit sont ceux avec qui on est à son aise, à qui il faut peu de ménagements, et pour une religieuse je vous ai déjà dit que je préférerais à toutes les autres celle que la supérieure mettrait à toutes les charges de la maison, sans craindre de la fâcher. Vous, par exemple, ma chère fille, comptez que vous n'êtes pas telle que je désirerais, si votre supérieure ne sent qu'elle pourrait vous mettre, en sortant de la charge de maîtresse générale, quatrième maîtresse des *rouges*.

Sur les changements de classe.

(Entretien avec les Dames, 1701.)

Une des Dames disait un jour à Madame : « Je ne sais comment accorder le soin particulier que vous nous recommandez d'avancer et de former les douze plus âgées de la classe, avec celui que je voudrais prendre des plus âgées dont on peut se servir pour inspirer le bien qu'on veut établir dans les demoiselles. — Il faut, répondit Madame, s'occuper de bonne foi de ces douze plus grandes, parce qu'on les doit bientôt perdre, sans néanmoins que cette attention préjudicie au soin général de la classe, qu'il ne faut jamais négliger. J'en dis de même de celui que vous voulez avoir des plus sages, que je crois fort utile. Il est bien certain que si quelques-unes de vos filles avaient un bon esprit, elles le communiqueraient aux autres comme elles se communiquent leurs travers. Vous devez donc tâcher d'en former quelques-unes des plus raisonnables pour vous aider à établir dans vos classes la raison, la droiture, la bonne foi, le courage. — Comment s'y prendre ? continua la maîtresse. — Comme j'ai fait aujourd'hui aux rouges, répliqua Madame ; j'ai demandé d'abord quatre des plus raisonnables : on m'a présenté de grandes filles prêtes à monter à une autre classe ; j'en ai demandé quatre plus jeunes, qui puissent, en restant plus longtemps, servir à inspirer le bon esprit aux autres ; je leur ai parlé là-dessus, je les y ai exhortées ; je les verrai de temps en temps pour leur parler raisonnablement. C'est ainsi que je vous conseille d'en user : il faut former les jeunes de quelque espérance, et les avancer sur leurs exercices et leurs ouvrages, pour qu'elles vous aident à former leurs compagnes, et les âgées pour leur bien particulier, parce qu'elles sont le plus pressées, ayant moins de temps que les autres.

« Il y a dans vos classes, ajouta Madame, une chose qui me fait toujours de la peine, et que je tolère parce qu'elle me paraît irrémédiable, c'est que ces filles dont vous

avez pris un soin particulier, et dont pour la plupart vous avez fait des merveilles, deviennent, en sortant de votre classe, les dernières de celle où elles montent et sont comptées pour rien, ce qui les afflige et les décourage, se voyant tellement déchues qu'au lieu qu'il n'était question que d'elles, elles sont comme oubliées. Or il y a peu de personnes qui n'aient besoin d'être soutenues pour se maintenir dans le bien; et il n'est pas étonnant qu'elles dégénèrent quand elles ne le sont plus comme elles l'étaient auparavant. Cependant je n'y vois guère de remède, car la maîtresse de la classe où elles entrent a ses mérites anciens, dont elle est bien plus touchée que des nouveaux, parce que les premiers sont son ouvrage et que ce qui est nôtre nous paraît toujours plus merveilleux que les choses où nous n'avons point de part. — Que voudriez-vous donc qu'on fît, Madame, dit Mme de Glapion, pour soutenir ces merveilles nouvellement arrivées dans une classe? Les mettriez-vous d'abord au nombre des bonnes filles (6)? — Je ne veux rien dire sur cela, répondit-elle agréablement, car je sais bien que, quoi que je puisse vouloir, je ne parviendrais pas à persuader qu'un mérite étranger pût valoir celui que nous regardons comme le fruit de notre travail. La maîtresse des *jaunes*, par exemple, à qui celle des *vertes* donnera des filles sur le pied d'excellentes, trouvera que les médiocres de sa classe valent infiniment mieux, et n'admettra les nouvelles qu'après avoir jugé de leur mérite par sa propre expérience, sans vouloir s'en rapporter au jugement de la maîtresse qui les a données ; et avant qu'elle puisse les connaître par elle-même, il se passera bien du temps encore ; après cela arrivera-t-il souvent qu'elle n'en fera pas grand cas, pendant qu'aux *vertes* on les trouvait admirables, parce que chaque maîtresse attache le mérite à des qualités bien différentes. L'une ne comptera que sur la dévotion ; si elle n'en remarque pas une bien sensible à une fille, elle ne l'estimera guère, quelque bonne qualité qu'elle puisse avoir; au contraire, si elle en trouve une autre bien dévote, elle la prônera comme une merveille et n'aura pas d'yeux pour voir ses défauts. Une autre qui aimera beaucoup l'ouvrage ne connaîtra point d'autre mérite, et si une fille travaille bien, elle la mettra au nombre des

excellentes, quelque défaut qu'elle ait. Une autre attachera le mérite à l'esprit, à l'intelligence, aux agréments et à d'autres semblables qualités, et comptera pour de médiocres sujets celles qui n'en seront pas bien pourvues. Je ne voudrais pas exclure du nombre des bonnes filles celles qui se distingueraient par ces sortes de talents, mais ce n'est pas par là que je jugerais du mérite. — Qu'appelleriez-vous donc, dit une de nos sœurs, une bonne et excellente fille? — Ce serait, répondit Madame, celle qui aurait des inclinations portées au bien, qui aurait de la piété, qui aimerait à plaire à ses maîtresses et à les contenter toutes, et non pas celle qui en aimerait une avec passion et compterait pour rien de mécontenter les autres; un esprit droit et simple, qui serait frappé de la raison et sur qui elle ne coulerait pas comme l'eau sur la toile cirée, une humeur douce et accommodante, une fille qui se prendrait par la douceur, qui ne serait pas aisée à blesser, qui ne ferait point de peine aux personnes avec qui elle vit, qui serait courageuse et dure sur elle-même, qui aimerait l'ouvrage, je ne dis pas qui travaillerait bien, car elle pourrait être née maladroite, sans en être moins bonne ; mais je ne choisirais pas pour mes mérites des filles molles, paresseuses et difficultueuses, qui se fâchent aisément. — Comment éviter, dit-on, de négliger les filles qui montent d'une classe à l'autre, car la maîtresse de celles où elles arrivent est obligée de prendre un soin particulier d'avancer et de former les plus âgées de sa classe de préférence à elles ? — Il est vrai, répondit Madame, qu'elle doit s'occuper beaucoup des filles dont il faudra plus tôt se défaire (c'est un désintéressement que j'ai toujours demandé, et ce qui me fait regarder comme irrémédiable l'oubli des mérites nouveaux venus à une classe) ; mais, sans en être occupée comme des plus grandes, je voudrais du moins qu'on les soutînt sur le pied qu'on les a données, et que, si elles étaient de bonnes filles à la classe qu'elles quittent, on ne les mît point au nombre des mauvaises ou des médiocres à celle où elles arrivent. Je ne désapprouverais pas cependant qu'on leur donnât un peu de temps pour les éprouver et pour mériter les distinctions, et je n'approuverais point du tout qu'on mît au nombre des

sages celles qui ne le mériteraient point, ou qu'on leur donnât des distinctions peu de temps avant le changement des classes, sous prétexte de les faire mieux recevoir à celles où elles sont prêtes de monter, afin, comme l'on dit quelquefois, de faire valoir la marchandise : cela ne serait pas de bonne foi. »

CHAPITRE II

DE L'ÉDUCATION AU XVIIe SIÈCLE

De l'éducation au XVIIe siècle.

(Classe verte, 1703.)

Mlle de la Barre dit ce qu'elle avait retenu d'un entretien sur la droiture, et en rapporta plusieurs exemples : entre autres, que les Dames de Saint-Louis ne feraient pas leur devoir si elles manquaient de nous instruire. « Non seulement si elles manquaient de vous instruire, reprit Mme de Maintenon, mais même si, se contentant de faire l'instruction, elles passaient le reste du jour à prier Dieu, au lieu de veiller sur vous et d'avoir les autres attentions nécessaires à votre éducation ; car, quoique la prière soit une œuvre excellente, elles ne laisseraient pas de se perdre, parce que leur devoir capital est de s'occuper à vous instruire et à vous bien élever. Vous voyez que, quoiqu'elles soient obligées comme religieuses à dire l'office et à faire l'oraison en commun, elles quittent cependant tour à tour l'un et l'autre pour être auprès de vous, et pour ne vous jamais laisser seules, parce que votre bonne et pieuse éducation est la principale fin de leur Institut, et ce que leurs fondateurs exigent d'elles avant toutes choses.

« Mais quel compte n'aurez-vous pas à rendre à Dieu, mes enfants, touchant cette bonne éducation? Supposez-vous pour un moment dans l'état où vous devriez être naturellement, comme demoiselles, s'il n'était pas arrivé de revers de fortune dans votre famille: votre mère aurait au plus deux femmes de chambre, dont l'une serait votre gouvernante. Quelle éducation pensez-vous qu'une telle fille vous donnerait? Ce sont ordinairement des paysannes, ou tout au plus des petites bourgeoises, qui ne savent que faire tenir droite, bien tirer la busquière, (7) montrer à bien faire la révérence. La plus grande faute, selon elles, c'est de chiffonner son tablier, d'y mettre de l'encre: c'est un crime pour lequel on a bien le fouet, parce que la gouvernante a la peine de les blanchir, de les repasser; mais mentez tant qu'il vous plaira, il n'en sera ni plus ni moins, parce qu'il n'y a rien là à repasser ni à raccommoder. Cette gouvernante a bien soin de vous parer pour aller en compagnie, où il faut que vous soyez comme une petite poupée. La plus habile est celle qui sait quatre petits vers bien sots, quelques quatrains de Pibrac qu'elle fait dire en toute occasion, et qu'on récite comme un petit perroquet. Tout le monde dit: La jolie enfant! La jolie mignonne! La gouvernante est transportée de joie et s'en tient là. Je vous défie d'en trouver une qui parle de raison.

« Je me souviens que, quand j'étais chez ma tante, une de ses femmes de chambre avait soin de moi; elle me tirait à quatre épingles et elle me disait continuellement de me tenir droite; du reste, elle me laissait faire tout ce que je voulais.

« Mais montons jusqu'à nos princes: comment pensez-vous qu'ils soient élevés? On leur donne pour gouvernante une femme de qualité, qui souvent a été élevée comme je viens de dire; c'est d'ordinaire la femme d'un favori ou la parente de quelque ministre, qui souvent est la plus sotte du monde. Comment pensez-vous qu'elle parle à la petite princesse? est-ce de piété et de raison? Cela serait bien à désirer; mais, pour l'ordinaire, ce n'est que de ce qui la peut faire briller dans le monde. Quand elle va en compagnie, elle a grand soin de l'ajuster et de la parer, lui recommandant d'être bien honnête; elle la

prend par la lisière si c'est une enfant, ou la suit si elle est déjà grande, l'instruit de la manière de recevoir la compagnie chez elle, et puis s'en va pour le reste du jour, laissant la princesse avec une paysanne, autrefois sa nourrice, et devenue sa première femme de chambre, qui n'est guère en état de lui parler raisonnablement, et encore moins de l'instruire de la bonne foi, de la droiture, de la probité.

« Le roi me surprend toujours quand il me parle de son éducation. Ses gouvernantes jouaient, dit-il, tout le jour, et le laissaient entre les mains de leurs femmes de chambre, sans se mettre en peine du jeune roi, car vous savez qu'il a régné à trois ans et demi. Il mangeait tout ce qu'il attrapait, sans qu'on fît attention à ce qui pouvait être contraire à sa santé ; c'est ce qui l'a accoutumé à tant de dureté sur lui-même. Si on fricassait une omelette, il en attrapait toujours quelques pièces, que Monsieur et lui allaient manger dans un coin. Il raconte quelquefois qu'il était le plus souvent avec une paysanne ; que sa compagnie ordinaire était une petite fille de la femme de chambre des femmes de chambre de la reine. Il l'appelait la reine Marie, parce qu'ils jouaient ensemble à ce qu'on appelle *à la madame,* lui faisait toujours faire le personnage de reine, et lui servait de page ou de valet de pied. lui portait la queue, la roulait dans une chaise, ou portait le flambeau devant elle. Jugez si la petite reine Marie était capable de lui donner de bons conseils, et si elle pouvait lui être utile en la moindre chose.

« Je vous assure encore une fois, mes chères enfants, que vous serez bien coupables devant Dieu si vous ne profitez point des peines que l'on prend sans cesse pour vous rendre les plus parfaites qu'il soit possible selon Dieu, et même selon le monde. J'entends ici par le monde les personnes pieuses, raisonnables et polies qui y demeurent ; car, pour les libertins et ceux qui n'ont point d'honneur ou de religion, ce vous sera une gloire de n'être pas de leur goût, à cause de votre différente manière de penser et d'agir.

« Puisque me voici en train de vous parler, je vais vous dire encore plusieurs choses que je réservais pour

les grandes, mais qui vous seront aussi bonnes. Au nom de Dieu, mes chères enfants, ne soyez pas fières ni hautes, ne comptez pour rien votre noblesse, n'en parlez jamais. A quoi vous servirait-elle, si vous n'aviez point de vertu? n'est-ce pas elle qui fait la vraie noblesse ? la vertu n'est-elle pas son origine? Ayez des égards pour tout le monde, et même du respect pour les personnes d'un certain âge ou d'un certain état, quand bien même elles n'auraient point de naissance; le monde est plein de ces sortes de personnes, et vous verrez, quand vous y serez, que l'on a avec elles les meilleures manières. Mettez-vous bien dans l'esprit, une fois pour toutes, que la noblesse n'est rien sans mérite, et que c'est au mérite que l'on doit l'honneur, l'estime et le respect, en qui que ce soit qu'il se trouve. Par exemple, d'Andrieux, quelle aimeriez-vous mieux, d'une demoiselle élevée dans son village, grossière, rustaude, maussade et ignorante, ou d'une fille de ces bonnes maisons bourgeoises de Paris, sans naissance, mais qui, ayant du bien, a été bien élevée et est de bonne humeur, douce, polie, gracieuse? — C'est cette dernière, dit la demoiselle. — Je suis bien de votre avis, reprit Mme de Maintenon. L'éducation est le plus grand bien que vous puissiez avoir, surtout n'ayant pas de fortune. »

S'habituer à la gêne.

(Même entretien.)

« Je vous exhorte aussi à n'être point délicates et à contribuer de vous-mêmes, par votre propre volonté, à vous élever un peu durement. Soyez bien aises quand vous trouvez l'occasion de faire quelques ouvrages un peu grossiers; cela vous fortifie et vous est très bon; vous savez que le Saint-Esprit loue la femme forte de ce qu'elle a roidi ses bras pour le travail, c'est-à-dire qu'elle a surmonté sa faiblesse et sa délicatesse naturelle pour s'adonner aux soins de son ménage.

« Ne vous plaignez de rien, vous êtes très honnêtement

traitées pour toutes choses. Nous avons tâché, dans tout ce qui a été réglé pour vous, de prendre le milieu en telle sorte que celles qui retomberont dans la misère ne tombent pas de si haut, ce qui les rendrait doublement malheureuses ; pour celles qui seront à leur aise, elles ne s'en trouveront que mieux d'avoir été élevées un peu durement.

« Je vois cela tous les jours en Mme la marquise de Dangeau, qui est une princesse d'Allemagne qui, ayant douze sœurs et plusieurs frères, n'a pas eu dans sa jeunesse toutes les commodités convenables à sa naissance. Avec cet air mignon et délicat que vous lui voyez, rien ne l'incommode, et je ne connais personne qui s'avise moins qu'elle de prendre ses aises. Elle est fort infirme ; mais, parce qu'elle a été élevée fort durement, elle s'accommode de mille choses que nous ne pourrions supporter. Elle est menacée d'un cancer : on ne peut guère le porter plus gaîment et avec plus de courage ; elle ne fait aucun remède, ne consulte point les médecins, souffre son mal avec patience et dit : J'aime autant mourir de cela que de la fièvre, puisque Dieu le veut. N'est-on pas bien heureux de s'accoutumer ainsi de bonne heure à la souffrance ?

« J'ai été mariée à seize ans : on est ordinairement ravi à cet âge de faire sa volonté ; je croyais sottement que c'était faire la grande dame de m'appuyer, et de faire mille autres choses dont je me sens fort bien encore, et dont je suis bien fâchée. J'ai connu une vieille personne (c'était Mme la duchesse de Richelieu) bien plus raisonnable que moi sur cet article, et par conséquent plus heureuse : elle avait tellement l'habitude d'une contenance ferme, sans se permettre la moindre posture commode, qu'elle ne s'appuyait jamais, quelque malade qu'elle fût, et le plus qu'elle faisait était de se pencner un peu les bras ; alors on disait : Madame la duchesse, vous n'en pouvez plus.

« Pourquoi, mes enfants, croyez-vous que je vous dise tout cela ? C'est pour votre bien, afin de vous encourager à prendre l'habitude de vous contraindre, et de vous accoutumer à ne pas chercher vos aises ; c'est un vrai moyen d'adoucir un peu la mauvaise fortune qui vous

attend peut-être ; et quand vous devriez avoir chacune trente mille livres de rente, je vous dirais encore les mêmes choses ; car, en quelque état que vous vous trouviez, il vous sera très avantageux d'avoir été élevées un peu durement. »

CHAPITRE III

CONSEILS DIVERS : BONS EXEMPLES, PUNITIONS, RÉPLIQUES D'ÉLÈVES, ETC.

Du bon exemple.

(Entretien, décembre 1706.)

Je ne puis me lasser de vous rebattre sans cesse les mêmes choses touchant votre quatrième vœu. Vous savez combien j'ai à cœur que vous en compreniez toute l'étendue et l'étroite obligation où il vous met de donner de bons exemples en tout à vos demoiselles. Ce n'est rien de les instruire, de les prêcher, de les reprendre, si vous ne les édifiez. Comptez que c'est cette conduite édifiante et régulière en tout qui leur fera le plus d'impression. Tout est perdu pour elles et pour vous, si elles peuvent vous reprocher avec justice des irrégularités, des manques de droiture, des bizarreries, des partialités ou des négligences dans les soins que vous devez avoir d'elles. Souvenez-vous toujours, et celles qui viendront après vous, qu'il faut avec les enfants paraître irréprochable. On ne saurait s'imaginer combien ils voient clair, et le peu de cas qu'ils font des personnes qu'ils n'estiment point.

Il ne faut pas se persuader qu'on en imposera aux enfants : ils savent démêler la mauvaise foi des personnes qui cherchent des prétextes pour couvrir leurs défauts et

leurs passions. La vérité, comme vous savez, perce les murailles, et tôt ou tard elle se découvre, quelque soin qu'on prenne de la cacher.

De la faiblesse.

(A une maîtresse, 1692.)

Il est vrai, ma chère fille, que j'ai reproché souvent la lâcheté à Saint-Cyr, et qu'il me paraît qu'il y en a beaucoup dans l'esprit et dans le corps. J'appelle lâcheté cette délicatesse sur les moindres réprimandes, ce découragement qui s'ensuit, ces ménagements qu'on désire et auxquels on force les supérieures et, je crois, les confesseurs, ces récompenses continuelles dès qu'on a fait la moindre partie de son devoir..., cette envie d'être à son aise sans que rien ne nous coûte, ce chagrin contre soi-même quand on trouve des difficultés à se corriger. Je crois, ma chère fille, que voilà une partie de la lâcheté de l'esprit.

Venons à celle du corps : cette recherche continuelle des commodités, qui ferait établir des machines qui apportassent toutes les choses dont on a besoin, sans étendre le bras pour les aller prendre ; cette frayeur des moindres incommodités, comme du vent, du froid, de la fumée, de la poussière, des puanteurs ; qui fait faire des plaintes et des grimaces comme si tout était perdu ; cette lenteur dans l'ouvrage, qu'on ne fait que par force et qu'on ne se soucie pas d'avancer ; cette indifférence que ce qu'on fait soit bien fait ; cette peur d'être grondée, qui est la seule chose qui occupe, sans se soucier du bien dans ce qu'on nous confie ; ce balayage, qu'on aime autant qu'il laisse des ordures que de n'en pas laisser, pourvu qu'on ne nous en dise rien ; le linge mal plié et rangé en désordre ; les ouvrages faits avec des gens qui empêchent de les bien faire ; ces portes et ces fenêtres mal fermées, pour ne pas s'en donner la peine ; ce rayon de soleil qui met une classe en désordre, et où (8) les demoiselles courent, soit dans la chambre ou au chœur, pour leur sauver cette incom-

modité; cette impossibilité de s'acquitter d'une commission exactement, parce qu'on s'en remet sur la première personne qu'on trouve, sans se soucier jamais du fait; cette impatience de ne pouvoir attendre en paix...

J'étais en bon train, ma chère fille, mais je n'ai pu continuer ma lettre, et je ne sais plus ce que je voulais dire. Adieu, ma chère fille, je vous donne le bonsoir.

Faire des ménagères.

(Entretien, 18 avril 1706.)

Comptez que c'est procurer un trésor à vos filles que de leur donner ce goût de l'ouvrage; car, sans avoir égard à la qualité de pauvres demoiselles, qui les mettra peut-être dans la nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit, et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal; il fait même passer le temps agréablement.

L'oisiveté, au contraire, conduit à toutes sortes de maux; je n'ai jamais vu de filles fainéantes qui aient été de bonne vie. Il faut nécessairement prendre goût à quelque chose; on ne peut vivre sans plaisir; si on ne trouve point à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage, et dans un ouvrage agréable? Il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles. Y a-t-il rien de si dangereux ? Combien de filles, sans être mal nées ni avoir de méchantes inclinations, ont perdu leur honneur pour s'être rencontrées en de mauvaises compagnies ? Combien voit-on de familles ruinées par le jeu? Combien de femmes qui étaient nées sages et modérées, de qui cet amour du jeu a causé la perte de la réputation? J'ai connu une demoiselle à la cour, très sage de sa nature, qui s'est perdue par là; elle avait une telle passion de jouer que, n'osant le faire ou-

vertement, parce que Mme la Princesse, dont elle était fille d'honneur, lui avait défendu, elle demeurait tout le jour penchée à une porte, passant par-dessus l'argent, les cartes ; enfin cette passion l'a poussée si loin qu'elle passe des nuits à jouer avec des gardes ; elle en est devenue jaune, maigre, horrible, quoique ce fût une personne bien faite et fort aimable. Si elle avait eu du goût pour l'ouvrage, il l'aurait préservée de tomber dans ce malheur...

Votre constitution vous défend les ouvrages exquis et d'un trop grand dessin, afin que vous n'entrepreniez point de faire des ornements trop magnifiques pour votre maison et pour des personnes du dehors, et que vous ne fassiez point ici tous ces ouvrages et colifichets en broderie et au petit métier qui sont si inutiles. Vous êtes destinées à des occupations plus solides et plus importantes ; je dis plus : car si, par impossible, ce me semble, il vous arrivait de manquer d'ouvrage, j'aimerais mieux que vous en fissiez pour le dehors et pour de l'argent, que vous donneriez ensuite aux pauvres, que de vous amuser à ces bagatelles.

Et un jour qu'on lui en donna d'admirables et faits avec une délicatesse grande, Madame dit : « J'espère que mes chères filles ne feront jamais de ces gentillesses-là ; ces sortes d'ouvrages me déplaisent, non seulement à cause de leur inutilité, mais principalement parce que je crois qu'on les fait avec une attache (9) qui est contraire à la perfection, et qui est la cause de plusieurs irrégularités ; on se couche plus tard, on ne se rend pas au son de la cloche pour les exercices ; on en veut se faire des présents, on espère ensuite d'en recevoir. Oui, je vous le répète encore, j'aimerais mieux, si vous en aviez besoin, vous voir filer et coudre pour autrui, et ma sœur de Radouay (c'était l'économe) recevoir humblement cinq sols pour le prix de son travail, que de vous voir amuser à ces bagatelles et à ces ouvrages qui vous sont si défendus. Si jamais cela vous arrive, je viendrai de l'autre monde après ma mort, dit-elle en riant, faire un bruit effroyable, pour épouvanter celles qui auraient des occupations si contraires à mes intentions. »

Des punitions.

(Extrait d'un règlement pour Noisy, 1686.)

... Il faut tâcher de distinguer les fautes qui sont de conséquence pour le bon ordre d'avec celles qui n'en sont pas. Par exemple, une demoiselle travaille mal, apprend difficilement tout ce qu'il faut qu'elle sache : il faut avoir patience et ne se point rebuter ; une demoiselle sort de la classe sans permission : il ne faut point avoir de la patience là-dessus, il la faut punir, parce qu'il y a une faute de sa volonté, et qui pourrait autoriser les autres à aller où il leur plairait.

Il ne faut point être pointilleuse, chercher à découvrir leurs fautes, épier les occasions de les confondre. Au contraire, il ne faut pas tout entendre, ou, pour mieux dire, ne pas montrer tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend ; il faut faire semblant d'ignorer ce qu'on peut, comme un mot échappé, un rire hors de saison, une faute courte et passagère.

(Avis aux maîtresses, décembre 1691.)

Ne croyez pas qu'un discours animé par la colère les persuade et les touche davantage, outre qu'elle n'opère point la justice : les enfants démêlent bien vite qu'on se laisse aller à son humeur dans ce qu'on leur dit.

Un châtiment ou une réprimande faite de sang-froid, et quelquefois au bout de huit jours, leur fera plus d'impression : elles voient par cette conduite que l'impatience ou le chagrin n'a point de part à ce que l'on fait.

... Dites-leur toujours les choses comme elles sont ; ne les outrez point et n'abusez pas de leur innocence pour leur persuader ce qu'elles verraient dans la suite qui ne serait pas vrai. Donnez-leur donc pour péché ce qui est péché, pour faute légère ce qui est léger...

Accoutumez-les au silence autant qu'il sera possible, sans pourtant vous jeter dans l'excès : les filles sont

portées à beaucoup parler; vous ne pouvez trop leur dire que c'est un effet de la légèreté de l'esprit.

...Ayez une grande douceur pour elles et une patience sans bornes; semez et attendez les fruits, ils viendront dans leur temps. Servez-vous toujours de termes honnêtes en leur parlant, et n'employez l'autorité que le plus rarement que vous pourrez.

... Quand elles font des fautes, pardonnez-leur quelquefois par un esprit de douceur et de patience, mais que les flatteries qu'elles vous feraient n'y aient jamais de part. Ne leur laissez pas croire qu'il y ait des temps et des manières pour vous gagner, et que toute votre conduite soit fondée sur la charité et sur la raison...

De la discipline.

(Lettre aux maîtresses des classes, 1702.)

Votre Institut est composé d'intérieur et d'extérieur ; vous êtes faites pour instruire et pour vous livrer sans réserve à l'éducation des demoiselles ; comment accommoder cette dissipation avec le recueillement et avec la pratique du silence qui est dans votre règle ? Voilà, mes chères filles, sur quoi roulent vos difficultés. Vous accommoderez tout, si vous évitez l'empressement dans vos actions et si vous prenez le milieu dans votre conduite. Gardez-vous bien de parler continuellement à vos filles ; gardez-vous bien de ne leur parler qu'aux instructions ; toutes les extrémités sont à éviter ; mettez-vous bien dans l'esprit que l'éducation est un ouvrage fort lent, qu'il faut y travailler tous les jours, mais tranquillement, qu'il faut reprendre vos enfants tantôt doucement, tantôt sévèrement, toujours chrétiennement, toujours raisonnablement ; qu'après avoir semé, il faut attendre patiemment le fruit qui peut être réservé pour une autre maîtresse ou dans une autre classe. Mettez-vous encore dans l'esprit qu'il faut accommoder leur intérêt avec le vôtre, qu'il faut prendre du temps pour vous recueillir, qu'il faut en employer à vous reprendre pour elles, qu'en

tout cela le bon sens et la bonne volonté doivent régler. Vous voudriez que tout le fût, et savoir combien de paroles il faut dire et combien de pénitences il faut donner ; ce que vous désirez est impossible ; il faut faire selon l'occasion, ne se piquer ni d'être sévères, ni d'être douces ; il faut donner quatre pénitences publiques par semaine, si on les mérite ; il faut être longtemps sans en donner, si on n'y voit point de nécessité ; mais ce discernement sera plus aisé à trouver en quatre personnes qu'en seize, et ç'a été une de mes raisons pour rendre les premières maîtresses si absolues. Il faut tâcher d'en donner de raisonnables, et que les autres se conforment à elles, autrement vos classes n'iront jamais bien. J'ai dit souvent et montré moi-même à égayer un peu les instructions, afin de réveiller l'attention des enfants ; mais il ne faut pas que cela aille jusqu'à devenir une récréation.

Il ne faut pas accoutumer les filles à faire tant de questions ; les avertissements ne sont pas une pratique pour les classes ; la meilleure invention que je vous puisse donner pour gouverner vos demoiselles, c'est de vous en faire estimer ; car tant qu'elles vous verront faire des fautes, elles feront des chansons, se moqueront de vous, et auront peu de créance en ce que vous leur direz : on n'en fait point accroire aux enfants, ils voient plus clair qu'on ne pense. Adieu, vous devez être contentes de moi.

Répliques d'élèves.

(A Mme de Berval, maîtresse générale, mai 1697.)

Quant aux réponses des demoiselles aux maîtresses, je punirais sévèrement tout ce qui ne serait pas conforme au respect qu'elles vous doivent. Combien de fois vous ai-je dit que vous deviez les élever en mères, et qu'elles doivent vous respecter en enfants ! Souffrirait-on qu'une fille dît en parlant de sa mère : « Elle est plaisante de dire que je parle ? » Il n'y a point de petites fautes en pareil cas ; mais comptez que vous ne serez jamais res-

pectées que vous ne soyez respectables, et que vous ne le serez que lorsque les demoiselles vous verront faire votre devoir sans y manquer jamais...

Rapports entre élèves et maîtresses.

(Entretien, 1699.)

« Madame, dit une religieuse, si l'on vous nommait première maîtresse et qu'on vous dît comme à une religieuse de Saint-Louis : Ma sœur, voilà une classe dont on vous donne la conduite, et que vous trouviez dans les filles qui la composent bien des défauts, de la paresse, de la mauvaise humeur, de la grossièreté, de l'indocilité ; supposez même que cette classe eût été négligée, qu'on s'y fût relâchée sur la vigilance, sur l'éducation, que la règle n'y fût pas gardée : comment vous y prendriez-vous pour remédier à tout cela et donner à nos filles un autre pli ? Changeriez-vous tout d'un coup tout ce que vous trouveriez de mal ?

« — Je m'en garderais bien. J'agirais plus tranquillement : je garderais exactement les règles, l'usage et les coutumes générales ; je mettrais ordre aux choses les unes après les autres, mais en disposant tout avec douceur et modération. Je tâcherais pourtant d'en venir efficacement à mon but, qui serait cette éducation solide que je vous prêche continuellement, en détruisant leurs défauts et en travaillant à les remplir de toutes les vertus convenables à leur sexe. Je leur parlerais souvent en général et en particulier.

« Si je voulais, par exemple, attaquer leur paresse, je commencerais par leur faire quelques instructions sur la nécessité et la beauté du courage. Je leur dirais que je suis résolue de les rendre courageuses, sans leur reprocher qu'elles ne le sont pas. Je descendrais cependant dans le détail des fautes qu'elles peuvent faire là-dessus ; je leur ferais voir que c'est une grande faiblesse de se plaindre à tout propos du froid et du chaud et des moin-

dres incommodités, et d'être si avisées pour fuir les plus petites contraintes.

« — Et si, après cette instruction, dit Mme de Radouay, vous les entendiez s'en plaindre encore, et que vous les vissiez, par exemple, s'enfoncer la tête dans les épaules, que leur diriez-vous ? — Je leur dirais : En avez-vous moins froid, pour vous en être plaintes ? Si cela l'adoucissait, je vous permettrais de le dire ; mais puisqu'il n'en revient aucun soulagement, je vous conseille de supprimer vos plaintes. — Vous les railleriez donc quelquefois ? lui dit Mme de Saint-Périer. — Oui, répondit-elle, cela leur fait souvent mieux sentir le ridicule de ce qu'elles font de mal à propos qu'une réprimande sérieuse... »

Vigilance.

(A Mme de Fontaine, maîtresse générale des classes, 22 avril 1713.) (10).

Quand Dieu m'ôte la parole, ma chère fille, il ne veut pas que je parle ; mais, puisqu'il me laisse la main libre, il faut que je vous écrive ce que je voulais vous dire.

Ce n'est pas une matière nouvelle que j'ai à traiter avec vous, ni l'effet des plaintes qui me seraient revenues de quelque désordre dans nos enfants par peu de vigilance ; mais c'est de cette vigilance dont je veux vous entretenir, et que je crains qui ne diminue par la confiance que vous pourriez avoir présentement dans vos filles, dont vous êtes contente. Vous ne les conserverez dans l'état où elles sont que par cette vigilance. Ne vous fiez jamais à elles ; il ne faut pas qu'elles s'y fient elles-mêmes, et si elles veulent conserver leur sagesse, elles doivent désirer d'être veillées. On se trouve seules, on se dit un mot assez indifférent d'abord, il est suivi d'un autre qui ne l'est pas tant, on baisse la voix, et voilà une intelligence qui se forme ; vos filles ne demeureraient pas quinze jours dans la règle.

Mais, dites-vous, elles ne seront pas toujours gardées à vue, elles trouveront dans le monde des occasions bien plus dangereuses. Cela est vrai, mais quand Dieu nous y met, il nous aide ; elles seront plus fortes à vingt ans qu'à dix-huit ; le temps peut beaucoup, et l'éducation qu'elles reçoivent les rendra si timides, que j'espère qu'elles se précautionneront.

Enfin, ma chère fille, comptez bien que tout ce que nous avons établi, toutes les inventions que nous avons trouvées, les distinctions, l'émulation, la raison, et, en un mot, ce qui fait cette éducation qu'on admire, n'est rien du tout dès que vous cesserez de veiller jour et nuit. Quand on a cherché à vous soulager, ce n'a pas été pour vous procurer du loisir et du repos, mais pour vous mettre en état de faire ce que vous seule pouvez faire. Vous ne pouvez jamais laisser à une autre le soin de veiller : il faut qu'elles soient gardées par leurs maîtresses, par celles qui les connaissent, et par celles que Dieu en a chargées.

Soutenez donc cette vigilance en quelque place que vous soyez, et soyez persuadée qu'il n'y aura de solidité dans vos travaux que par cette voie-là. Vous êtes les pierres fondamentales de l'Institut. Ne souffrez jamais qu'on change la manière de gouverner vos classes qu'après bien des représentations du succès que vous en avez vu. Si on vous ôtait des classes, ne croyez pas devoir les oublier et dire : Je n'en suis pas chargée ; vous le serez toujours de faire tout ce qui vous sera possible pour continuer ce que vous avez vu établir et ce que vous avez établi vous-même.

Bonjour, ma chère fille, prêchez et donnez l'exemple de la vigilance, c'est l'essentiel...

Récréations.

(Instruction, 9 août 1707.)

Il reste néanmoins dans les jeunes maîtresses un défaut dont j'ai vu depuis peu plusieurs exemples, c'est qu'elles

ne paraissent pas assez entièrement auprès des demoiselles lorsqu'elles sont avec elles, principalement pendant les récréations. Cependant, mes chères filles, c'est un des temps où vous pouvez leur être le plus utiles : tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles disent, vous doit donner matière de former leur raison, et de les redresser sur leurs fausses idées ou leurs mauvaises manières ; vous devez dans ce temps-là, comme dans tous les autres que vous êtes aux classes, vous occuper uniquement de vos filles, sans vous permettre de vous en distraire un moment, ni de vous reposer de cette vigilance sur qui que ce soit, au réfectoire, au dortoir, ou ailleurs.

Vous me répondrez peut-être : Nous ne respirerons donc pas ? Et je vous répondrai : Non, tant que vous serez auprès d'elles. Si vous n'aviez pas des heures pour sortir de vos classes, je vous demanderais une chose impossible en exigeant une attention si continuelle ; mais votre ordre de journée est merveilleusement bien tourné pour vous donner le délassement et le repos dont vous avez besoin. Il y a chaque jour des heures où vous perdez de vue vos demoiselles et où vous avez la consolation de voir vos sœurs, de prier Dieu avec elles, d'y manger, de vous récréer. Ayez donc la fidélité de remettre à ces heures-là le relâchement qui vous est nécessaire ; car, pour celles que vous passez auprès des demoiselles, vous ne devez pas, encore une fois, vous relâcher un instant de cette application à les veiller et à les former. Si vous les menez au jardin, vous respirez l'air avec elles ; mais vous ne devez pas vous livrer entièrement au plaisir de la promenade, ni vous amuser d'entretenir quelques personnes ; vous vous y devez occuper uniquement de vos filles, et tenir la main que toutes les grandes demoiselles qui sont dans vos classes pour vous aider, aussi bien que tous vos petits chefs, s'en occupent dans ces heures de récréation comme dans les autres, sans craindre qu'elles s'ennuient, et sans chercher à les récréer elles-mêmes dans un temps où toute votre attention doit être réservée pour votre classe...

Qu'il faut savoir ménager ses forces.

(Entretien, 1701.)

Vous avez ici tant d'occasions de vous fatiguer, que je voudrais bien que vous ne le fissiez point inutilement. Une des peines que j'ai à ma classe est de faire asseoir nos Dames : ou elles se promènent, ou elles demeurent debout, et j'en voyais une dernièrement qui raccommodait la jupe d'une petite fille en cette posture : n'aurait-elle pas fait aussi bien de s'asseoir ? Pour moi, je voudrais qu'on le fît dès qu'il n'y a plus de nécessité de faire autrement. Si vous voulez voir ce qui se passe dans tous les coins de votre classe, faites-y un tour, puis asseyez-vous, tantôt appuyée sur un bout de la table, ou bien dans vos grandes chaises, une autre fois sur leurs bancs auprès d'elles ; enfin ménagez-vous, si ce n'est pour la lassitude présente, que ce soit pour celle qui pourrait venir. J'ai été huit jours à me remettre d'une après-dînée où, passant d'une chose à une autre avec nos maîtresses, je demeurai presque tout le jour debout.

Vous ne serez pas toujours jeunes, mes chères filles. Si, lorsque vous avez été maîtresses, vous avez gardé cette manière de veiller et d'agir autour de vos demoiselles, je ne m'étonne pas qu'on ait trouvé les classes fatigantes. Je vois aussi que, quand nos novices ont été là deux heures de suite, elles n'en peuvent plus, elles sont rouges et enflammées. Savez-vous ce qui arrive ? c'est qu'après s'être fatiguée mal à propos par une mortification mal entendue, on est si lasse le reste du jour qu'on en est de mauvaise humeur et avec soi et avec les autres, car le corps s'épuise et l'esprit en devient plus faible. Pour moi, quand j'établis une de nos petites filles pour apprendre *ba bé* à celles qui arrivent, je la fais fort bien asseoir, et la disciple est à genoux devant elle, parce qu'elle n'a pas longtemps à rester dans cette posture. J'ai remarqué dans vos dortoirs que vous faites tout autrement : vous coiffez vos demoiselles assises devant

les petites tables comme des dames à leur toilette. Et qui a jamais entendu parler de cela ? N'avons-nous pas toutes été coiffées par la femme de chambre de notre mère, ou par une gouvernante, qui nous met à terre devant elle, la tête sur un vilain tablier ? Ne gâtez donc point vos demoiselles, je vous en prie ; asseyez-vous pour les habiller ; vous êtes leurs mères, traitez-les bonnement comme vos filles. Ne dites pas que vous ne pensez pas à vous reposer de si bonne heure : eh ! quand vous sortez de votre lit, vous ne pensez pas que vous pourrez être lasses ; quelque vigoureuses que vous vous sentiez à six heures du matin, souvenez-vous qu'il faut agir jusqu'à neuf heures du soir, et ménagez-vous à cette intention.

Je ne prétends point par là que vous soyez des filles lâches et qui craignent le travail ; je voudrais des filles qui ménageassent un quart d'heure de repos qu'elles peuvent prendre sans nuire à leur charge, et sussent perdre trois heures de leur sommeil, se lever la nuit, quand il gèle bien serré, pour soulager une petite fille, ou pour faire le tour de son dortoir si on le croit nécessaire, mener les demoiselles à la promenade le jour qu'on aurait plus besoin de se coucher que de se promener. Il faut ici du courage et de la discrétion : *voilà vos véritables mortifications.* Si vos demoiselles voyaient une de leurs maîtresses qui ne mangeât point, qui demeurât toujours dans une posture gênante, qui s'allât enrhumer dans une porte, elles la canoniseraient, sans autre examen, bien qu'elle ne soit pas la plus sage, au moins en cela ; elles seraient, au contraire, scandalisées d'en voir une qui mange tout simplement ce qu'on lui donne, ou qui évite ce qui pourrait l'incommoder, quand elle le peut sans manquer à ses devoirs. J'espère pourtant que, si l'on tient en cela un juste milieu, elles ne pourront ne pas être édifiées de vous voir si simples à prendre les soulagements nécessaires et à ménager vos forces, et si courageuses pour les sacrifier et pour n'y pas même faire attention, dès qu'il s'agit de vos devoirs.

DEUXIÈME PARTIE

ÉDUCATION SCOLAIRE

MAXIMES

— Accoutumez-vous à être seules.

— Aimez la présence de ceux qui vous reprennent, et que votre conduite soit égale quand ils vous voient et qu'ils ne vous voient pas.

— Contribuez à la paix autant qu'il vous sera possible.

— Dieu sait mieux ce qu'il vous faut que vous-mêmes.

— Écoutez toujours et ne parlez guère.

— Aimez à faire plaisir et ne mentez jamais.

— Il n'y a de véritable malheur que d'avoir tort.

— Il n'y a rien de honteux que de mal faire.

— Il n'y a point d'état qui n'ait ses peines, et souvent plus grandes que les vôtres.

— La fortune est inconstante ; la vôtre est mauvaise présentement, c'est une raison pour espérer qu'elle deviendra bonne.

— Le plus grand de tous les plaisirs est d'en pouvoir faire.

— La mort nous égalera tous, il n'y aura plus que nos bonnes œuvres qui y mettront la différence.

— N'ayez jamais envie de voir ni d'entendre ce que l'on veut vous cacher.

— Ne dites jamais rien qui puisse désunir.

— Prenez de bonnes habitudes: il n'y en a point qui ne deviennent douces, quelque pénibles qu'elles vous paraissent d'abord.

— Prenez toujours la dernière place; il vaut mieux être appelé que chassé.

— Rendez-vous le plus capables que vous pourrez, car vous ne savez à quoi Dieu vous destine.

— Ne soutenez jamais votre opinion avec opiniâtreté.

— Rendez-vous, si vous trouvez que vous ayez tort; il y a plus de grandeur à se rétracter qu'à soutenir une mauvaise cause.

— Ne faites jamais dépendre votre bonheur des autres.

— Ne soyez jamais pressées de redire ce que vous avez appris, à moins qu'il ne soit utile à quelqu'un.

— Ne vous affligez pas de votre mauvaise fortune, mais songez à vous rendre dignes d'une meilleure.

— Nous parvenons souvent à ce que nous avons désiré, et nous n'en sommes pas plus heureux.

— Rendez-vous à la raison aussitôt que vous la voyez.

— Soyez raisonnables, ou vous serez malheureuses.

— Si vous vous mettez bien dans l'esprit qu'il est inévitable de souffrir, vous en souffrirez beaucoup moins.

— Soyez sévères pour vous et indulgentes pour les autres.

— Si vous ne pouvez donner l'aumône aux pauvres, donnez-leur vos prières, vos soins et des consolations.

— Si vous voulez être agréables dans la conversation, ne parlez guère de vous.

— Souffrez beaucoup avant que de vous plaindre.

— Si vous voulez être heureuses, regardez ceux qui sont au-dessous de vous, et non pas ceux qui sont au-dessus.

— Si vous sentez de la joie quand on vous reprend, croyez que vous aurez du mérite.

— Si vous ne perdiez jamais de temps, vous seriez bientôt capables.

— Pour être agréable aux autres, il faut s'oublier.

— Soyez gaies, et non pas évaporées.

— Si vous êtes orgueilleuses, on vous reprochera votre misère, et si vous êtes humbles, on se souviendra de votre naissance.

— Il faut que des filles se modèrent toujours, et qu'elles gardent une conduite qui fasse voir qu'elles sont maîtresses d'elles-mêmes.

— Pour bien commander, il faut savoir bien obéir.

— La plus grande parure de notre sexe est la modestie.

— Regardez ceux qui vous reprennent comme vos véritables amis.

— C'est un mauvais caractère que celui de grand parleur.

— On raille souvent les filles sur leur timidité, mais on les en estime davantage.

— Il est difficile de parler beaucoup sans dire des sottises.

— Si vous voulez être aimées, occupez-vous plus des autres que de vous-mêmes.

— Travaillez sans cesse, mais sans affectation.

— L'empressement de parler vient de légèreté ou de vanité.

— Dites le moins que vous pourrez de choses inutiles.

— Parler pour se réjouir honnêtement n'est pas inutile.

— Choisissez d'être incommodées plutôt que d'incommoder.

— Soyez capables de secret, ne soyez jamais pressées de parler,

— Prenez la bonne habitude de remplir tous les moments de la journée.

— Ne faites et ne dites rien que vous ne vouliez bien qu'on sache.

— Ayez une conduite ouverte, simple, franche, et éloignée de tout mystère.

— Si vous croyez le conseil des gens sages, vous aurez de bonne heure ce qu'ils n'ont acquis qu'en vieillissant.

— Les personnes qui s'accommodent le mieux de la familiarité aiment encore mieux le respect.

— Ne vous couchez jamais sans avoir appris quelque chose.

— Apprenez à obéir, car vous obéirez toujours.

— Il faut acquérir les biens de ce monde sans passion, les posséder sans attache, et les perdre sans regret,

L'esprit de cachotterie. — L'obéissance.

(A la classe bleue, 1709.)

« Je viens vous parler de deux choses importantes, et bien différentes l'une de l'autre, mais qui ne se nuisent point, et doivent même s'accommoder ensemble : la première est sur l'esprit de cachotterie, que je vous prie de détruire absolument parmi vous. Soyez bien aises que vos maîtresses voient tout ce que vous faites, parce que vous n'êtes pas encore assez mûres et expérimentées pour juger de ce qui est bien ou mal, et ceux qui veillent sur votre conduite sont en état de vous le faire remarquer, ce qui vous formera extrêmement la raison.

« Dans le monde, on jugerait très mal d'une fille qui voudrait se cacher de sa mère, ou d'une femme qui, voyant entrer son mari, cacherait un livre, un papier, ou se cacherait elle-même ; il en concevrait de terribles soupçons.

« Quand donc vous voyez arriver une de vos maîtresses, il ne faut pas vous cacher de ce que vous dites ou de ce que vous faites, et, si elle vous le demande, il faut lui dire simplement ce que c'est. Ce qui retient quelquefois les jeunes personnes sur cela, c'est qu'elles croient qu'on va les blâmer et les reprendre. Ne craignez rien, vous ne serez reprises que pour votre bien, et selon la qualité de la faute que vous faites ; si elle est considérable, on vous le fera voir avec bonté, car on ne se servira jamais de votre propre aveu pour vous punir ; au contraire, on vous saura gré de votre droiture ; si c'est une enfance (11), on vous le fera remarquer, et si c'est une chose indifférente, on vous dira qu'il n'y a point de mal, et ainsi on vous apprendra à faire un discernement juste. Plus je vis, et plus l'expérience me fait voir que l'esprit de cachotterie est ce qui perd la plupart des jeunes personnes ; et tout ce qu'il y a de gens éclairés, que j'ai consultés, m'ont toujours dit de même.

« Quand je reviendrai vous voir, je prétends qu'on me

puisse dire qu'il n'y en a aucune d'entre vous qui fasse des fautes considérables ; pour les fautes légères, il n'est pas étonnant que vous en fassiez quelques-unes, et elles ne m'empêcheront pas de vous venir voir, quand d'ailleurs vos maîtresses seront contentes de vous, et je prendrai plaisir à écouter toutes les demandes que vous voudrez me faire, et à vous faire connaître ce qui est mal en soi, et les raisons qui le rendent tel. J'emploierai de bon cœur, et avec plaisir, tout ce que Dieu m'a donné de lumières et de raison, à votre service ; mais promettez-moi donc que vous prendrez pour toujours une conduite franche, ouverte, sans aucun déguisement ni détour, n'ayant rien de caché pour vos maîtresses tant que vous serez ici, et que vous conserverez ce même bon esprit à l'égard des personnes dont vous dépendrez, comme vos pères, vos mères, oncles ou tantes, maris ou autres personnes, quand vous serez dehors (12).

« Croyez, mes enfants, que ce que je vous demande est très raisonnable, et pour votre seul bien ; vous le pouvez voir vous-mêmes pour peu que vous réfléchissiez sur ce que je viens de vous dire. J'y ajouterai encore, pour achever de vous convaincre, que j'ai connu une femme de qualité et de grand mérite qui avait pris auprès d'elle une jeune demoiselle, dans le dessein de lui faire sa fortune, en l'établissant après qu'elle y aurait demeuré quelque temps ; mais qu'elle en fut dégoûtée, et la renvoya sans avoir rien fait pour elle de ce qu'elle avait projeté, uniquement parce qu'elle lui trouva un air mystérieux : dès qu'elle entrait dans sa chambre, elle avait toujours quelque chose à cacher, tantôt un livre, tantôt un ouvrage, une autre fois un papier, et je vous assure que toute femme sage et raisonnable en aurait fait autant qu'elle, et que qui que ce soit ne s'accommode pas d'une personne dans la conduite de laquelle on ne voit point clair.

« La seconde chose que je vous demande est de vous appliquer à l'obéissance, de la pratiquer de bon cœur, d'en prendre une bonne habitude, et ne point regarder cette vertu comme ne convenant qu'aux jeunes personnes ou aux religieuses. Je puis vous assurer, avec cette sincérité que vous me connaissez et avec laquelle je vous

parle toujours (13), qu'elle est de tous les états et de tous les âges. Demandez à cette demoiselle, ajouta Madame en montrant Mlle d'Aumale, qui avait l'honneur d'être chez elle à la cour, si elle n'a pas besoin de beaucoup de soumission, et si elle sait à quelle heure elle se lèvera et se couchera, et ce qu'elle peut faire à chaque heure du jour. Il n'en est pas dans le monde comme de vous, à qui tout est réglé et marqué ; on ne sait pas souvent, d'une heure à l'autre, ce que l'on fera, surtout quand on est dans la dépendance. Plût à Dieu que les personnes qui y sont eussent fait auparavant un bon noviciat, où on leur eût bien appris à se soumettre et à rompre leur volonté ! Elles en seraient bien plus heureuses et plus contentes, car celles qui y sont accoutumées dès leur jeunesse le font avec bien plus de facilité que les autres.

« Ce qu'on appelle proprement une personne bien née est une personne prête à faire tout ce que l'on a raisonnablement raison d'exiger d'elle. Je ne puis trop vous exhorter, mes chères enfants, à vous accoutumer à rompre votre volonté ; vous vous en trouverez bien, en quelque état que vous soyez dans la suite. Si votre fortune, par exemple, vous oblige à être chez quelque personne de condition, il faut obéir continuellement, être toujours prête à tout, et dans une sujétion continuelle ; il faut ordinairement, dans ces sortes de postes, rompre dix à douze fois les projets qu'on pouvait avoir faits. Si vous êtes mariées, vous ne ferez point vos volontés avec un mari, mais il faudra nécessairement faire la sienne. Si vous êtes religieuses, le vœu d'obéissance que vous ferez vous y obligera doublement.

« Ne vous imaginez donc point que la dépendance soit une pratique d'enfant. Qu'on me demande, à moi-même, si je reviendrai demain à Saint-Cyr : je n'en sais rien ; à quelle heure je dînerai : je ne le sais pas, parce que, si je suis à Saint-Cyr, ce sera à onze heures ; si je demeure chez moi, c'est à midi ; à la cour, je dîne à deux heures. Il en est de même pour mon coucher, ce n'est quelquefois qu'après minuit. On pourrait croire que c'est pour son plaisir qu'on se couche si tard, ou parce qu'on ne se soucie pas de le faire plus tôt ; point du tout, on serait quel-

quefois fort aise de se coucher de bonne heure, mais on n'est pas libre de disposer de soi.

« Vous qui êtes si bien instruites, à qui on tâche d'apprendre sitôt à obéir, obéissez donc, soumettez-vous; rien n'est meilleur, *c'est le partage de notre sexe,* et j'espère que vous profiterez des leçons qu'on vous donne là-dessus, et que vous excellerez dans l'art merveilleux de savoir se vaincre soi-même, et de plier à toutes mains, selon la volonté de ceux dont vous dépendez; car ce n'est pas seulement pour le temps que vous êtes à Saint-Cyr que je vous prêche cette obéissance, c'est pour tout le temps de votre vie. Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le redis encore, il ne s'en trouve point où il ne faille se soumettre à quelqu'un; les princes et les magistrats obéissent, quoique ce soit eux qui ont l'autorité en main: ils se soumettent aux lois, aux remontrances qu'on leur fait. Le pape même n'obéit-il pas à son confesseur? »

Du bavardage. — Soin de sa réputation. — Ménagements dans les rigueurs.

(Entretien, 1703.)

Madame nous dit un jour, à l'occasion d'une maxime un peu forte qu'on avait avancée aux demoiselles sur l'obligation du silence: « Il faut leur dire la vérité et ne la point exagérer. Il n'est pas vrai qu'elles pèchent toutes fois qu'elles rompent le silence. Ce qui est certain et qu'on doit leur expliquer, c'est qu'elles pourraient cependant pécher en ne l'observant pas, parce qu'il est presque impossible d'avoir de longues conversations sans dire quelque chose de mauvais, et que, comme dit le Saint-Esprit, « dans la multitude des paroles il y a toujours du péché; » non que c'en soit un de dire des inutilités, mais parce que les paroles inutiles donnent occasion, ou de perdre le temps, ou de blesser la charité, la vérité ou la prudence. Vous ne pouvez trop leur répéter qu'il n'y a rien de si mauvais à une fille que de parler beaucoup; que cela leur fera faire mille sottises au sortir

d'ici ; que, ne sachant rien, elles doivent prendre la résolution de se taire et d'écouter les autres, se contentant de répondre modestement à ce qu'on leur demande ; que ce silence est le parti que prennent toutes les personnes de notre sexe qui sont sages et raisonnables, même selon le monde et sans rapport à la piété, car il est bon de prendre les jeunes personnes du côté de l'honneur. »

Mme de Glapion demanda si c'était une maxime générale : qu'on ne peut beaucoup parler sans pécher. « Je ne crois pas, répondit Madame, que ce soit précisément la multitude des paroles qui fasse le péché ; ceux qui ont beaucoup de choses à dire seraient bien à plaindre ; je le serais moi-même plus qu'une autre, car tant que je suis ici, la bouche ne me ferme pas. Croyez-vous donc que Dieu m'impute à péché ce grand nombre de paroles ? Je crois, au contraire, mériter en parlant ainsi depuis le matin jusqu'au soir, et qu'il m'en tiendra compte, non seulement des choses sérieuses que je vous dis dans les instructions, mais même des inutilités de la récréation ; et je ne pense pas avoir perdu mon temps quand je vous ai fait passer agréablement celui-là, disant des nouvelles d'Espagne et de la guerre.

« — Je crois bien, dit Mme de Saint-Pars, que Dieu vous en tiendra compte à cause du motif qui vous le fait faire, mais nos demoiselles n'ont pas cette pureté d'intention dans ce qu'elles disent. — Quoi ! reprit vivement Madame, vous voulez exiger la pureté d'intention de jeunes enfants que la vivacité de l'âge emporte malgré elles, de filles qui, bien éloignées d'avoir cette délicatesse dans la piété, ont à peine l'essentiel du christianisme ? Vous les voulez mener trop loin ! Notre-Seigneur n'en usait pas ainsi avec ses apôtres ; ne leur disait-il pas : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant capables de les porter ? » Il y a longtemps que je suis frappée de ce que vous n'avez pas cette modération avec vos demoiselles ; vous leur dites tout ce que vous savez de plus sublime et de plus parfait en fait de spiritualité, et dès que vous avez entendu quelque maxime, quelque nouvelle pratique à une conférence, vous venez leur en faire part. Il y a pourtant bien de la différence d'elles à vous. Il ne faut pas prétendre les

mener si loin que vous; car, si en effet vous les conduisiez à cette haute perfection, elles seraient trop heureuses; mais ce qui arrive, c'est qu'en leur demandant des choses qui sont au-dessus de leur portée, vous leur ôtez le courage d'entreprendre même le nécessaire... Beaucoup se rebutent des difficultés, et vous devez y porter vos enfants le plus sagement et sûrement qu'il vous est possible; et pour cela, exiger d'elles, avant toutes choses, la pratique des vertus solides et nécessaires du christianisme. C'est l'essentiel et le principal, et qui amènera tout le reste.

« — Pour en revenir au silence, dit Mme de Gruel, ne serait-ce pas assez, pour obliger les demoiselles à le garder, de leur dire que c'est leur règle? — Que gagnerez-vous, en leur alléguant un motif qui ne sera presque d'aucun poids dans leur esprit? Il ne faut pas que vous croyiez que celui de la règle soit aussi fort pour les séculières qu'il le doit être pour des religieuses... Vous réussirez mieux si vous leur proposez des vues qui regardent leur avantage particulier, et si vous leur faites voir, par exemple, qu'elles ne seront jamais estimées si elles ne savent se taire à propos et se posséder elles-mêmes. Elles sont quelquefois lasses d'entendre parler de piété; si vous avez l'adresse de commencer par des motifs d'honneur, de sagesse et d'un intérêt raisonnable, cela réveillera leur attention, et vous pourrez après leur insinuer ceux de la religion en y rapportant les premiers, que vous pouvez bien employer, mais non pas vous en tenir à eux uniquement; car il faut tout reporter à Dieu, et ne se servir du reste que comme un moyen pour arriver à lui et pour y conduire les autres (14).

« — Vous ne voulez pas, Madame, lui dit Mme de Fauquemberghe, qu'on attende des demoiselles des motifs bien épurés dans ce qu'elles font; mais tolériez-vous l'amour-propre déguisé d'une fille qui, en avertissant sa maîtresse en particulier de la faute d'une de ses compagnes avec toutes les marques de modération, cacherait sous cette apparente fidélité un secret désir de se venger, accusant celle qui lui aurait fait de la peine comme si elle l'avait fait à une tierce personne? — Je ne serais pas surprise de trouver ce défaut de droiture dans une

enfant, répondit Madame, je ne lui en ferais point des reproches, et encore moins de confusion publique; je réserverais cela pour le placer dans un entretien particulier, et je lui dirais sans la gronder: Prenez garde à vous; j'ai lieu de penser que vous n'êtes pas tout à fait droite et sincère dans les avis que vous donnez; il paraît que vous dites adroitement ce qu'on a fait contre vous, cela n'est pas bien, il faut être de meilleure foi. Mais je n'exigerais point de la fille un aveu de son détour, et je ne fouillerais pas plus avant dans son intention. »

Dans la même conversation, Madame nous dit: « Vous ne sauriez trop inspirer à vos demoiselles l'amour de leur réputation. Il faut qu'elles y soient délicates. Comptez que les meilleures de vos filles sont celles qui paraissent les plus glorieuses, je ne dis pas d'une sotte gloire qui aille à disputer le pas à quelqu'un et à se vanter de sa qualité, mais d'une certaine gloire qui rend jaloux de sa réputation, qui fait craindre d'être trouvée enfant, qui rend sensible à une confusion publique. Ce serait un défaut dans une religieuse: il faudra mourir à cette délicatesse, quand on sera avancé dans la piété; mais avant que d'y mourir, il faut y avoir vécu. Rien n'est si mauvais que de certains naturels sans honneur et sans gloire; on ne sait par où les prendre pour leur faire surmonter les obstacles qu'ils trouvent en leur chemin; ainsi il serait très dangereux d'étouffer ces sentiments dans les jeunes personnes, qui pour l'ordinaire ne sont pas encore capables d'une haute piété.

« — Vous n'attaqueriez donc pas, lui dit Mme de Bouju, la sensibilité d'une fille qui ne pourrait recevoir la moindre marque de mécontentement de ses maîtresses sans en être consternée? — Je m'en garderais bien, c'est une des plus sûres marques d'un bon naturel que cette crainte de déplaire aux personnes de qui l'on dépend, que l'envie de les contenter; il ne faut pas demander à vos filles le courage qu'on exige des novices pour porter les humiliations et les répréhensions; il est bon, au contraire, qu'elles craignent les confusions, qu'elles soient sensibles aux punitions. — Vous ne regarderiez donc pas, lui dit-on, comme un effet de force d'esprit dans une demoiselle de porter une réprimande, une

forte punition, sans faire paraître aucun sentiment de tristesse, et avec une égalité qui ne lui ferait pas rabattre la moindre démonstration de joie à la récréation ? — Bien loin de là, j'aurais très mauvaise opinion de ces caractères insensibles et indifférents; mais je ne voudrais pas leur en faire un procès, ni aller creuser et approfondir si les filles se soucient de la réprimande qu'on leur a faite, si elles affectent de se mettre au-dessus; il n'y a nulle utilité dans ces recherches; il suffit de les contenir dans leur devoir. On ne trouve point de ressource dans ces naturels insensibles, quand d'ailleurs ils sont peu susceptibles des motifs de piété, comme vous n'en trouverez que trop parmi vos demoiselles, qui, bien loin d'en être touchées, auront à peine les sentiments et les dispositions essentielles à tous les chrétiens. C'est pourquoi, de peur que quelques-unes, étant assez malheureuses pour ne pas craindre beaucoup les péchés, même considérables, ne se laissent aller quelque jour au désordre, cultivez soigneusement en elles les sentiments d'honneur, qui sont comme naturels aux personnes de notre sexe, principalement aux nobles, et n'allez pas exiger d'elles des pratiques qui pourraient affaiblir cette bonne gloire et les rendre hardies : par exemple, leur faire déclarer des fautes humiliantes publiquement, en croyant que ce serait rappeler la coutume des confessions publiques que l'Église a cru devoir supprimer.

« — Vous ne loueriez donc pas, dit Mme de Gruel, une fille qui, dans une instruction qu'on ferait sur le mensonge ou la gourmandise, dirait de sang-froid qu'elle a quelqu'un de ces défauts? — Non, cela serait très mauvais et marquerait un fonds de hardiesse et d'insensibilité bien dangereux; je ne la gronderais pas cependant de cet aveu, je le laisserais passer; mais je me garderais bien de rien dire qui donnât aux autres le désir d'en faire autant. Si j'étais première maîtresse, j'en ferais une note, et quand je parlerais à cette fille, je lui dirais bonnement: « Pourquoi, un tel jour, avouâtes-vous un tel vice? quel fut votre motif? Est-ce qu'en effet vous y êtes sujette? Vous pourriez me le confier en particulier, parce que je puis vous donner des moyens pour vous corriger; mais il ne convient pas de le dire devant toutes vos com-

pagnes, il faut avoir plus d'honneur et être honteuse d'un défaut comme celui-là. » Et je leur ferais là-dessus des instructions générales.

« — Convient-il, dit Mme de Bouju, de reprendre à la récréation même des fautes qu'elles y font, ou s'il est mieux d'attendre ? — Qui vous a appris d'avoir pour elles ces ménagements, de n'oser les reprendre à la récréation ? Cela vient encore de ce que je vous reproche quelquefois, que vous voulez en tout en user avec elles comme votre supérieure en use avec vous, et parce que vous voyez qu'elle évite de vous reprendre à la récréation, vous voulez avoir les mêmes égards pour vos filles ; mais il y a une différence : elles font tant de fautes et disent tant de choses mal à propos, sans même les apercevoir, qu'à moins que vous ne leur fassiez remarquer sur-le-champ en quoi elles manquent, elles ne s'en souviendront plus dans un autre temps, et cela vous échapperait à vous-mêmes d'un autre côté. Il ne faut pas aussi vouloir tout relever, comme on fait au noviciat. Etes-vous encore dans la persuasion qu'il ne faille jamais rien passer sans le reprendre ? Au moins, aurez-vous fait un grand progrès, si vous en demeuriez à la réprimande : car j'ai vu que vous vous faisiez un devoir de tout punir ; il n'en est pourtant pas ainsi, il faut passer bien des choses sans montrer qu'on les voit, et beaucoup patienter, mais sans nonchalance. C'est pourquoi je voudrais mettre sur toutes vos portes *patience* et *vigilance*, car ces deux choses seront toujours les plus nécessaires et d'un usage continuel ; c'est ce que je ne cesserai de vous prêcher tant que je vivrai.

« — Nous sommes bien éloignées de tout punir, dit une maîtresse ; présentement on ne voit plus de pénitences, et peut-être trouveriez-vous que nous n'en donnons pas assez. — Cela pourrait bien être, reprit Madame en riant, car on passe aisément d'une extrémité à l'autre ; cependant je vous prêcherai toujours la patience. — Vous avez pourtant dit quelquefois, ajouta Mme de Blosset, que vous ne vouliez point qu'on eût de patience. — C'est pour vous autres, dit-elle agréablement, que je n'en veux point ; je me souviens que c'est sur la régularité que je dis qu'on n'en doit point avoir, mais il en faut beaucoup sur tout le reste. »

Même sujet.

(A Mme de Radouay, maîtresse générale, 1692.)

Ne vous alarmez point des plaintes que l'on fait de vos enfants; songez seulement à former les cœurs à la piété, à la droiture, à la simplicité, à la candeur, à la bonne foi, à la probité, au courage, et vous verrez un jour, s'il plaît à Dieu, qu'elles seront bien éloignées des filles dont vous m'écrivez.

... Ayez patience, tout viendra en son temps, et nos sœurs se persuaderont plus par leur expérience que par tout ce que nous pourrions leur dire. Quant à tout ce que vous avez fait sur le silence, il n'y a rien que de bon. Je vous prie seulement, comme je vous l'ai déjà dit, de le prêcher toujours sans prétendre l'obtenir: vous ne parviendrez point à tenir soixante filles ensemble sans qu'il échappe un mot à quelqu'une. Il faut voir les choses comme elles sont, et ne pas attaquer un petit dérangement comme un vice. Cet arrangement et ce silence sont nécessaires pour le repos, l'ordre et l'édification de votre maison ; mais l'essentiel de l'éducation de vos filles, c'est ce qu'il faut qu'elles emportent partout et qu'elles pratiquent toujours, et ce sont les vertus que je vous ai marquées. Ces vertus ne paraissent pas à ceux qui voient une marche au chœur, ou une récréation à la classe, et les maîtresses n'en recevront pas tant de louanges; mais c'est là cette bonne foi que je vous demande, et que Dieu récompense magnifiquement.

Du bavardage.

(A Mme de Glapion, 8 juin 1703.)

Ne vous effrayez point, je vous prie, de ce que vos filles aiment à parler: la contrainte où elles sont y a

beaucoup de part. Vous avez été formée au silence et au recueillement dans un long noviciat, et le fonds de votre piété vous y soutient ; les séculiers ne sont pas de même. La liberté où l'on est de parler quand on veut fait qu'on ne s'aperçoit presque pas si on parle peu ou beaucoup, et ôte même cette envie de parler ; mais songez que vos filles sont presque toujours en silence : elles se lèvent en silence ; avec la messe, les exercices, le chant, le profond silence, le réfectoire, les instructions, elles n'ont pas plus de trois heures et demie de liberté là-dessus.

Ce que je vous dis là n'est pas pour rien diminuer de ce qu'on exige d'elles sur cet article, mais pour vous consoler de la peine que vous avez de l'obtenir. Si elles étaient en liberté, vous en verriez de silencieuses. Les témoignages que vous rendez à leur piété et à leur simplicité sont essentiels et me font un grand plaisir...

Excuses. — Explications. — Défaites.

(Classe jaune, 1706.)

Je voudrais, mes chères enfants, vous défaire de la pente que vous avez à vous excuser ; je vous demande d'écouter d'abord bien respectueusement et tranquillement ce que vos maîtresses vous disent, et, quand elles ont fini, de leur demander, d'un ton doux et modeste, permission de leur dire vos raisons, pourvu qu'elles soient bonnes, car il vaut mille fois mieux avouer bonnement que l'on a tort que de donner une seule mauvaise excuse. Aussi ce que je vous dis est pour le premier cas, où je suppose que vous êtes reprises d'une faute dont vous n'êtes point coupables, ce qui peut arriver quelquefois, rien n'étant si aisé parmi votre nombre que de prendre l'une pour l'autre. Mais dans le second cas, où je suppose qu'effectivement vous avez fait la chose dont on vous reprend, vous ne devez pas avoir le moindre petit mot à dire, si ce n'est pour témoigner que vous êtes vraiment fâchées de l'avoir faite, que vous êtes bien obligées de l'avis qu'on vous donne,

et résolues d'en profiter et de ne plus jamais tomber dans la faute dont on vous fait apercevoir. Je vous assure, mes enfants, qu'il n'y a personne, si animée contre vous qu'elle pût être, qui ne fût aussitôt désarmée par cette bonne manière (15) ; et je vous prie d'être bien persuadées que je ne vous demande en cela rien d'extraordinaire; que non seulement toute fille bien élevée en use de la sorte, mais encore toute personne raisonnable et qui a l'esprit bien fait. Comptez qu'il est plus honorable d'avouer ingénument et simplement que l'on a tort, que de s'excuser mal à propos: c'est la marque d'un très petit esprit et d'une méchante éducation.

Que je n'entende donc plus parler ici de mauvaises réponses ou méchantes défaites. Si vous avez, par exemple, fait un oubli ou un message de travers, au lieu de dire que vous aviez tant de choses à faire à la fois que vous n'avez pu vous en souvenir, dites que vous êtes très mortifiées d'avoir oublié ou mal fait la chose dont vous étiez chargées, et bien fâchées de l'embarras que votre oubli ou votre étourderie ont causé. Agissez avec droiture, franchise et simplicité en toutes les occasions semblables, et comptez que rien n'est plus grand, plus généreux et plus noble, aussi bien que plus juste et plus raisonnable, que cette manière-là. A des personnes comme vous, je devrais me contenter de vous dire que la piété et la vérité seules l'exigent de vous; mais je suis bien aise de me servir de toutes sortes de motifs pour vous engager plus sûrement à m'accorder ce que je vous demande. J'aimerais cent fois mieux une fille qui ferait quelquefois les choses de travers, et qui tout bonnement l'avouerait et en paraîtrait fâchée, par rapport à l'embarras que cela donnerait, qu'une autre qui ferait ordinairement fort bien les choses, mais qui ne voudrait point avouer son tort quand elle aurait manqué. Je dirais de la première: Voilà une fille vraiment candide, quoique un peu incommode dans ses bévues, mais il y a apparence qu'elle se corrigera, et sa droiture seule y contribuera beaucoup; et je vous assure que j'aurais une bien moindre opinion de la seconde, quoique plus capable. Encore une fois, vous ne sauriez recevoir avec trop de respect et de reconnaissance tous les avis que l'on vous

donnera, car c'est ordinairement un principe d'amitié et d'intérêt pour vous qui nous porte à les donner; mais, quand cela ne serait pas, un esprit bien fait profite toujours de l'avis, quand même il partirait d'un principe d'animosité.

LEÇON DE STYLE

Rapport d'une visite de Mme de Maintenon aux demoiselles de la classe bleue par deux d'entre elles.

(1695.)

Puisque vous nous avez ordonné de vous écrire ce que nous dîmes hier à la récréation, nous le ferons le plus exactement et le plus simplement qu'il nous sera possible. Mme de Maintenon eut la bonté de venir exprès pour corriger nos lettres, comme nos maîtresses l'en avaient priée; elle fit d'abord approcher toutes les demoiselles, et celles de qui l'on devait corriger les lettres étaient les plus proches d'elle ; elle leur montra l'une après l'autre les défauts qui étaient dans celles qu'on lui présenta, nous faisant voir particulièrement combien le style simple, naturel et sans tour est le meilleur, et celui dont toutes les personnes d'esprit se servent, nous disant que le principal pour bien écrire est d'exprimer clairement et simplement ce que l'on pense. Elle nous donna pour exemple M. le duc du Maine, qu'elle faisait écrire lorsqu'elle en était chargée, qu'il n'avait encore que cinq ans; elle nous raconta que, lui ayant dit un jour d'écrire au roi, il lui avait répondu fort embarrassé qu'il ne savait point faire des lettres. Mme de Maintenon lui dit : « Mais n'avez-vous rien dans le cœur pour lui dire ? — Je suis bien fâché, répondit-il, de ce qu'il est parti. — Eh bien ! écrivez-le, cela est fort bon. » Puis elle lui dit : « Est-ce là tout ce que vous pensez ? n'avez-vous plus rien à lui dire ? — Je serais bien aise qu'il revînt, répondit le duc du Maine. — Voilà votre lettre faite, lui dit Mme de

Maintenon, il n'y a qu'à le mettre simplement comme vous le pensez, et si vous pensiez mal, on vous redresserait. » C'est de cette manière, ajouta-t-elle, que je lui ai montré, et vous avez vu les jolies lettres qu'il a faites. Mme de Loubert, notre première maîtresse, lui dit qu'elle nous ferait grand plaisir de vouloir bien se donner la peine de nous en faire un modèle; elle y consentit, et prit pour sujet celui des lettres qu'elle venait de corriger; elle en écrivit une en billet et une en lettre, pour nous en montrer la différence. Nous n'osions lui marquer l'envie que nous avions qu'elle nous en fît comme pour une personne à qui nous devions du respect; une de nos maîtresses voulut bien le faire pour nous. Mme de Maintenon nous demanda, avec sa bonté ordinaire : « Pour qui, mes enfants, voulez-vous que je vous la fasse ? » Nous lui répondîmes de manière à lui faire entendre que ce serait pour elle, comme pour une bienfaitrice. « Eh bien ! dit-elle, puisque vous le voulez, je vais vous en faire une de cérémonie et de respect aux personnes âgées, quoiqu'elles ne fussent pas de meilleure maison que vous. » Et s'adressant à une de nous, elle lui dit : « Par exemple, vous devez du respect à un vieux M. T..., votre oncle, que je connais, quoiqu'il soit de la même maison que vous; vous me devez aussi du respect par rapport à mon âge; » comme nous voulant dire qu'il n'y avait que cela qui dût nous la faire respecter, tant son humilité est grande; mais il ne nous siérait pas, ma mère, de vous en parler, vous la connaissez mieux que nous.

Après avoir fait la lettre que nous lui avions demandée, elle eut la bonté de nous la lire, et nous dit ensuite : « Vous voyez que je l'ai faite respectueuse et tendre, mais c'est pour celles qui me regardent comme leur mère et que je regarde comme mes filles. » Nous vous dirons encore ce qu'elle nous fit remarquer des derniers mots de sa lettre, qui font voir la tendresse qu'elle nous permet de lui marquer, ayant la charité de nous regarder comme ses filles; elle nous dit donc : « Si une personne que je ne connaîtrais pas m'écrivait ainsi, cela ne serait pas bien, quoique je ne m'en soucie pas; mais pour celles de Saint-Cyr, j'aime fort qu'elles me marquent de la tendresse, et qu'elles m'écrivent sans façon. »

J'oubliais, ma mère, un fait remarquable de la journée d'hier, c'est que la maîtresse générale vint chercher Mme de Maintenon ; et comme elle n'osait l'interrompre, une de nos mères l'en avertit, parce qu'il y avait déjà quelque temps qu'elle attendait. La maîtresse générale approcha donc, et Mme de Maintenon lui dit d'un air agréable : « Eh bien ! que voulez-vous? nous avons bien ici d'autres affaires, pourquoi nous importuner ? » Elle lui répondit du même ton : « Je ne savais pas, madame, que vous fussiez si bien occupée. » Mme de Maintenon, lui ayant répondu en fort peu de mots, reprit son occupation ; mais comme, en nous levant pour laisser passer la maîtresse générale, il s'était élevé beaucoup de poussière, Mme de Loubert, notre première maîtresse, marqua à Mme de Maintenon la peine qu'elle en avait, laquelle reprit aussitôt avec bonté : *Ces pauvres enfants, j'aime jusqu'à leur poussière*. Nous fûmes toutes pénétrées de la manière tendre dont elle dit ces paroles, et nous en pensâmes pleurer. Elle fit aussi tout cela avec tant d'application qu'elle fut obligée de s'essuyer plusieurs fois le visage. Avant que de s'en aller, elle nous dit : « Mes chères enfants, croyez-vous que cela vous puisse profiter ? » Nous lui répondîmes que nous espérions que la peine qu'elle avait prise ne serait pas inutile. Elle sortit en nous disant qu'elle le souhaitait de tout son cœur.

C'est avec bien du plaisir, ma mère, que nous nous sommes acquittées de ce que vous avez souhaité de nous ; nous vous prions d'excuser tous les manquements que vous y remarquerez ; mais nous croyons qu'il n'est pas besoin de vous expliquer combien nous sommes remplies de reconnaissance pour Mme de Maintenon, qui nous donne tous les jours de nouvelles marques de sa bonté ; c'est ce qui nous fait souhaiter un aussi heureux sort que celui qu'ont eu quelques-unes de nos compagnes d'être auprès d'elle. Nous n'espérons pas que le bonheur nous en veuille assez pour cela, mais du moins nous allons nous appliquer de toutes nos forces à profiter de toutes les bontés dont elle nous honore présentement, et nous tâcherons toute notre vie de faire honneur à l'éducation qu'elle nous procure, à laquelle elle veut bien s'employer si souvent elle-même. Nous sommes, ma mère, avec un profond respect, vos très humbles et très obéissantes servantes.

Bonne humeur.

(A la classe jaune, 1704.)

« Comme je n'ai pu aller vous voir, mes chères enfants, je vous envoie quérir. Il me semble que vous êtes toutes de ma connaissance. Voilà N...: j'ai eu une grande consolation quand on m'a mandé qu'elle faisait mieux; j'espère qu'après avoir goûté le plaisir qu'il y a de bien faire, elle ne voudra pas retourner au mal. » — « Eh bien! Mesdames, dit-elle aux maîtresses, est-ce sans raison que je vous prêche la patience et que je vous dis souvent que vos peines ne seront pas perdues, quoique vous n'en voyiez pas sitôt le fruit? De toutes les demoiselles de Saint-Cyr, je n'en connais aucune qui ait fait déshonneur à la maison. »

Après cela, Madame nous fit jouer devant elle le Proverbe : *L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit;* et elle nous dit : « Je vous recommande toujours la gaîté dans mes instructions, parce qu'il n'y a rien de si bon qu'une fille gaie, au lieu qu'une triste n'est propre à rien et est toujours de mauvaise humeur. Quand même la gaîté serait excessive, les suites en sont moins fâcheuses que celles de la tristesse. Vous le voyez par cette fille mélancolique, qui ne veut point se réjouir et qui veut bien se laisser enlever, au lieu que la gaie aime mieux mourir que de manquer à un seul de ses devoirs. Les personnes gaies ont ordinairement l'humeur douce, obligeante, sont de bonne volonté. Quand on me parle d'un sujet pour cette maison, je ne manque pas de m'informer si c'est une fille gaie, parce qu'elles sont meilleures que d'autres pour les communautés; mais, en recommandant la gaîté, je ne prétends pas que vous soyez évaporées, ni que vous vous laissiez aller à des ris immodérés. La gaîté ne doit point du tout faire tort à la modestie. »

Douceur.

(A la classe verte, 1704.)

« ...Une chose qui me fait de la peine, dit Madame, c'est que celles qui savent bien lire, écrire, travailler, n'aiment point à le montrer à leurs compagnes, ou le font trop rudement, et que celles qui ne savent rien ne veulent rien apprendre de celles qui savent. Pour moi, si j'étais encore en âge d'apprendre, je ne me ferais point de peine d'apprendre de quelques-unes de vous des choses que vous savez et que je ne sais pas ; par exemple : vous me montreriez bien à piquer un bonnet. Il faut donc que celles qui savent quelque chose le montrent aux autres avec plaisir ; mais il faut montrer doucement et point brusquement et rustaudement. Il faut donner de ce qu'on a et recevoir de ce qu'on n'a pas ; c'est là ce qui fait le commerce dans le monde. Il y a des pays qui manquent de blé, et d'autres ont beaucoup de vin. On donne de son vin et on reçoit du blé. Nous donnons à l'Espagne de la filasse et de la toile, et nous en recevons de la laine, parce que la leur est très belle.

Il faut, mes enfants, user toujours de douceur en quelque poste qu'on soit. Le roi lui-même, s'il traitait ses sujets avec rigueur, aurait grand tort. Que celles qui gouvernent reprennent avec fermeté, comme je le fais présentement, mais toujours avec douceur. Punissez s'il le faut, mais doucement ; si vous vous accoutumez de bonne heure à montrer avec douceur, vous serez, dans des couvents, de bonnes maîtresses de pensionnaires ; dans le monde, de bonnes mères de famille. Tâchez donc de vous traiter avec douceur, car si vous n'en usez ainsi aux *vertes*, vous serez aux *jaunes* rustaudes et malhonnêtes, ce qui vous fera haïr. La douceur est la vertu de notre sexe. Il faut laisser aux hommes le courage et la bravoure de se laisser tuer de sang-froid ; mais ce qui nous convient, c'est l'honnêteté, la modestie, la douceur et la

timidité. Je suis toujours surprise de ne point trouver parmi vous l'honnêteté qui règne dans ce monde corrompu, dont on vous dit tant de mal, et où il y en a beaucoup en effet. On n'y voit point assurément se chagriner les unes les autres ; au contraire, c'est une grande attention à s'y faire plaisir. Une demoiselle de Saint-Cyr se ferait une honte de caresser une paysanne, pendant que Mme la duchesse de Bourgogne, qui est la reine de France, embrasse Jeanne, cette pauvre fille que vous avez vue ici, et qui est cependant si raisonnable. Faites donc bien, mes chères enfants, et ne vous contentez pas de dire que vous voulez être polies ; il faut travailler à le devenir. C'est ici la classe où les filles commencent à entendre raison ; les *vertes* ont toujours été jolies et aimables ; ne vous relâchez point, mes chères enfants. »

Du préjugé sur les fautes des parents.

(A M. l'abbé de Brisacier, septembre 1694.)

La mère des demoiselles de ... (1), Monsieur, a eu la tête tranchée, et je me reprocherai toujours de n'avoir pas suivi cette affaire avec un soin qui aurait peut-être sauvé la vie de cette pauvre créature. Dieu en a disposé ainsi. Je vous attends pour annoncer cette triste nouvelle à ses deux filles.

On m'a chargée de consulter le roi sur leur renvoi, et puisqu'il faut que j'en rende compte, ce n'est pas à revenir sur une décision. Il ne comprend pas plus que moi que le crime doive passer aux enfants, et je vous conjure de vouloir bien encore y faire quelques réflexions avec M. l'évêque de Chartres et M. l'abbé Tiberge. On

(1) Mme d'Anglebelmer de Lagny fut condamnée à mort pour avoir tenté de livrer à Guillaume d'Orange la ville de Mons.

dit que les jésuites ne recevraient pas un homme en pareil cas, et que les filles de la Visitation en useraient de même. Si cet esprit vient de saint Ignace et de saint François de Sales, je m'y soumets sans répugnance; mais si ce n'est que l'effet de la sagesse humaine ou de la dureté des communautés, je désirerais de tout mon cœur qu'on s'en sauvât dans celle-ci. Le père de M. de Luxembourg a eu le col coupé: on lui confie la personne du roi et de ses armées. Nous avons vu mourir M. de Rohan sur un échafaud, il y a environ vingt ans, et toute sa famille était en charge auprès du roi et de la reine, recevant tous les compliments sur cette douleur, sans qu'il entrât dans la tête d'un seul courtisan de lui en faire des reproches. Quoi! l'honnêteté mondaine ira plus loin que la charité, et nous ne donnerons pas à nos filles les vraies idées qu'il faut avoir sur chaque chose! On dit que, dans les classes, elles en seraient moins respectées et exposées à des reproches: je mettrais ces fautes au nombre des plus punissables; celles qui auront le cœur bien fait en seront incapables, et il faut redresser les autres.

Je n'ai confié cette affaire qu'à notre supérieure; elle m'en a paru plus attendrie pour ces filles, et il me semble que c'est là l'effet d'un tel malheur. Il peut arriver aux Dames de Saint-Louis : seraient-elles inhabiles pour leurs emplois ? Ne voyons-nous pas tous les jours des aventures plus tristes et plus honteuses aux prêtres, dans la personne de leurs plus proches parents ? En sont-ils moins respectables pour nous?

Je dis tout ceci pour la justice et pour l'envie que j'ai que nos filles aient l'esprit et le cœur bien fait; car il pourra très bien arriver que celles dont il est question ne nous seront pas propres. Il n'est pas besoin, Monsieur, de les recommander à votre charité. Je prie Dieu de les consoler et de les bénir (16).

Vanité.

(A la classe jaune, 1701.)

Il y a longtemps que je vous parle de cet orgueil mal placé que je tâche de détruire à Saint-Cyr, et cependant je l'y trouve encore. Je ne saurais comprendre ce qu'a fait une de vous. On l'envoie balayer, et parce qu'on lui marque ce qu'elle doit faire, elle s'en choque et dit : Une servante ne doit pas me commander, c'est à nous à faire ce que nous voulons. Peut-on voir une telle insolence? Quoi! parce qu'on vous dit : Vous balaierez là, ou vous ferez cela, vous êtes choquée! Mais moi, si on m'envoyait aider à une servante, la première chose que je ferais serait de demander ce qu'elle veut que je fasse, car certainement je ne saurais par où commencer. Il faut qu'il y ait bien du travers dans votre tête. Et où en serions-nous si c'était un affront de s'instruire de gens au-dessous de soi? On le fait tous les jours, et personne ne s'avise de s'en croire déshonoré.

On dit à une autre de porter du bois et de balayer, elle répond qu'elle n'est pas une servante. Non certainement, vous ne l'êtes pas; mais je souhaite qu'au sortir d'ici vous trouviez une chambre à balayer, vous serez trop heureuse, et vous saurez alors que d'autres que des servantes balaient. Je me souviens qu'allant un jour chez Mme de Montchevreuil, qui attendait compagnie, elle avait bien envie que sa chambre fût propre, et ne pouvait pas la nettoyer elle-même parce qu'elle était malade, ni la faire faire par ses gens, qu'elle n'avait pas alors ; je me mis à frotter de toutes mes forces pour la rendre nette, et je ne trouvai point cela au-dessous de moi. J'aurais beau frotter votre plancher, aller quérir du bois ou laver la vaisselle, je ne me croirais point rabaissée pour cela. Que tout le monde vienne à Saint-Cyr et qu'on vous trouve toutes le balai à la main, on ne le trouvera pas étrange et cela ne vous déshonorera pas.

Nous sommes toutes nées demoiselles, mais pauvres

demoiselles, et, comme dit Jeannette, j'aurais beau m'élever au-dessus du rang où Dieu m'a fait naître, je ne serai jamais qu'une simple demoiselle. On ne peut se donner la naissance ni se l'ôter; ainsi toutes ces choses ne sauraient vous faire mépriser. Il n'y a que les gueux revêtus (17) qui ont cette sotte gloire et qui croiraient se rabaisser en les faisant. Vous ne serez pas moins nobles pour porter du bois ou pour balayer; vos preuves sont ici, et vous devez croire qu'on ne doute point de votre noblesse.

Je suis persuadée que vous feriez toutes ces choses avec plaisir si on ne vous le disait point, quand ce ne serait que pour sortir de votre banc, monter et descendre; et parce qu'on vous y envoie une fois en trois mois, cela vous fait faire mille insolences. C'est un orgueil insupportable. On connaît dans le monde la noblesse par son honnêteté ; elle aime à faire plaisir, à soulager, à épargner de la peine, et il est étonnant que vous ne vouliez pas rendre service à une maison qui fait tant pour vous. Encore une fois, vous n'en seriez pas dégradées. Il faut que je vous dise une parole de Mlle Balbien, qui m'a toujours paru admirable. Elle était à la tête des bleues, dans le temps que les Dames faisaient leur noviciat. On obligea une demoiselle de lui venir demander pardon, et elle lui dit: Voyez, mademoiselle, où vous a réduite votre orgueil, jusqu'aux pieds d'une couturière, d'une petite femme de chambre! Cela n'est-il pas admirable? Voilà une femme qui mériterait assurément bien d'être née de parents nobles.

Rien n'est si beau que de ne point sortir de son état. Ceux qui ont le cœur véritablement noble ne sont point portés à s'élever ni à mépriser personne. Si on forçait une de vous de servir chez quelque particulier et qu'elle ne pût s'y résoudre, aimant mieux passer ses journées, depuis le matin jusqu'au soir, à travailler pour gagner ce qui lui serait nécessaire, je ne pourrais la blâmer. Si on venait faire à une autre la proposition d'un mariage avec un homme sans naissance, et qu'elle me répondît: Je ne puis vaincre la répugnance que je sens là-dessus ; je la plaindrais de ce qu'elle refuse (18) un parti qui pour-

rait la rendre heureuse, mais je ne le trouverais pas étrange, car ce sont des inclinations ordinaires à la noblesse. Si j'entendais dire à une demoiselle : J'aurais bien mieux aimé voir mourir mon frère que de savoir qu'il a fui, et de penser qu'il passe pour un poltron, je dirais aussi : Voilà qui est d'un cœur noble, et j'en pense tout autant que vous. Si plusieurs disaient : J'aime mieux être toute ma vie vêtue d'étamine que de recevoir des présents, vivre de mes cinquante écus avec ce que je puis gagner par mon travail que de prendre quelque chose, je dirais : Voilà des demoiselles qui sentent leur noblesse, et c'est en cela justement que consiste la bonne gloire.

Même sujet.

(A la classe bleue, 1706.)

Un jour que nous priâmes Madame de nous parler de la bonne gloire, elle nous dit : « Je crois que la bonne gloire consiste à aimer son honneur et à ne jamais faire de bassesses. » Puis elle demanda à Mlle Dubois ce que c'était que de faire des bassesses. — Elle répondit que ce serait, par exemple, de manquer au secret ou de voler. « Il est vrai, dit Mme de Maintenon, que tout vice est une bassesse, et ceux que vous nommez sont des plus grands ; mais je veux quelque chose de plus particulier. C'en serait une, par exemple, de recevoir des présents ; il vaut mieux se passer de tout que d'en prendre jamais que de ses plus proches parents, comme un père, une mère, une sœur, une tante ; ces personnes-là sont sûres... »

Mlle de Partenay demanda si ce ne serait pas une bassesse d'aller dîner et souper chez les uns et les autres. Mme de Maintenon répondit : « C'en serait une d'en faire habitude. On peut quelquefois aller en visite, dîner chez une personne sans avoir dessein de lui rendre ; mais, pour l'ordinaire, il vaut mieux vivre chez soi à l'étroit et de peu, que de chercher à faire bonne chère

chez autrui. J'ai toujours aimé la mère d'une demoiselle de Saint-Cyr pour la vie qu'elle mène : elle se met au travail de grand matin, y emploie tout le jour, et vit de son épargne pour éviter d'être à charge à personne.

« — Est-ce une bassesse de travailler pour gagner quelque chose? dit Mlle du Tot. — Au contraire, répondit Mme de Maintenon, il y a bien plus de noblesse de vivre de son travail et de ses épargnes que d'être à charge à ses amis. Je vous ai habillé un proverbe, *Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre*, où l'on voit un homme qui manque de tout, pour avoir abandonné son bien plutôt que de se donner la peine de le faire valoir, et un autre qui vit heureux dans sa famille, parce qu'il prend soin de ses affaires, qu'il vit de peu, ne mangeant que des légumes, pour assurer quelques biens à ses enfants; laquelle des deux manières de vie choisiriez-vous, Cugnac ? — C'est, dit la demoiselle, la seconde. — Vous avez grande raison ; cependant cela n'est pas aussi aisé à faire qu'à dire. Il faut s'accoutumer de bonne heure à l'épargne. Je ne dirais pas à des personnes riches : Vendez vos ouvrages ; mais à celles qui ne le sont pas je leur conseille fort, elles ne sauraient mieux faire. »

Mlle des Miers demanda si une fille pouvait écrire sans le dire à sa mère : « Non, répondit Mme de Maintenon, une fille ne doit jamais rien faire sans la permission de sa mère ou des personnes de qui elle dépend ; c'est le vrai moyen de ne jamais faire de sottises ; il n'y a aucune raison de se cacher, quand on n'a pas envie de faire le mal. » Une maîtresse demanda ce qu'il faudrait faire si on recevait des lettres de personnes inconnues, surtout de quelque homme. Mlle d'Escoublant répondit qu'il faudrait la brûler après l'avoir lue. Mme de Maintenon prit la parole et dit : « Cela ne suffirait pas, il ne faudrait pas même la lire, mais la porter à sa mère ou aux personnes qui en tiennent lieu, et dire : « Voilà une lettre dont je ne connais ni le cachet ni l'écriture : ayez la bonté de la lire et de voir de quoi il s'agit ; pour moi, je ne le veux point savoir, à moins que vous ne le iugiez à propos. » C'est un affront à une fille de recevoir les lettres des hommes qu'elle ne connaît point, parce qu'ils ne s'adressent qu'aux filles et aux femmes dont ils

croient être bien reçus, et il faut pour cela y avoir donné quelque lieu. On ne doit écrire à aucun homme, excepté à ses proches, si ce n'est pour quelque affaire de famille ou autre chose bien nécessaire. »

Mlle de Mornay dit qu'on s'éloignait du sujet de la bonne gloire, qui avait commencé la matière de la conversation ; mais Mme de Maintenon trouva que cela y avait rapport, et dit qu'il n'y avait rien de si glorieux et de si honorable que de bien établir sa réputation; puis elle demanda à Mlle de Verdille : « Croyez-vous que l'humilité consiste à en aimer la perte? » Elle répondit que non. — « Vous avez grande raison; il faut, au contraire, en être bien jalouse. »

Une maîtresse dit qu'elle avait toujours confondu la bonne gloire, la libéralité et la générosité. Mme de Maintenon répondit : « Ces qualités ont en effet de la ressemblance, mais la générosité a quelque chose de plus grand que la libéralité, et est bien au-dessus. On aime naturellement à donner, peu de gens ont des inclinations contraires; mais il ne se trouve guère de personnes vraiment généreuses. Celles qui le sont surpassent toujours ce qu'on attend d'elles ; elles ont l'âme grande et une étendue de cœur qui les fait estimer de tout le monde. C'est une des plus grandes louanges qui se puisse donner à une personne, et une des plus belles qualités qu'elle puisse avoir; elle rend incapable d'intérêt et fait réussir en ce qu'on entreprend, parce qu'elle donne le courage de surmonter les obstacles qui empêchent d'arriver à sa fin; avec elle on est incapable de toutes bassesses, on est libéral, on a de la gloire, j'entends de la bonne gloire.

« La mauvaise gloire est le contraire de ce que je vous ai dit de la bonne. C'en est une fort sotte de parler toujours de ses parents, de sa noblesse et de tout ce qui nous regarde ; les personnes sujettes à ce défaut se rendent insupportables dans la société, aussi bien que celles qui y vivent sans attention et sans considération pour les autres... »

Mais c'est aussi

p. 58

SUR LA LECTURE

Conversation.

Lucie. — Il me semble qu'on regarde la lecture comme une des plus honnêtes occupations de la vie, et qu'on en souhaite le goût aux jeunes personnes.

Gabrielle. — Cela est vrai ; cependant, si on veut en examiner les suites, on y trouvera beaucoup d'inconvénients.

Julienne. — Le plus grand pour moi serait de ne pouvoir être savante, car j'ai toujours ouï dire que les femmes ne sont tout au plus que demi savantes.

Hélène. — Pourquoi ? Si on nous élevait comme les hommes, ne saurions-nous pas autant qu'eux ?

Gabrielle. — Nous avons autant de mémoire, mais moins de jugement; nous sommes plus folles, plus légères, moins portées aux choses solides, et comme Mlle Hélène l'a dit, élevées différemment.

Lucie. — On peut corriger son éducation, et s'occuper de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans les livres.

Julienne. — Il y a bien de la vanité dans ces occupations-là, et nous avons autre chose à faire.

Hélène. — Que pouvons-nous faire de meilleur, de plus honnête et de plus innocent ?

Gabrielle. — Remplir tous nos devoirs, qui sont plus étendus qu'on ne pense.

Lucie. — Ce sont les livres qui nous apprennent nos devoirs; ils sont pleins de ceux de la religion, ils enseignent la morale, ils ornent l'esprit.

Julienne. — Aussi ne voudrais-je pas interdire la lecture ; il en faut pour s'instruire et pour exciter la piété, pour proposer des exemples de vertu toujours loués et de vice toujours en horreur ; j'en voudrais même pour divertir innocemment.

HÉLÈNE. — Je n'en demande pas davantage, et en voilà assez pour toute ma vie.

JULIENNE. — Il faut donner quelque temps à la pratique de ce que vous aurez appris.

LUCIE. — Je n'aimerais pas à lire à demi, et je crois que cette occupation me dégoûterait des autres.

GABRIELLE. — C'en est un des inconvénients, et qui n'est pas médiocre, puisqu'il n'y a personne qui n'ait autre chose à faire.

HÉLÈNE. — Dites-nous donc, mademoiselle, comment vous concevez l'usage de ces lectures que vous nous dites que vous approuvez.

JULIENNE. — Un usage modéré : je ne voudrais ni afficher de tout lire, ni affecter de ne jamais lire; je serais selon mon état, selon mon désir, selon le goût des gens dont je dépendrais ; je n'aspirerais ni à être, ni à paraître savante; je préférerais mon devoir à la lecture.

GABRIELLE. — Je n'envisage point d'état où l'on puisse donner beaucoup de temps à lire sans l'ôter à ses obligations.

LUCIE. — Ces obligations ne reviennent pas à tout moment; et qu'est-ce qu'une femme de condition, qui a de quoi vivre, peut faire de mieux, après avoir fait son devoir envers Dieu, que de lire le reste du jour? Aimeriez-vous qu'elle travaillât en tapisserie ?

JULIENNE. — Ou qu'elle s'occupât de ses procès et de ses terres?

GABRIELLE. — Ajoutez encore de plaire à son mari, d'élever ses enfants, d'instruire ses domestiques, de remplir les devoirs de sa société...

JULIENNE. — Ceux d'une famille qui est quelquefois bien étendue.

LUCIE. — En quoi consiste ce soin de plaire à son mari? Faut-il passer son temps à s'ajuster?

GABRIELLE. — Le mariage est quelque chose de plus sérieux. Les moyens de plaire à son mari sont d'étudier ses goûts et s'y conformer, de faire sa volonté, et jamais la nôtre.

HÉLÈNE. — Je veux chercher un mari qui aime la lecture.

JULIENNE. — Ce serait une bonne raison pour lire ;

mais il est sûr que vous manquerez tous deux à des choses plus nécessaires.

Hélène. — Si la lecture est si nuisible, pourquoi s'est-elle introduite partout?

Gabrielle. — Elle est très utile aux hommes, dont les devoirs sont différents des nôtres. On commence dès leur enfance à leur donner des connaissances qui leur sont nécessaires; le prince y apprend l'art de régner, l'ecclésiastique s'instruit de tout ce que demande sa profession...

Julienne. — Le guerrier voit par les histoires comment les batailles se sont données, comment les sièges se sont faits; comment, sans faire ni l'un ni l'autre, on a su tenir tête à son ennemi.

Gabrielle. — Les juges y apprennent les lois, les coutumes de chaque pays. Qu'y a-t-il en tout cela qui nous regarde, nous dont la conduite consiste à obéir, à nous cacher, à nous renfermer ou dans un couvent ou dans notre famille?

Hélène. — Cette peinture me révolte; et c'est pour m'élever au-dessus que je voudrais m'orner l'esprit, si je ne puis pas faire de grandes actions.

Julienne. — Si, sans la lecture, vous produisez de vous-même cette vanité, jugez de ce que vous feriez si, pour être une demi savante, vous enfliez encore votre cœur et votre esprit.

Gabrielle. — La lecture prise avec modération ne peut être que bonne; mais nos devoirs doivent l'emporter sur tout autre goût; le nombre en est infini, en quelque état que nous soyons.

TROISIÈME PARTIE

ÉDUCATION GÉNÉRALE

CHAPITRE I

CONSEILS DIVERS : BONNE HUMEUR, SIMPLICITÉ, DROITURE, DISCIPLINE, BON SENS, RECONNAISSANCE, AMITIÉ, ETC...

La bonne humeur.

(Entretien, 12 avril 1700.)

« ... Une des choses à quoi vous devez vous appliquer dans le choix de vos sujets, c'est de connaître le caractère des filles. Il est très important de n'en prendre que de bons, parce que c'est ce qui se rectifie le moins. La piété, qui peut retrancher tous les vices, n'ôte que rarement les défauts qui viennent du caractère de l'esprit. Pour moi, j'aimerais mieux ce que vous appelez ici une méchante, qui n'est souvent qu'une espiègle, que je ne m'accommoderais d'un esprit de travers, ou d'une mauvaise humeur, quoique pieuse. J'aime assez ce qu'on

appelle de méchants enfants, c'est-à-dire enjoués, glorieux, colères et même un peu têtus, une fille un peu causeuse, vive et volontaire, parce que ces défauts se corrigent aisément par la raison et la piété, et même presque toujours par l'âge seul. Mais un esprit mal fait, un esprit de travers se soutient en tout. — Qu'appelez-vous, lui dit-on, un esprit de travers, un esprit mal fait ? — C'est un esprit qui ne se rend point à la raison, qui ne va point au but, qui croit toujours qu'on veut lui faire de la peine, qui donne un mauvais tour à tout, et qui, sans être malicieux, prend les choses tout autrement qu'on a prétendu les dire. »

Mme de Riencourt demanda si c'était la même chose d'être un peu boudeuse ou d'être de mauvaise humeur. « Non, répondit Madame en riant ; je permettrais bien un peu de bouderie ; il n'y a guère d'enfants qui n'y soient sujets ; ils n'ont pas pour cela l'esprit mal fait ; mais j'appelle une mauvaise humeur celle d'une personne aisée à blesser, qui est soupçonneuse, qui philosophe sur un air, sur une parole, enfin avec qui l'on n'est point à son aise, à qui l'on craint d'avoir affaire, au lieu qu'une fille de bon esprit est celle qui prend tout en bonne part, qui laisse tomber beaucoup de choses sans les relever, et qui, bien loin de croire qu'on a dessein de l'attaquer, quand on n'y pense pas, ne s'aperçoit pas même de celui qu'on aurait de la fâcher, qui s'accommode de tout, qui trouve des facilités à tout ce qu'on veut. »

La simplicité dans le caractère.

(A Mme du Pérou, maîtresse des novices, décembre 1686.)

... Ce que je ne puis assez vous recommander, c'est l'esprit de simplicité. Qu'elles [les novices] soient sincères, franches, ennemies des moindres duplicités. Suivez cette idée en tout : voyez si elles sont fines ou si elles veulent l'être ; si elles sont de bonne foi dans leur conduite et

dans leur conversation, car cette droiture de cœur, qui est la simplicité, se remarque en tout ; si elles sont capables d'avouer leurs faiblesses, leurs fautes; si, dans leur confiance, elles ne retiennent rien ; si elles disent le bien qui est en elles comme le mal, quand on leur demande ; car la simplicité est ingénue et ne cherche que la vérité, sans vouloir se louer ni se blâmer.

Voyez où elles se portent naturellement et observez-les avant de leur ouvrir l'esprit sur toutes ces délicatesses, de peur qu'elles ne songent à vous les montrer pour vous tromper.

La simplicité dans les relations.

(A Mme de Radouay, 7 mai 1693.)

... Soyez simple aussi dans vos paroles, évitez ce qui s'appelle tour d'esprit et sens caché, disant oui ou non, sans exagération... Ne retournez point sur ce que les autres font, ni sur ce que vous faites vous-même. Par exemple, vous m'écrivez sans avant-propos et sans fin, cela est très bien; vous voulez que je remarque cette simplicité, et cela n'est plus simple. Il faut être sans toutes ces réflexions qui viennent de l'amour-propre ; parler peu, parler brièvement, écrire de même, et tout comme il vient dans l'esprit, sans dessein de bien écrire. Il y a des personnes à qui les fautes, en pareilles occasions, seraient bien meilleures que la perfection...

Donner les mêmes soins à toutes les élèves.

(Entretien, 1716.)

« J'avais pensé autrefois que vous feriez une bonne œuvre de vous appliquer davantage, quoique d'une ma-

nière imperceptible, à former les filles d'une naissance plus distinguée, je vous l'ai même écrit en quelque endroit; mais, toutes réflexions faites, je pense différemment présentement, et je persiste à vous recommander d'avoir une conduite égale, et la même attention, le même zèle et les mêmes soins généralement pour toutes vos demoiselles; l'expérience nous faisant voir qu'il n'y en a point qui puisse parvenir à des places et à des fortunes où tout ce qu'elles auront pu prendre ou apprendre ici de bon ne sera pas de trop. Ce n'est pas une raison, parce qu'une fille est excessivement pauvre quand elle vient ici, de la laisser là et de s'y moins appliquer qu'à une autre, sous prétexte qu'elle n'en sera que plus malheureuse si elle retombe dans la même misère dont la bonté du roi l'a tirée; croyez que, si vous avez soin de l'élever en bonne chrétienne, d'en faire une fille raisonnable et de lui donner le plus de talent qu'il vous sera possible, vous lui rendrez un très grand service; cette piété, cette raison, ces talents lui aideront à porter la pauvreté avec plus de courage, à en soulager une partie, et peut-être à l'en tirer tout à fait, comme nous l'avons déjà vu en plusieurs. »

Les questions des enfants. — La mémoire et le jugement.

(Entretien, 1708.)

« Les enfants font une multitude de questions qui n'ont souvent aucun rapport au sujet de l'instruction et du catéchisme; ne faut-il pas leur répondre, afin qu'elles soient instruites sur tout? — Pourquoi leur souffrez-vous cela? N'est-ce pas ce que j'attaque depuis si longtemps, et ce qui les rend raisonneuses, peu simples? C'est ce qui rend aussi les classes tuantes. Je l'ai éprouvé dans les temps que j'y allais plus souvent : elles m'accablaient par cette multitude de questions. J'avais beau ré

soudre leurs difficultés ou répondre que j'ignorais ce qu'elles me demandaient : elles revenaient toujours sur les mêmes questions, ravies de discourir ou d'embarrasser. C'est un des plus mauvais caractères qu'elles puissent avoir : il faut l'attaquer et le corriger dès les rouges, en leur ôtant la liberté de faire des questions inutiles et curieuses, qui ne servent point à former leur raison et leurs mœurs. Tout ce qu'on doit leur permettre, c'est d'exposer simplement ce qu'elles n'entendent pas et d'en demander l'intelligence. Vous devez même être attentives à les prévenir sur cela, en leur expliquant tous les mots de la lecture ou du catéchisme dont vous croyez qu'elles ne savent pas la signification; mais gardez-vous d'en faire des discoureuses qui questionnent pour le plaisir de parler, et qui veulent se divertir, en sortant de l'attention aux instructions pour se jeter dans une multiplicité de questions frivoles sur tout ce qui leur passe par l'esprit. »

On demanda encore à Madame si elle approuvait qu'on fît faire les demandes du catéchisme par une demoiselle. « Pourquoi non ? dit Madame; plus vous pourrez ainsi les exercer, et mieux vous les formerez. Cette manière n'est pas nouvelle; je l'ai vu pratiquer parfaitement aux vertes; cela leur donne de l'émulation et leur apprend à parler haut, surtout quand celle qui fait les questions est à une table différente de celle qui répond. Il ne faut pas aussi vous lier de telle manière que vous n'osiez les faire vous-même...

« — N'est-il pas nécessaire, dit une autre, que les demoiselles sachent le catéchisme par cœur ? — Il est bon, dit Madame, qu'elles exercent leur mémoire, et il n'y a rien qu'il convienne mieux de leur faire apprendre que le catéchisme; mais, du reste, je fais peu de fonds sur ce qu'elles apprennent ainsi : j'aimerais mieux qu'elles ne retinssent que six lignes et qu'elles les comprissent, que d'apprendre un volume entier sans savoir ce qu'elles disent (19).

« — Ne trouvez-vous pas de la différence, dit une autre, entre la facilité d'apprendre par cœur quelque chose d'un livre ou de retenir un sermon d'un bout à

l'autre ? Il me semble que, pour le premier, on n'a besoin que de la mémoire, et que, pour le second, il faut avoir été attentive et l'avoir un peu compris. — Je ne sais, dit Madame, s'il faut plus de jugement pour retenir un sermon qu'on a entendu que pour apprendre par cœur dans un livre; mais je ne ferais pas grand cas de l'un ni de l'autre : la mémoire n'est pas un talent bien rare, elle ne fait rien au mérite, et j'aimerais mieux une fille qui aurait retenu les meilleurs endroits du sermon et qui en saurait faire une juste application, qu'une qui le saurait d'un bout à l'autre par mémoire. »

Mme de Vandam, qui a beaucoup de mémoire, déplorait ce talent, comme s'il eût été incompatible avec le jugement. Madame lui dit : « Il ne faut pas le mépriser, il a son utilité comme un autre : on doit le conserver et même le cultiver quand Dieu l'a donné, et le mettre à profit; mais je ne voudrais pas qu'on estimât une fille pour ce seul avantage. Une marque qu'il est peu solide, c'est qu'on l'attribue à notre sexe, au lieu qu'on réserve le jugement aux hommes. — Est-il impossible, lui dit-on, d'avoir l'un et l'autre de ces talents à la fois ? — Nullement, dit Madame. Il y a des personnes qui ont du jugement sans avoir de mémoire, je ne les trouve pas beaucoup à plaindre; d'autres qui, étant dépourvues de jugement, y suppléent par une grande mémoire, et c'est peu de chose; pour celles qui n'ont ni mémoire ni jugement, elles sont bien mal dans leurs affaires.

« — Seriez-vous d'avis, dit une de nos sœurs, que, pour cultiver la mémoire des demoiselles, on leur fît apprendre beaucoup de choses ? — Non, dit Madame, cela prendrait un temps qu'on emploierait bien plus utilement si on formait leur raison. Il n'est pas question de remplir leur esprit, mais qu'elles comprennent ce qu'elles pratiquent.

Simplicité dans le langage.

(A Mme de Bouju, maîtresse des jaunes, 4 janvier 1704.)

Oui, ma chère fille, il faut avoir un langage simple. Une religieuse doit le régler aussi bien que ses yeux, sa démarche et toutes ses actions. Nous devons être nourries de l'Écriture sainte, mais nous ne devons en savoir les termes qu'autant qu'il le faut pour l'entendre. On loue souvent M. Fagon de ce qu'il parle de médecine d'une manière si simple et si intelligible, qu'on croit voir les choses qu'il explique ; un médecin de village veut parler grec. Expliquez à vos filles ce qui se trouve dans les livres que vous leur lisez, en leur disant toujours qu'il ne faut jamais se servir de ces grands mots-là. Du reste, notre mère et moi n'avons eu aucun dessein particulier ; on tomba sur ces noms que vous introduisez, et qu'il ne faut pas introduire, et de là nous passâmes aux mots savants, et sur ce qui s'appelle l'esprit pédant ; on ne le peut souffrir dans les savants, à plus forte raison déplaît-il dans les ignorants, et particulièrement dans notre sexe. Nous aurions grand tort, ma chère fille, d'avoir de l'art avec vous, puisque, par la grâce que Dieu vous fait, on peut vous tout dire sans ménagements ; demandez-lui, je vous prie, cette même grâce pour moi.

Ne pas craindre de dire qu'on ne sait pas.

(Entretien, 1699.)

Madame nous dit souvent que, quand il arrive que les demoiselles nous demandent quelque chose que nous igno-

rons, il ne faut nullement s'embarrasser de leur dire qu'on ne le sait pas : cette simplicité ne leur peut nuire ; on n'est pas obligé de tout savoir, et il faut leur apprendre à elles-mêmes qu'il vaut mieux paraître ignorante que de faire l'habile (20). »

« Pour moi, dit-elle, je ne m'en embarrasserais pas du tout. Si ce qu'elles demandent était une chose curieuse ou qu'elles dussent ignorer, je leur dirais : Je n'en sais pas assez pour éclaircir votre question ; mais je le saurais, je me garderais bien de vous dire une chose qui ne servirait qu'à nourrir votre curiosité. Si elle était nécessaire à leur dire, je leur promettrais de m'en instruire et de la leur dire après. »

Droiture.

(Entretien, 1708.)

Mme de la Rozière demanda à Madame ce que devait faire une maîtresse qui aurait souffert ou fait faire aux demoiselles quelque chose de mal à propos (par exemple, de chanter des noëls, dont il était question de faire une représentation, un jeu peu convenable), si l'on pouvait se contenter de ne le plus faire faire aux demoiselles, comptant qu'insensiblement elles l'oublieront. « Il faudrait, dit Madame, leur défendre de continuer ; car, croyez-moi, s'il y en a d'assez simples pour croire cela bon, vous en avez d'assez spirituelles pour voir qu'il ne vaut rien, et pour conclure que, puisque vous ne voulez plus qu'elles jouent et qu'elles chantent comme auparavant, c'est une marque que vous vous êtes ravisée et qu'on n'a pas approuvé ce qu'on avait fait. Le détour que vous prendriez pour trouver des prétextes de l'abolir, sans leur en dire la raison, ne servirait qu'à leur faire voir que vous n'êtes pas de bonne foi. — Ce ne serait donc pas, ajouta-t-on, une imprudence capable d'attirer leur mépris, que de leur dire tout franchement : « Mes enfants, je vous

avais fait apprendre ce jeu, cette chanson, où je ne croyais point de mal; mais après y avoir bien pensé, je trouve que cela ne vaut pas grand'chose, par telle et telle raison ; ainsi je vous conseille de l'oublier et de vous remplir de choses plus solides ; je ne veux plus du tout qu'on le fasse. » — Je goûterais fort, dit Madame, ce procédé droit et simple ; je suis persuadée que, bien loin de vous faire mépriser de vos demoiselles, elles vous estimeraient davantage; vous leur donneriez par là l'exemple de la bonne foi et de la simplicité qu'elles doivent pratiquer en semblables rencontres. Il n'y a rien de si grand que cette droiture qui va jusqu'à n'être point honteuse de se rétracter quand on a eu tort. — Ne pourrait-on pas simplement leur dire: « Nous ne faisons plus telle chose, parce que les supérieurs l'ont désapprouvé ? » — On le pourrait, dit Madame, mais j'aimerais mieux leur dire les raisons que l'on a eues de changer d'avis, parce que cela leur formera à elles-mêmes le jugement et la raison. »

Franchise, liberté de propos. — Dans quelle mesure.

(A Madame de Saint-Périer, 21 octobre 1708.)

Vous avez de la peine à accorder deux choses que je vous ai dites et que vous trouvez opposées : l'une, que vous devez former autant que vous pourrez la conscience de vos filles à être simple, ouverte et droite : l'autre, qu'il ne faut pas les rendre discoureuses. Il n'y a point d'opposition, ce me semble, entre les deux conseils : ce ne sont pas les plus franches qui ont le plus à dire. La franchise ne consiste pas à dire beaucoup, mais à dire tout, et ce tout est bientôt dit quand on est sincère, parce qu'il n'y a pas grand avant-propos, et qu'il ne faut point employer beaucoup de paroles pour ouvrir le cœur. Une

personne simple dit naïvement ce qu'elle a sur le cœur, et quand même elle serait un peu scrupuleuse, elle se calme par l'obéissance, et quatre mots lui suffisent. Celles qui ne sont pas simples ne peuvent se résoudre ni à parler ni à se taire ; il faut leur arracher leur confiance et on se perd dans leurs tours et détours ; c'est ce qui fait ces longues conversations et ces retours à confesse : on a dit, mais on n'a pas tout dit, on n'a pas voulu dire une circonstance, et puis la peur prend de ne l'avoir pas dite, et on vient la redire, ainsi que plusieurs autres. Un cœur droit dit dès la première fois tout ce qu'il sait. Ne voyez-vous pas que les plus franches sont les plus tôt confessées ? Elles ne cachent rien, et le confesseur, qui connaît cette disposition, a peu de chose à leur dire.

Tout cela, ma chère fille, est de même pour les premières maîtresses : il faut dire peu à vos filles, il faut les accoutumer à peu dire d'abord, à ne se pas embarrasser de n'avoir rien à dire, à ne point chercher de quoi dire, à louer Dieu d'avoir peu à dire, car c'est la simplicité. Ces personnes-là doivent dire à ceux qui les conduisent : Je n'ai rien à vous dire ; mais, si vous voulez me faire des questions, j'y répondrai, car je ne veux rien cacher. Cette disposition à ne rien cacher est cette ouverture, cette droiture, cette simplicité que l'on demande, et qui est si agréable à Dieu. Vous voyez bien qu'elle ne consiste donc pas à beaucoup parler. Vous ne pouvez trop vous opposer à ce défaut, il est grand, et les conséquences en sont encore plus grandes. Je suis souvent humiliée chez vous de tant parler, mais il me semble que Dieu le veut ainsi.

Résignation réfléchie à la règle.

(A la classe jaune, juillet 1703.)

Je suis fort contente, mes chères enfants, d'avoir trouvé en vous la même docilité et la même simplicité que dans

les petites classes; je prétends par là vous donner une grande louange. Si les Dames de Saint-Louis ne vous aimaient solidement et ne cherchaient que leurs commodités, elles se tiendraient en repos sans exiger autre chose de vous que ce que vous faites, contentes de ce que l'extérieur va bien; mais, comme nous vous aimons pour vous-mêmes, et que nous cherchons votre plus grand bien, nous allons travailler à former l'intérieur.

Je veux commencer par vous apprendre à profiter des temps de silence que nous avons mis dans le règlement, ce que nous n'avons fait que pour de bonnes raisons ; je veux bien vous les dire, je crois que vous serez assez raisonnables pour les comprendre. On veut ordinairement que les enfants obéissent à l'aveugle, sans examiner ce qu'on leur ordonne. Nous ne vous traitons pas de même; au contraire, je vous permets d'examiner si ce qu'on vous dit et ce qu'on vous fait faire est raisonnable ou non, parce que vous devez être capables d'entrer dans nos intentions.

La première raison du silence qu'on vous fait observer, c'est de vous apprendre à vous taire. Rien ne sied si mal à une fille que de toujours parler, quand même elle aurait le plus grand esprit du monde et qu'elle dirait des merveilles. On a toujours reproché ce défaut aux demoiselles de Saint-Cyr. Une autre raison, c'est pour vous donner le temps de faire de sérieuses réflexions, persuadées que, si vous le savez bien employer, rien ne contribuera tant à vous rendre raisonnables. Mais, pour cela, il faut savoir ce que c'est que réfléchir : c'est penser plusieurs fois avec attention à la même chose. Je crains que vous ne perdiez tout le temps qu'on a prétendu que vous emploieriez aux réflexions. Celles qui vous conviennent présentement sont, par exemple, sur l'état de vie que vous devez choisir, sur ce que vous deviendrez quand vous ne serez plus à Saint-Cyr, sur ce que vous entendez dire de bon pour vous l'appliquer, sur la conduite des personnes raisonnables pour y conformer la vôtre. Les plus pieuses prendront ce temps-là pour penser à Dieu et pour s'entretenir avec lui. Vous pourriez quelquefois compter de mémoire, répéter une instruction pour tâcher de bien la comprendre, répéter ce que vous

avez appris par cœur, ou apprendre quelque chose, narrer une histoire que vous voulez retenir, ou raconter, ou écrire; en un mot, vous occuper toujours utilement. Si je pouvais contenter ma curiosité et connaître à quoi s'occupe votre esprit, et quelles sont vos pensées quand vous êtes obligées de garder le silence, j'aurais bien envie de le savoir; au moins, apprenez à le garder comme il faut, et à vous rendre ce temps utile.

Je veux encore traiter avec vous des précautions que vous prenez pour éviter toutes peines et tout travail. Il semble qu'il y en a qui croient pouvoir s'exempter de la loi commune, et qui voudraient ne pas souffrir la moindre chose ; cependant ce que vous avez à souffrir présentement n'est rien du tout en comparaison de ce que vous trouverez dans le monde. Il n'y a personne qui ne souffre. J'ai l'honneur depuis longtemps de voir le roi de fort près: s'il y avait quelqu'un qui pût secouer le joug, et n'avoir point de peine, ce serait assurément lui; cependant il en a continuellement : il est quelquefois toute une journée dans son cabinet à faire des comptes ; je le vois souvent s'y casser la tête, chercher, recommencer plusieurs fois, et il ne les quitte point qu'il ne les ait achevés; il n'a garde de s'en décharger sur ses ministres. Il ne se repose sur personne du règlement de ses armées ; il possède le nombre de ses troupes et de ses régiments en détail, comme je possède les familles de vos classes. Il tient plusieurs conseils par jour, où l'on traite d'affaires très sérieuses, souvent fâcheuses et toujours ennuyantes, comme des guerres, des famines et autres afflictions. Il a présentement le gouvernement de deux grands royaumes, car rien ne se règle en Espagne que suivant son ordre. Le roi d'Espagne n'a point d'argent, par la paresse de ses sujets ; leurs terres sont bien plus étendues que celles de la France, mais elles ne rapportent rien faute d'être cultivées : cela donne de nouveaux embarras au roi ; il n'est plus question de plaisirs pour lui ; les affaires prennent tout son temps. Cependant y a-t-il une condition, en apparence, qui devrait être plus exempte de fatigues que celle de la royauté ?

Les ministres, dont les places sont si briguées et si enviées, quoique sans raison, méritent bien le profit de

leur charge par les peines et les fatigues qu'ils ont à essuyer. M. de Chamillard est dans un travail continuel, il n'est plus question pour lui de délassements, encore moins de plaisirs ; il ne saurait voir sa famille, qu'il aime passionnément, parce qu'il ne trouve pas un moment à lui donner, étant depuis le matin jusqu'au soir à entendre des affaires désagréables, à voir, par exemple, qui a raison de Pierre ou de Jacques, etc. On craint qu'il ne tombe bientôt malade, il est très changé; il a fait venir sa fille auprès de lui pour la marier, et il ne peut la voir; c'est pourtant un homme qu'on croit très heureux.

Les juges ont aussi beaucoup de peine; ils passent leur vie à examiner des affaires où ils n'ont aucun intérêt, à voir de quel côté est la justice, et souvent à prendre le parti des pauvres gens qui sont hors d'état de reconnaître le bien qu'ils leur font.

Les évêques ont encore de très grandes peines, quand ils font leur devoir: ils se font haïr bien souvent, parce qu'ils se croient obligés de reprendre ceux qui ne font pas bien; ils refusent continuellement des dispenses qui leur sont demandées sans de vraies nécessités ; ils essuient d'étranges fatigues dans la visite de leurs diocèses. Il y a quelque temps que M. de Noyon me dit qu'il avait donné la confirmation en un même jour à quatre mille personnes ; il avait, par conséquent, répété quatre mille fois les paroles qui sont la forme de ce sacrement, ce qui lui avait donné une extinction de voix.

Je n'ai pas le temps de parcourir les autres états pour vous faire voir qu'il n'en est aucun où il n'y ait de la peine et du travail d'esprit ou de corps. A la guerre, dans le mariage, tout le monde a de la peine; je ne connais que les demoiselles de Saint-Cyr qui n'en voudraient point avoir. Nous voyons cela même jusque dans vos jeux: vous ne voulez point chercher ce qu'il convient de dire; on ne saurait vous faire un plus grand plaisir que de vous le souffler sur-le-champ. J'ai toujours aimé les enfants, et je crois que Dieu m'a donné ce goût pour vous autres. J'en ai élevé plusieurs, et qui jouaient comme vous à des jeux où il fallait penser, chercher ; mais, loin d'éviter la peine, ils tâchaient de l'augmenter,

en se retranchant la liberté de chercher généralement sur toutes choses, mais seulement sur quelques-unes : par exemple, ce qu'il faut pour un habillement, une cuisine, sur l'ameublement d'une chambre, sur ce qu'il faut à un repas ; plus leur esprit agissait, et plus ils trouvaient de plaisir. Votre goût est bien différent du leur, et la première chose que vous dites sur tout ce qu'on vous propose est toujours : Cela est trop difficile, cela est impossible, je ne saurais. Si vous faites un compte, vous ne cherchez pas à le trouver, mais que quelqu'un vous le dise pour vous en épargner la peine ; vous êtes bien aises d'entendre une histoire, mais vous ne voudriez pas être obligées de la raconter à d'autres.

Je n'ai jamais été que trois ans avec ma mère, et je me souviens qu'elle me défendit, à mon frère et à moi, de parler entre nous d'autre chose que de ce que nous lisions dans Plutarque ; c'est un livre où sont contenus les faits des grands hommes et des femmes qui se sont distingués par leurs vertus ou par quelque action mémorable. Nous ne finissions d'en parler. Après avoir lu, nous étions toujours à comparer les faits des uns et des autres. Une telle femme, lui disais-je, s'est plus signalée qu'un tel homme, elle a fait telle et telle chose. Mon frère me prouvait que son héros était plus merveilleux. Cette belle action, me disait-il, est de lui ; et je courais vite regarder dans mon livre s'il n'y avait rien à opposer à ce qu'il disait : nous soutenions bien l'un et l'autre notre parti fort vivement ; cela nous divertissait beaucoup, et depuis que ma mère nous eut défendu de parler d'autre chose, nous y mîmes tout notre plaisir, bien loin de regarder cette espèce d'assujettissement comme fâcheuse et pénible. Il y en a bien d'entre vous qui auraient trouvé cet ordre trop gênant, et qui s'en seraient peut-être fait un sujet de peine.

Tous les exemples que je viens de vous citer, mes enfants, ne sont que des bagatelles, mais qui nous font voir que vous étendez cette crainte de la peine à tout, et jusque dans vos divertissements ; il faut, assurément, que vous vous croyiez de meilleure condition que le reste du monde, puisque vous voulez vous exempter d'avoir part à tout ce qui est généralement pour tous.

La raison.

(Conversation.)

ELÉONORE. — Il me semble qu'on trouve plus aisément de l'esprit que de la raison.

EUPHROSINE. — Je le crois comme vous.

ODILLE. — Je crois l'esprit plus agréable que la raison.

ADÉLAÏDE. — L'esprit peut divertir en passant, et la raison nous déplaire quand elle nous contrarie; mais, pour vivre ensemble, la raison est préférable à l'esprit.

ELÉONORE. — Comment peut-on aimer ce qui nous contrarie?

ADÉLAÏDE. — C'est que ce qui nous contrarie dans une occasion, nous l'approuvons dans une autre, et que rien n'est plus agréable que l'approbation d'une personne raisonnable.

ODILLE. — La raison a quelque chose de bien sérieux et d'opposé aux plaisirs.

MARCELLE. — N'est-ce point qu'on la confond avec la sévérité?

ADÉLAÏDE. — Oui, c'est cela même, on s'en fait une idée triste, et rien n'est plus aimable que la raison.

EUPHROSINE. — Ne trouvez-vous point que les personnes qui raisonnent continuellement sont ennuyeuses?

ADÉLAÏDE. — Si elles raisonnent continuellement, elles ne sont pas raisonnables, car il ne faut pas toujours raisonner.

ELÉONORE. — Pourquoi? Et qu'est-ce qu'elles peuvent mettre de meilleur dans le commerce?

ADÉLAÏDE. — De la complaisance, de la joie, du badinage, du silence, de la condescendance, de l'attention aux autres.

MARCELLE. — Vous donnez une agréable idée de la raison avec de tels accompagnements.

ADÉLAÏDE. — Je ne crois pas la raison toujours hérissée, sévère, critique; elle met tout à sa place, elle veut que

les enfants jouent, que la jeunesse se divertisse innocemment, que la vieillesse cherche des relâchements (21).

ANASTASIE. — Vous en prouvez fort bien l'agrément ; faites-nous-en voir de même la solidité.

ADÉLAÏDE. — Elle s'accommode de tout ; elle compatit aux faiblesses des autres, elle diminue les siennes ; elle console dans les afflictions, elle les avait prévues ; elle modère dans les plaisirs ; elle jouit de la société, elle s'en passe ; elle goûte la santé, elle ne s'accable pas dans les maladies ; elle fait un bon usage de la fortune, elle soutient la pauvreté ; elle est en paix, elle la porte partout, autant qu'il lui est possible ; elle tire le meilleur parti des états les plus malheureux.

EUPHROSINE. — Voilà certainement un beau portrait, et je ne crois pas que personne l'ait jamais mieux connue que vous.

ADÉLAÏDE. — Je ne dis pas encore tout ce que j'en connais, et il est certain que je n'en connais pas toute l'étendue...

MARCELLE. — Vous la mettez donc au-dessus de tout?

ADÉLAÏDE. — Oui, certainement ; on ne peut jamais en avoir trop ; on doit la cultiver pour l'augmenter, car il n'y a rien d'aussi bon pour soi et pour les autres.

ANASTASIE. — Vous ne pouvez pas la préférer à la piété.

ADÉLAÏDE. — Non, car la piété peut sauver sans la raison, mais la piété ferait beaucoup plus de bien si elle était réglée par la raison. La piété peut prendre le change, la raison ne le prend jamais ; la piété peut être indiscrète, la raison ne le peut être.

ELÉONORE. — Je crois en vérité que vous aimez trop la raison, car il me paraît que vous la mettez au-dessus de toutes les vertus.

ADÉLAÏDE. — Les vertus ont besoin de la raison pour agir à propos et pour ne prendre nulle extrémité.

EUPHROSINE. — Que fera toute la raison possible contre une mauvaise fortune?

ADÉLAÏDE. — Elle la fera supporter avec plus de fermeté ; elle rendra la personne si aimable et si estimable, qu'elle trouvera des gens qui soulageront ses malheurs.

MARCELLE. — Mlle de... a bien de la raison, en est-elle plus heureuse dans sa retraite?

ADÉLAÏDE. — N'en doutez pas, elle trouve de la ressource dans ses réflexions, elle comprend qu'il y a des places encore plus malheureuses que la sienne, elle compte le soir que les jours sont passés pour les heureux comme pour elle, et qu'il ne leur reste rien de leurs plaisirs; elle se fait aimer des personnes avec qui elle vit, parce qu'elle ne songe qu'à leur plaire : elle s'accommode à leur goût, à leur manière, à leur règle, et ces personnes-là, de leur côté, songent à adoucir son état.

ANASTASIE. — Vous supposez donc que les autres sont aussi raisonnables?

ADÉLAÏDE. — Il est impossible que la raison n'adoucisse et ne gagne même les personnes du monde les plus grossières.

MARCELLE. — Vous dites de la raison tout ce qu'on dit de la sagesse, de la droiture et du bon esprit.

ADÉLAÏDE. — Quand nous confondrions tout ce que vous venez de dire, ce ne serait pas un grand malheur.

EUPHROSINE. — Mais d'où vient cette raison?

ADÉLAÏDE. — Elle vient de Dieu, qui veut bien être appelé la souveraine raison.

ÉLÉONORE. — Je ne puis croire que cette conversation nous soit inutile, et vous donnez une grande envie d'être raisonnable.

ADÉLAÏDE. — Soyons-le dans notre conduite, car celle qui n'apprend qu'à raisonner dans la conversation n'a pas une véritable raison.

ODILLE. — Je vous avoue que vous l'avez raccommodée avec moi, et que la manière dont vous l'expliquez est très différente de ce que je pensais; elle me faisait peur, et je l'aurais volontiers renvoyée si elle s'était présentée. Allons chacune de notre côté commencer à faire connaissance avec elle par nos réflexions.

MARCELLE. — Souvenons-nous que Mlle Adélaïde dit que ce n'est rien de raisonner dans ses réflexions ni dans ses discours, et qu'il faut qu'elle règle toute notre conduite.

ODILLE. — Mais, mademoiselle, nous ne sommes pas

toujours maîtresses de régler notre conduite par la raison, et nous sommes quelquefois forcées d'en prendre que notre raison ne prendrait pas ; nous dépendons de la volonté des autres : un mari veut faire de la dépense, quoiqu'il ne le puisse sans s'incommoder dans ses affaires; une mère vous met dans le monde, quand la raison vous en retirerait.

Marcelle. — On nous vient de dire que la raison tire le meilleur parti de tout, et dans les deux cas que vous venez de marquer, la raison s'accommoderait de la volonté de ceux dont elle dépend, et dépenserait et s'abandonnerait au monde le moins qu'il lui serait possible, au lieu qu'une personne sans raison se perdrait dans l'un et l'autre cas.

Adélaïde. — Ce sujet de conversation est inépuisable, et quelques exemples que vous puissiez donner, vous verriez que la raison trouve toujours sa place et fait du bien partout.

L'esprit droit.

(A la classe verte, 1703.)

Le 5 juillet, Madame, ayant la bonté de nous faire l'instruction, nous dit d'abord qu'elle allait nous parler du bon esprit, que nous avions tant d'envie de connaître, et, s'adressant à une demoiselle, elle lui demanda ce qu'elle en pensait. Elle répondit que le bon esprit était de s'accommoder à tout. — « Votre définition est bonne et courte, dit Madame. Il est vrai que le bon esprit, la sagesse et la raison se ressemblent fort; ces trois choses apprennent à s'accommoder aux temps, aux lieux et aux personnes avec qui l'on vit. Par exemple, quoique la règle de Saint-Cyr ne soit pas d'usage partout, vous devez pourtant faire votre capital de l'observer tant que vous y êtes, et d'entrer dans les intentions des personnes qui gouvernent la maison.

« Il y a un article sur lequel j'ai parlé cent fois inutilement : c'est sur vos coiffures, que je ne trouve point

assez modestes ; vous montrez trop de cheveux pour les petits bonnets que vous avez ; vous les reculez trop, cela convient mal au reste de votre habillement, et ne vous sied point. Vous seriez beaucoup mieux comme nous vous voulons. Vous pouvez même vous souvenir que, quand j'ai voulu vous faire paraître devant quelques personnes extraordinaires pour les représentations, j'ai toujours eu soin de recommander qu'on vous coiffât simplement, que vos bonnets fussent approchés, qu'on ne vous tirât guère de cheveux. S'il était vrai que vous fussiez mieux autrement, je ne me serais pas donné cette peine ; mais, quand même vous seriez plus jolies de la manière que vous vous mettez, si vous étiez raisonnables et que vous eussiez un bon esprit , n'aimeriez-vous pas beaucoup mieux faire ce qu'on veut de vous et être un peu plus mal mises? Il faut , mes enfants, vous mettre au-dessus de toutes ces petitesses, et, comme j'ai dit dans un de vos proverbes , de ces faiblesses de notre sexe, et ne pas faire comme quelques-unes qui se frisaient la nuit pour faire croire qu'elles l'étaient naturellement. Votre habit n'est pas fait pour être relevé ; il faut que vos troussures soient simples, et que tout respire en vous la modestie et l'envie de contenter les personnes qui vous conduisent. Il faut aussi savoir prendre sur soi pour s'accommoder aux personnes avec qui l'on se trouve ; c'est par là que vous vous ferez aimer et estimer. Il n'y a rien de si aimable qu'un esprit accommodant ; c'est ce qu'on appelle un bon esprit. »

Puis, s'adressant à une demoiselle, Madame lui demanda lequel était le plus aisé de prendre sur soi ou sur les autres. Elle répondit que c'était de prendre sur soi. « Vous avez raison, dit Madame. Il me paraît bien plus juste et plus à propos de s'incommoder que d'incommoder les autres ; il faut, au contraire, être toujours occupé des autres pour éviter de leur causer de l'incommodité. Mme la duchesse de Bourgogne a entrepris un ouvrage depuis quelque temps ; elle a fait venir pour cela une brodeuse, qui passa hier tout le jour chez moi sans qu'on pensât à lui donner à dîner. Je m'informai, vers les deux heures, si elle avait mangé, elle me dit que non ; je la fis dîner et souper, car personne n'y pensait. Le roi, qui

est d'une attention merveilleuse, reprit très fort Mme la duchesse de Bourgogne. Elle en voulait rire ; mais il lui dit qu'il ne pouvait plaisanter d'une chose pareille. Si ce manque d'attention est pardonnable à une jeune princesse de seize ans, vous voyez que nous nous servons de tout pour vous instruire, et il faut encore que je vous conte l'histoire de cette brodeuse. Elle a été gouvernante de feu Mademoiselle, qui lui laissa si peu de chose en mourant, qu'elle n'avait pas de quoi nourrir sept enfants qu'elle avait, étant presque en même temps devenue veuve, et n'ayant aucune ressource. Elle se mit à travailler, apprit la broderie, la tapisserie, et, par ce moyen, a fait subsister sa famille. Cela revient bien à notre proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Dès que je la vis, je me souvins de l'avoir bien connue autrefois. C'est une femme de qualité, jolie et bien faite de sa personne. N'êtes-vous pas charmées de cet exemple ? Pour moi, je le trouve admirable ; il confond bien des gens qui passent leur vie à se plaindre, sans sortir de la misère, parce qu'ils ne veulent se donner aucune peine (22). »

L'esprit de travers.

(A la classe bleue, 1707.)

Les demoiselles de la classe bleue prièrent Mme de Maintenon de leur expliquer ce que c'est qu'un esprit de travers, contre lequel elles l'entendaient souvent parler. « C'est, dit-elle, par exemple, de ne point vouloir se soumettre aux règles des lieux où l'on est ; d'être difficile en tout, de ne s'accommoder de rien, ni des personnes, ni des choses qu'on leur donne, ou de celles qu'on leur propose ; d'être toujours d'un avis différent de celui des autres, de ne se soucier point de faire plaisir, guère plus de faire de la peine ; ce sont les esprits qui sont contrariants et entêtés dans leurs fantaisies, croyant toujours avoir raison ; qui ne savent point s'accommoder au goût, à l'humeur de ceux avec lesquels ils ont à vivre, et quantité de choses semblables qui, je suis sûre, vous déplaisent à mesure que vous me les entendez nommer.

« Mais cela ne suffit pas, il faut que chacune de vous s'examine et se dise de bonne foi, et sans se flatter : Oui, je reconnais en moi tel et tel travers, j'ai tort en cela, etc., et que vous preniez toutes une bonne et forte résolution de détruire absolument en vous un défaut qui vous paraît si méprisable et si insupportable dans les autres; et que celles qui sont assez heureuses pour sentir en elles bien de l'opposition à tous les défauts dont je viens de parler rendent grâces à Dieu; car, en vérité, elles sont bien heureuses, les vertus naturelles étant toujours les plus sûres. N'est-il pas vrai, mes enfants, que vous trouvez très aimable et recherchez de bon cœur la société de celles qui sont douces, toujours prêtes à faire ce que l'on veut, qui ne sont ni difficultueuses, ni contrariantes, ni bizarres, mais toujours égales et de bon accord ? Tâchez de devenir toutes comme vous êtes bien aises de trouver les autres, et mettez-vous bien dans la tête que l'on ne vous fait pas plus de grâce sur les défauts qui vous déplaisent et vous choquent si fort en votre voisine, que vous ne lui en faites.

« Vous seriez bien coupables, mes enfants, si vous ne profitiez de l'éducation que vous recevez ici. Vous vous trouvez contraintes, et vous regardez votre règle comme une dure servitude ; c'est votre seul malheur de ne pas connaître combien vous êtes heureuses. Bien des gens désireraient d'avoir part à votre bonheur. On dit communément qu'il serait à souhaiter que cet établissement eût été fait pour les premières personnes du royaume, lesquelles, après avoir reçu une si excellente éducation, feraient des biens infinis, au lieu que de pauvres demoiselles n'en peuvent ordinairement faire que de médiocres. J'ai vu le roi plusieurs fois prendre plaisir à expliquer aux seigneurs de sa cour la manière dont on vous élève ; M. le duc d'Harcourt, entre autres, était ravi de l'entendre, et dit au roi qu'il se souvenait bien d'y avoir eu des parentes de son nom. Mme la maréchale de Noailles m'a proposé bien des fois de mettre ici ses huit ou dix filles, à condition qu'elle paierait la pension d'un pareil nombre de demoiselles de Saint-Cyr dans un autre couvent. Tout cela vous fait voir combien on vous estime heureuses; goûtez donc votre avantage, mes enfants; ne

prenez aucun travers, et que les petites contraintes de votre règle ne troublent point votre bonheur.

Droiture.

(Classe bleue, 1714.)

Je suis montée à votre classe pour vous voir toutes et vous parler sur un mot que m'écrit une de vos compagnes qui est sortie et se plaint de ce qu'elle ne trouve point dans le monde la droiture qu'on lui a apprise à Saint-Cyr. J'ai fait plusieurs réflexions là-dessus, et j'ai pensé à vous aussitôt et à vous dire que vous ne devez pas vous attendre à trouver partout la même droiture qu'on vous inspire ici. Peu de personnes en sont capables : premièrement, parce qu'il y en a peu qui en aient naturellement ; il y en a d'autres qui en auraient, mais qui ne savent pas en quoi elle consiste, ni comment la placer ; il y en a enfin qui le savent bien, mais il leur en coûterait trop, l'intérêt les retient, car il en coûte pour être droite. Vous ne le sentez pas à présent, mais vous le sentirez un jour, quand, par exemple, vous n'aurez que deux pistoles, et qu'il faudra que vous en donniez une par droiture ; vous verrez que cela n'est pas si aisé, et cependant nous n'avons point de droiture si, dès qu'il nous en coûte quelque chose, nous ne voulons pas faire ce qu'elle demande.

Il n'y a rien de si rare dans le monde, on ne peut assez vous le dire. Qu'on ait un procès injuste, il y a peu de gens qui disent : il faut l'abandonner, et ils tâchent, au contraire, d'en tirer ce qu'ils peuvent, ce qui ne devrait pas être, puisqu'ils le savent mauvais ; car c'est une injustice considérable de soutenir une mauvaise cause, et quand il s'agit d'une perte considérable, ou de la moitié de notre bien, cela est encore plus difficile ; il faut avoir une grande vertu pour passer là-dessus. Cependant il faut y passer, faire justice à ses dépens, autrement point de salut.

On n'entend guère ce langage dans le monde, et si vous disiez dans la plupart de vos familles ce que je vous dis

à présent et tout ce qu'on vous apprend à Saint-Cyr là-dessus, il y a bien des gens qui n'y comprendraient rien et qui croiraient, pour ainsi dire, que vous parlez grec. Communément chacun agit par intérêt, et l'intérêt étouffe la droiture naturelle; mais si vous êtes assez heureuses pour avoir cette droiture, il ne faut point avoir de peine à souffrir ceux qui en manquent, ni pour cela ne vouloir pas vivre avec eux; il faut, au contraire, qu'elle vous les fasse supporter patiemment, dans la vue de la leur inspirer. Pour vous, tâchez, dans les occasions, de donner des marques de la vôtre et de la faire aimer; puis demeurez-en là, sans être continuellement à critiquer tous ceux que vous verrez manquer de droiture, et à dire: On ne fait point comme cela à Saint-Cyr, car ce serait le sûr moyen de vous faire haïr partout où vous iriez.

Vous seriez bien malheureuses si ce que vous apprenez ne servait qu'à vous rendre plus difficiles à vivre; il faut, au contraire, qu'il serve à vous rendre accommodantes et à vous faire supporter les travers que vous pourrez trouver, sans les partager. Il y a mille gens qui manquent d'éducation; on voit peu de filles instruites avec les soins dont vous l'êtes ici: on vous précautionne sur tout; faudra-t-il pour cela ne pouvoir vivre avec personne? Non assurément, il faudra prendre patience et vous servir de tout ce qu'on vous aura appris pour agir avec plus de droiture que vous pourrez, mais avec douceur, sans vouloir vous mêler de redresser les autres. Les vertus ne sont point opposées l'une à l'autre, et ainsi, en voulant être droites, il ne faut pas manquer à être charitables ; un bien ne doit pas produire un mal, autrement ce ne serait plus un bien...

Sur les vertus cardinales.

(Conversation.)

Victoire. — Pour entrer dans le dessein que l'on a de nous rendre capables de conversations raisonnables, j'ai pensé que nous devions prendre aujourd'hui les vertus

cardinales pour sujet de la nôtre, et dire sur chacune ce qui nous viendra dans l'esprit.

PAULINE. — Voilà qui est fait, je prends la Justice.

VICTOIRE. — Et moi la Force.

EUPHRASIE. — Et moi la Prudence.

AUGUSTINE. — Vous ne me laissez pas à choisir; mais je suis contente de mon partage, et ravie d'être la Tempérance.

LA JUSTICE. — Je ne crois pas qu'aucune de vous prétende s'égaler à moi. Rien n'est si beau que la Justice : elle a toujours la Vérité auprès d'elle ; elle juge sans prévention ; elle met tout dans son rang ; elle sait condamner son ami, et donnerait le droit à son ennemi ; elle se condamne elle-même ; elle n'estime que ce qui est estimable.

LA FORCE. — Tout cela est vrai; mais vous avez besoin de moi, et vous vous lasseriez si je ne vous soutenais.

LA JUSTICE. — Pourquoi me lasserais-je ?

LA FORCE. — Parce que votre personnage est triste, que vous déplaisez souvent, et qu'on ne vous aime guère, qu'on vous craint, et qu'il faut un grand mérite pour s'accommoder de vous.

LA PRUDENCE. — C'est à moi à régler ses démarches, à l'empêcher de se précipiter, à lui faire prendre son temps, et vous gâteriez tout l'une et l'autre sans moi.

LA JUSTICE. — Est-ce qu'il ne faut pas être toujours juste?

LA PRUDENCE. — Oui, mais il ne faut pas toujours être sur son tribunal à rendre justice ; il faut mettre tout à sa place.

LA FORCE, — Vous pouvez en effet rendre quelques services à la Justice, mais les miens vous sont nécessaires ; vous êtes plus propre à la retenir qu'à la faire agir, si je ne vous donne à toutes deux mon secours.

LA JUSTICE. — Je ne vous comprends point. Quoi ! j'ai besoin de votre secours pour voir que mon ami a tort et mon ennemi raison !

LA FORCE. — Non, vous le voyez par vous-même ; mais vous avez besoin de moi pour oser le dire, car votre amitié vous fait trouver de la peine à fâcher votre ami.

La Justice. — Il me suffit qu'une chose soit juste pour la soutenir.

La Force. — Oui, si je suis avec vous ; mais c'est que vous ne me voulez pas voir ; vous donnez à la Justice ce qui est à la Force, et vous voilà injuste.

La Tempérance. — Je vous admire, mesdemoiselles, de croire que vous pouvez vous passer de moi, et que je vous suis nuisible parce que je ne m'empresse pas de parler.

La Prudence. — Voudriez-vous aussi faire la nécessaire?

La Tempérance. — Je le suis si fort, que je vous défie toutes trois de vous passer de moi.

La Force. — Et que ferez-vous avec votre froideur?

La Tempérance. — Je vous empêcherai de pousser tout le monde à bout.

La Justice. — Quel service me rendrez-vous?

La Tempérance. — Je modérerai votre justice, souvent amère et désagréable.

La Prudence. — Je ne pense pas que vous prétendiez rien sur moi.

La Tempérance. — Je m'opposerai à vos incertitudes, à votre timidité, qui va souvent trop loin.

La Force. — A vous entendre, vous l'emporteriez donc sur nous toutes?

La Tempérance. — Sans doute. Vous penchez toutes aux extrémités, si je ne vous modère ; c'est moi qui mets des bornes à tout, qui prends ce milieu si nécessaire et si difficile à trouver, et qui m'oppose à tous les excès.

La Prudence. — Je vous avais toujours regardée comme opposée à la gourmandise, et rien de plus.

La Tempérance. — C'est que vous ne me connaissez pas ; je détruis en effet la gourmandise et le luxe, je ne souffre aucun emportement ; non seulement je m'oppose à tout mal, mais il faut que je règle le bien ; sans moi, la Justice serait insupportable à la faiblesse des hommes, la Force les mettrait au désespoir, la Prudence empêcherait souvent de prendre des partis qu'il faut prendre, et perdrait son temps à tout peser. Mais, avec moi, la Justice devient capable de ménagement, la Force s'adoucit,

la Prudence donne des conseils, sans trop affaiblir, elle ne va ni trop vite ni trop lentement, et, en un mot, je suis le remède à toutes les extrémités.

La Justice. — Je suis surprise de ce que j'entends ; ne conviendrez-vous point que la sagesse se peut passer de vous?

La Tempérance. — Vous répondriez vous-même à cette question, car vous n'ignorez pas qu'il faut être sobre dans la sagesse. Ne cherchez pas davantage, mademoiselle, on ne peut rien faire de bon sans moi.

La Prudence. — Au moins ferons-nous notre salut sans vous?

La Tempérance. — Difficilement; j'ai à tempérer le zèle trop actif, amer et indiscret; il faut que je fasse prendre une conduite qui évite les extrémités, que je modère l'inclination à donner, et l'inclination à garder, que je règle le temps de la prière, les austérités, le recueillement, le silence, les bonnes œuvres, que j'abrège une exhortation, que je raccourcisse une consultation, un examen ; enfin j'ai à modérer jusqu'aux désirs de la ferveur.

La Justice. — Vous avez bien des affaires.

La Tempérance. — Mon caractère ne me permet pas d'en être fatiguée, j'agis doucement et paisiblement.

La Force. — Tout cela conclut que nous avons besoin de vous; et n'avez-vous besoin de personne ?

La Tempérance. — Non, je me suffis à moi-même.

La Force. — Ne peut-on pas être trop modéré?

La Tempérance. — Ce ne serait plus modération, car elle ne souffre ni le trop ni le trop peu.

La Prudence. — Vous me dégoûtez de mon état, et j'envie le vôtre.

La Tempérance. — C'est que vous aviez trop bonne opinion de vous ; cependant vous êtes toutes très estimables ; y a-t-il rien de plus beau que la Justice? toujours fondée sur la vérité, incapable de prévention, incorruptible, désintéressée, se jugeant elle-même malgré son amour-propre.

La Justice. — Avec tout cela vous dites que je suis haïe.

La Tempérance. — C'est que vous ne flattez pas, et on veut être flatté.

La Force. — Et pour moi, je gâterais tout sans vous ?

La Tempérance. — Oui, mais vous faites merveille avec moi, vous animez toutes les vertus, vous poursuivez vos entreprises jusqu'à la fin, et vous ne vous lassez jamais.

La Prudence. — Et je ne fais qu'hésiter ?

La Tempérance. — Vous savez choisir les temps, vous êtes accommodante, vous prévoyez les inconvénients, vous prenez des mesures, et vous êtes absolument nécessaire, pourvu que je vous garantisse de l'extrémité.

La Force. — Vous voulez nous consoler, mais enfin notre personnage est inférieur au vôtre.

La Tempérance. — Que serais-je sans vous ? Employée seulement, et souvent inutilement, à m'opposer aux excès et aux passions des hommes. Mon bel endroit est d'être nécessaire pour modérer les vertus.

La Force. — Sommes-nous des vertus, si nous avons besoin de vous pour éviter quelque extrémité ? La vertu tient le milieu.

La Tempérance. — C'est moi qui fais connaître ce milieu ; je ne dis pas que vous fissiez de grands maux, mais vous pourriez aller trop loin.

La Justice. — Je pourrais être trop juste ?

La Tempérance. — Non, mais juger trop souvent, être par là à la charge de tout le monde ; la Force, jointe à la sécheresse de la Justice, la rendrait encore plus fâcheuse

La Prudence. — Je pourrais y remédier.

La Tempérance. — Vous les embarrasseriez souvent. Nous avons besoin les unes des autres, vivons bien ensemble et sans jalousie, unissons-nous contre la corruption du monde, plus forte que toutes les vertus, si la grâce ne venait à leur secours (23).

Esprit mondain.

(Aux deux grandes classes, 1707.)

« N'ayant pas assez de temps ni de santé pour vous faire autant d'instructions que je voudrais, j'ai cru qu'il serait bon de vous assembler, puisque ce que j'ai à vous dire vous convient également et conviendrait même aux petites classes.

« Je veux vous parler sur un article sur lequel vous avez de fausses idées, qui font que vous pensez et parlez très mal : c'est sur le monde. Il me revient de tous côtés que vous en êtes engouées, que vous n'avez presque point d'autres entretiens, et que vous formez mille projets aussi contraires à la raison qu'au christianisme... Mais le connaissez-vous bien, ce monde ?... Vous direz peut-être que vous seriez bien fâchées d'être de ce monde corrompu que Jésus-Christ rejette, que tous ceux qui vivent dans le monde n'en sont pas pour cela, qu'il y en a qui suivent les maximes de l'Évangile ; mais que, par le monde qui vous charme et où vous vous promettez d'aller, vous entendez une assemblée de personnes qui jouissent des plaisirs, qui prennent leurs aises et leurs commodités. Comment accommodez-vous cela avec l'Évangile ? Mais, quand il serait possible de l'accommoder, la raison seule vous devrait empêcher de compter sur le monde et sur les plaisirs. Car où le trouverez-vous, ce monde ? Il n'y en a point pour vous, mes chères enfants, dans l'état de pauvreté où la Providence vous a réduites.

« Vous vous flattez d'être ajustées et parées : et qui vous a donné de quoi l'être ? Vous dites que vous irez au bal ou à la comédie ? Et moi, je vous dis que vous n'entendrez pas seulement parler de comédie. Ce qu'on appelle proprement le monde, où se trouvent les plus grands plaisirs, c'est la cour, où vous ne serez certainement pas. Il pourra s'en trouver quelques-unes à Paris ; mais savez-vous ce qu'il en coûte pour être bien placé à la comédie ? Pas moins d'une pistole par tête. Vous serez bien en état,

avec vos cinquante écus, de faire de pareilles dépenses! Cependant, sans cela, vous n'y aurez point d'entrée ; au lieu que des gens de rien, mais plus riches que vous, y auront bonne place.

« Ici, je suis des heures avec vous et je vous parle familièrement ; mais quand vous n'y serez plus, vous ne pourrez pas même aborder à la porte de ma chambre ; tout le monde vous repoussera ; on vous dira : « Madame a affaire ; il y a du monde ; vous ne pouvez entrer ; elle ne voit personne. » Si on fait tant que de vous laisser entrer, on ne vous présentera pas un siège ; vous demeurerez debout pendant que des personnes de moindre condition seront assises, quoique je vous aime certainement plus qu'elles ; mais il faut se conformer à l'usage. Cela vous surprend, n'est-il pas vrai ? C'est cependant ce qui vous arrivera, et ce qui est déjà arrivé à plusieurs qui sont sorties. Je ne vous dis point ceci, mes chères enfants, pour insulter à votre misère ; au contraire, je la respecte ; mais vous ne serez pas toujours avec des gens qui la respecteront : rien n'est présentement si méprisé dans le monde que la pauvre noblesse.

« J'en entends quelquefois qui demandent comment elles feront si un homme leur présente la main. Vous croyez donc qu'on s'empressera bien pour vous ? Eh ! mon Dieu ! loin de vous donner la main, on ne vous ramassera pas dans les rues, on vous laissera dans la boue si vous y tombez, et cela parce que vous serez pauvres et par conséquent à charge, que vous aurez toujours besoin de recevoir sans avoir jamais à donner, et que le monde ne s'accommode que des gens chez qui il trouve à prendre.

« Celles d'entre vous qui n'ont pas de vocation pour la vie religieuse retourneront, en sortant d'ici, avec un père ou une mère peut-être veuve, de mauvaise humeur, chargée d'enfants qui manquent de pain, et dont vous irez augmenter le nombre. Vous passerez souvent vos journées à travailler dans un grenier, où vous ne penserez certainement pas à donner une demi-pistole pour aller à l'Opéra ; vous n'en entendrez pas même parler ; vous voudrez encore moins, si vous avez de l'honneur, vous y faire conduire par un homme qui, en payant votre place, vous perde de réputation.

« Il y en aura d'autres, et ce sont les plus heureuses, qui se trouveront dans le fond d'une campagne, avec quelques dindons, quelques poules, une vache, encore trop heureuses d'avoir à en garder, ou au moins voir si la servante en a bien soin, si elle ne la laisse point aller dans le jardin au lieu de la mener dans le pré, si elle ne lui abandonne point de bonnes herbes, si on élève bien les dindons, si on a bien soin des poules. Encore une fois, ces dindonnières-là seront les plus heureuses...

« Ne vous flattez pas sur ce que vos proches avaient quelque chose quand vous les avez quittés. Les choses sont bien changées depuis : celles qui ont laissé leurs parents avec deux mille livres de rente n'en trouveront peut-être pas mille ; celles qui en avaient mille n'en ont pas cinq cents ; celles même qui étaient le mieux ne trouveront pas grand'chose, et le plus grand nombre n'aura rien du tout.

« Vous êtes élevées ici comme des filles de ducs et pairs : cependant il serait à souhaiter qu'on pût commencer présentement à vous traiter selon ce que vous trouverez quand vous ne serez plus ici. Mais votre grand nombre et l'ordre de la maison ne le permettent point. On ne saurait, par exemple, en envoyer à la cuisine, à la dépense, donner à manger aux poules ou garder les dindons, parce qu'on ne vous veut point perdre de vue et que les choses sont réglées de manière que cela ne se peut. De plus, vous avez affaire à des religieuses polies et honnêtes, qui vous reprennent avec toutes sortes de bontés, loin de vous faire essuyer les brusqueries et les mauvais traitements que vous éprouverez peut-être ailleurs.

« Si quelqu'un a besoin de faire un amas de piété et de vertu, c'est assurément vous autres, puisque vous serez exposées à bien des choses pénibles. Il faut en faire de bon cœur un sacrifice à Dieu, qui l'ordonne ainsi, quoiqu'il ne nous doive être guère obligé quand nous souffrons ce que nous ne pouvons éviter ; mais sa bonté est si grande qu'il ne laisse pas d'agréer ces sacrifices et de les compter pour beaucoup quand on les lui fait volontiers.

« Abaissez-vous, mes chères enfants : Dieu n'a permis

le grand déchet de la noblesse que pour l'humilier, et peut-être pour punir quelques-uns de vos ancêtres qui ont abusé de leur autorité et de leurs richesses ; abaissez-vous donc pour répondre aux desseins de Dieu. Je ne veux pas vous dire par là de vous abaisser le cœur ; au contraire, il faut l'avoir haut, rempli d'une bonne gloire et bien placé, pour ne jamais faire de bassesses ; mais je vous conjure de prendre des idées du monde qui soient plus justes et plus conformes à la vérité et à la piété chrétienne. »

Le lendemain de cette instruction, Madame étant à la classe jaune, à l'heure qu'on parle raisonnablement, on lui montra ce qu'une demoiselle avait écrit de ce qu'elle avait dit la veille. Comme on en parlait, une maîtresse lui dit que les demoiselles ne pouvaient comprendre qu'elles pussent être réduites à se servir d'un cheval, et encore moins d'un âne, pour faire leurs voyages, et qu'elles avaient trouvé fort étrange qu'un père eût emmené sa fille en croupe derrière lui sur son cheval. « Trop heureuses d'en avoir pour y monter ! dit Madame. Elles courront risque d'aller souvent à pied, n'ayant pas le moyen d'avoir un cheval. Quelquefois même ceux qui en ont vont à pied pour le ménager, comme nous voyons des pauvres aller nu-pieds, tenant leurs souliers dans leurs mains, de peur de les user. Quelquefois, chez soi, on met des sabots, pour épargner les souliers, qu'on ne met que pour recevoir la compagnie.

« Je me souviens que j'en ai bien porté dans ma jeunesse. J'étais chez une de mes tantes, assez riche pour avoir un carrosse à six chevaux, un autre pour elle-même, une litière, car elle était assez malsaine pour en avoir besoin. Cependant, quoiqu'elle ne fût pas pauvre, je n'avais dans la maison que des sabots, et on ne me donnait des souliers que lorsqu'il venait compagnie. Je me souviens encore que ma cousine et moi, qui étions à peu près du même âge, nous passions une partie du jour à garder les dindons de ma tante. On nous plaquait un masque sur notre nez, car on avait peur que nous ne hâlassions ; on nous mettait au bras un petit panier où était notre déjeuner avec un petit livret des quatrains de Pibrac, dont on nous donnait quelques pages à apprendre

par jour; avec cela, on nous mettait une grande gaule dans la main, et on nous chargeait d'empêcher que les dindons n'allassent où ils ne devaient point aller. C'est ce qui me fait vous dire que je souhaiterais que vous fussiez toutes en état d'avoir des dindons à garder, car plusieurs d'entre vous sont assez pauvres pour n'en pas avoir. »

La toilette.

(1708.)

« On ne saurait trop vous dire, mes enfants, combien il y a de petitesse dans ce désir de la parure, quoiqu'il soit naturel aux personnes de notre sexe. Il est cependant si humiliant, que celles qui aiment un peu leur réputation, même dans le plus grand monde, se gardent bien de laisser entrevoir ce faible, si elles l'ont, parce qu'il les ferait mépriser de tout le monde. Les plus mondains estiment au contraire les filles qui méprisent leur beauté, qui ne paraît jamais plus que lorsqu'on semble la négliger, et qu'on n'affecte point de s'habiller à son avantage. La beauté est en quelque sorte un malheur, puisqu'elle expose souvent à la perte de la réputation... Lorsque je vous exhorte quelquefois de chercher à plaire, j'entends que ce soit par votre bonne conduite, et point par l'ajustement. Malheur à celles qui chercheraient à se distinguer par là! Si elles n'étaient pas sensibles au malheur d'offenser Dieu et de le faire offenser, le seul amour de leur honneur devrait au moins les mettre au-dessus de ce faible, le monde tournant ordinairement en ridicule les personnes en qui on sent de l'affectation et du désir de paraître belles, surtout quand on ne l'est pas en effet. Celles qui ont de la beauté, et qui paraissent la négliger, sont au contraire fort estimées.

« Je voudrais, ajouta Madame en soupirant, avoir fait pour Dieu ce que j'ai fait dans le monde pour conserver ma réputation: j'ai soutenu dans ma jeunesse, et au milieu du plus grand monde, de ne porter qu'une simple

étamine, dans un temps où personne n'en portait ; j'étais plus singulière dans mon habillement que ne le serait une demoiselle de Saint-Cyr au milieu de la cour. »

Mme de Champigny lui demanda si c'était dans la crainte de plaire qu'elle s'habillait si modestement. « Je n'étais pas assez heureuse, reprit-elle, pour agir en cela par piété, je le faisais par raison et pour l'amour de ma réputation. Je n'avais pas assez de bien pour égaler les autres dans la magnificence de leur habillement ; j'aimais mieux me jeter dans l'extrémité contraire, et marquer que j'étais tout à fait au-dessus du désir de paraître par l'ajustement et par la parure, plutôt que de laisser croire que j'en attrapais ce que je pouvais, et que je faisais mon possible pour en approcher. Je ne saurais vous dire quelle estime cette conduite m'attira ; on ne pouvait se lasser d'admirer qu'une jeune personne jolie et au milieu du monde eût le courage de soutenir un habillement si modeste; il l'était en effet, et n'avait rien de bas ni de rebutant; si la qualité de l'étoffe était simple, l'habit était bien assorti et fort ample, le linge était blanc et fin, rien ne sentait la mesquinerie. Je paraissais plus avec cela que si j'avais eu un habit de soie décolorée, comme en ont la plupart des pauvres demoiselles qui veulent approcher de la mode, et qui n'ont pas de quoi en faire la dépense (24).

Je soutins aussi avec une fermeté inviolable la générosité de ne recevoir aucun présent ; j'étais tellement connue de ce caractère que jamais aucun homme ne s'avisa de m'en offrir, sinon un, qui était un sot. Je ne sais à quel dessein il fit ce que je vais vous dire : j'avais un éventail d'ambre fort joli, je le posai un moment sur la table ; cet homme, soit en badinant, soit à dessein, prit mon éventail et le rompit en deux. J'en fus surprise et choquée; j'y eus, dans le fond, un grand regret, car j'aimais fort cet éventail. Le lendemain, cet homme m'envoya une douzaine d'éventails, pareils à celui qu'il m'avait cassé. Je lui fis dire que ce n'était pas la peine de casser le mien pour m'en envoyer douze autres, que j'en aurais autant aimé treize que douze, et je les lui renvoyai et demeurai sans éventail. Je le tournai en ridicule, dans les compagnies, de ce qu'il m'avait offert un pré-

sent. Jamais, depuis, aucun homme ne s'avisa de m'en offrir. Vous ne sauriez croire la réputation que ce procédé me donna; aussi en étais-je si jalouse, que j'aimais mieux me passer de tout que d'agir autrement.

« Cet amour de la réputation, quoiqu'il soit mêlé d'orgueil et de fierté, et que par conséquent la piété doive le corriger, est cependant d'une grande utilité aux jeunes personnes ; c'est le supplément de la piété pour les préserver des plus grands désordres. C'est pourquoi je ne conseillerais jamais de l'étouffer dans le cœur de la jeunesse, et quoiqu'il ne faille pas le proposer tout seul pour motif de leur conduite, il ne faut aussi l'attaquer ni le détruire quand on le trouve en elles; il est seulement bon de leur imposer des motifs de piété quand on les en voit susceptibles ; mais, si elles ont le malheur de ne pas se rendre par la crainte d'offenser Dieu, il est bon, du moins, qu'elles craignent la perte de leur réputation, et qu'elles soient jalouses de la conserver, comme je l'étais de la mienne. La piété rectifie ensuite ce qu'il y a de défectueux dans ce motif, et c'est toujours avoir gagné que d'avoir par là évité de faire parler de soi.

« Voilà ce qu'il y a à dire sur ce désir de la parure pour le rendre moins vif. Au reste, rien ne sied moins qu'une coiffure avec des frisures, des diamants ou des rubans, assortis d'un habit d'étamine ou d'une étoffe de soie commune ou passée; cela rend ridicule, et il suffit d'avoir un peu de bon sens et de bon goût pour ne pas tomber dans cet inconvénient. Pour moi, quand j'ai voulu que vous plussiez dans vos jeux aux personnes de la cour, devant qui vous devez représenter quelques tragédies, j'ai toujours tenu bon que vous n'eussiez ni frisure, ni touffe de rubans, mais seulement du linge blanc, un bonnet simple, mais bien fait, une simple petite touffe de cheveux, sans frisure et sans aucun autre ruban que celui de la coiffure ordinaire. Cet habillement vous sied beaucoup mieux que de vous voir avec un bonnet rehaussé d'épingles, qui n'accompagne pas le visage, et une fafée de cheveux qui vous donne un air rude et sauvage. »

Parler peu. — Savoir se rendre utile.

(A la classe jaune, 1711.)

« Il y a sujet de bénir Dieu de l'union qui règne parmi vous, mes enfants : on n'y voit aucuns différends, ou, s'il en arrive quelquefois, ils finissent aussitôt. Ce n'est pas sur cet article que vous péchez par la langue, ni par les rapports, vous en connaissez tout l'odieux. Ce que je crains le plus pour vous, comme pour toutes les personnes de notre sexe, c'est la quantité et l'inutilité de vos paroles. C'est un des plus grands et des plus désagréables défauts que l'on puisse avoir que d'être grande parleuse. Il suffit communément, pour désigner une personne, de dire d'elle : C'est une grande causeuse, parce que par là on dit beaucoup. Ce défaut rend fort méprisable et montre peu d'esprit. Il y a des personnes qui pensent bien autrement, et qui s'imaginent que ceux qui ne parlent guère sont des sots ; c'est les nommer très mal, puisque, pour être sotte, il faut avoir dit des sottises, et qu'ordinairement ceux qui parlent peu n'en disent pas, parce qu'ils ne mettent pas au jour tout ce qui leur vient en pensée, craignant de parler mal à propos.

« Je désire fort, mes chères filles, que vous soyez timides, et que vous sachiez combien la hardiesse à parler de tout et sans être interrogée est un grand défaut dans une fille ; c'est un manque d'esprit qui fait faire bien des fautes. Le secret, pour plaire dans la conversation, n'est pas de parler beaucoup, mais de paraître écouter les autres avec plaisir, d'entrer dans ce qu'ils disent, de le faire valoir à propos. Il ne faut jamais parler de ce qu'on ne sait pas bien. Si nous voulions, par exemple, parler de guerre, nous dirions bien des choses mal à propos, parce que nous ne savons guère ce qui s'y fait ni comment tout s'y passe. Il en est de même de mille choses qui ne sont point de la connaissance de notre sexe et dont il lui siérait mal de parler, car il est de la

modestie d'une fille ou d'une femme de paraître ignorer bien des choses, quand même elle les saurait. Il ne faut pas non plus toujours demander ce qu'on n'entend point, mais penser et chercher en soi-même l'explication des mots, selon les occasions ; il y en a que la suite d'un discours fait entendre. Mais, quand on veut faire quelques questions, il est de la prudence de voir à qui on s'adressera et de ne pas aller à tout le monde indifféremment ; ce serait s'exposer à bien des railleries. Il faut choisir une personne sage et expérimentée, qui nous dise les choses comme elles sont, sans nous tromper, et qui ne se trouve point importunée de nos questions.

« Ne négligez aucune occasion, mes enfants, de vous instruire et de vous éclairer sur tout ce qu'il vous convient de savoir, pour éviter de vous rendre ridicules dans le monde. Il faut tâcher, en y entrant, de commencer par y bien débuter, en vous faisant estimer et en ne montrant rien que de bon, de sage et de raisonnable. Apprenez un peu de tout, vous ne savez à quoi Dieu vous destine. Les filles qui sont habiles et intelligentes trouvent aisément à se placer, quand elles ont d'ailleurs un bon esprit et quand elles aiment à se rendre utiles ; elles sont bienvenues partout, c'est à qui les aura ; au lieu que celles qui sont incapables sont à charge partout et rebutées de tout le monde...

« On ne saurait croire à quel point les personnes qui ne savent rien faire sont embarrassantes dans la société. Si on les prie de faire un mémoire, d'arrêter un compte, elles répondent qu'elles n'ont point appris l'arithmétique ; si on a à cœur d'avancer un ouvrage, elles ne peuvent aider parce qu'elles ne le savent point faire, ce qui est aussi désagréable pour elles que pour les personnes qui auraient besoin de leurs services. Personne ne veut se charger de filles inhabiles à tout, on n'en sait que faire.

« Les mères qui élèvent leurs filles dans cette incapacité et sans leur apprendre toutes les petites choses qui les peuvent rendre utiles dans la société sont bien condamnables. Une femme ainsi élevée, qui ne sait rien faire et demeure dans cette indolence, est à charge à son mari et méprisée de tous ses domestiques. On ne se fie pas à elle pour les moindres choses. Si elle a besoin d'une jupe,

d'une paire de gants, il faut qu'elle prie son mari de la lui faire acheter, parce qu'elle n'a le maniement de rien; au lieu que celle qui, par sa capacité autant que par sa sagesse, a su mériter la confiance de son mari, et qui règle elle-même la dépense de sa maison, n'a besoin de personne pour avoir ses nécessités. J'en connais plusieurs de cette sorte : elles sont respectées, bien servies, estimées et admirées de tout le monde ; et leurs maris sont si charmés d'elles qu'ils disent avec admiration : « Je trouve tout en ma femme, elle me sert d'intendant, de maître d'hôtel et de gouvernante pour mes enfants. »

« Voilà, mes enfants, comme je désire que soient celles d'entre vous qui seront engagées dans le monde; et, pour en revenir au christianisme, c'est là le personnage d'une femme chrétienne, en y ajoutant les motifs de piété et de religion dont nous parlons si souvent. « La femme, dit le Saint-Esprit dans les psaumes, est dans sa maison comme une vigne abondante (25). »

Savoir le plus de choses pratiques possible.

(A la classe verte, 1702.)

« ... Il ne faut jamais négliger d'apprendre quoi que ce soit (26). Ainsi, je n'aurais jamais cru que de savoir peigner m'eût servi à quelque chose. Ma mère, allant à l'Amérique, mena plusieurs femmes avec elle ; mais elles s'y marièrent toutes, jusqu'à une vieille, laide, affreuse, qui avait les pieds tournés. Il ne restait à ma mère que de petites esclaves, qui n'étaient guère capables de la servir, et surtout de la peigner. Elle m'apprit à le faire, et comme elle avait une très belle tête et les cheveux bien longs, il fallait me monter sur une chaise, et je la peignais très bien. De là, je suis venue à la cour, et ce petit talent me donna la faveur de Mme la Dauphine. On fut tout étonné de me voir manier le peigne. Je commençais par démêler le bout des cheveux, et j'allais toujours en avançant. Elle disait n'être jamais mieux peignée que quand elle l'était par moi. Je le faisais fort

souvent, parce que les femmes de chambre ne le faisaient jamais si bien. On aurait été fâché de ne m'avoir pas tous les matins, au moins pour cela. Je crois que vous vous peignez les unes les autres ; vous ne devez pas en faire de difficulté, ni croire que cela soit indigne de vous, parce que vous êtes demoiselles. Pour moi, je suis venue ici bien des fois de grand matin pour peigner des rouges, couper leurs cheveux et les nettoyer de la vermine...

« Je vous le répète, mes chères enfants, il ne faut rien négliger de ce qu'on peut apprendre. Rien ne marque tant l'esprit d'une personne que d'aimer à apprendre et à voir comment se fait chaque chose. Ainsi, je suis charmée de Jeannette. Il est étonnant qu'une enfant de cet âge s'applique comme elle fait : elle passait, l'autre jour, une demi-heure à voir mettre une serrure, elle tournait de tous les sens et y donnait toute son application.

« Mme la duchesse de Bourgogne sait toutes sortes d'ouvrages. J'en suis souvent étonnée. Je crois qu'elle a été élevée comme le sont tous nos princes, et qu'apparemment quelque femme de chambre, pour lui faire sa cour, lui apprenait ce qu'elle savait. Elle n'a pas besoin de savoir des métiers dans la place où elle est ; cependant elle sait tout, on ne peut rien lui montrer. Ainsi, croiriez-vous qu'elle se connaît à la fièvre, et elle ne manque guère de me tâter le pouls quand elle croit que je suis malade, et ce qu'elle me dit, il est sûr que M. Fagon me le dit aussi. Elle sait filer la laine, le lin, la soie, filer au rouet, tricoter ; elle s'est brodé un habit de taffetas jaune. Je me suis aussi appris à filer moi-même, pour vouloir faire plaisir à ma gouvernante ; je lui filais des habits.

« M. de Louvois savait toutes sortes de métiers. Il avait les doigts prodigieusement gros, à peu près comme deux de mes pouces, et avec cela il démontait une montre avec une adresse admirable, quoiqu'il n'y ait rien de si délicat. Il était cordonnier, maçon, jardinier. Un jour que je dévidais de la soie plate sur deux cartes ou carrés faits d'une jolie façon, il était auprès du roi, dans ma chambre, et mourait d'envie de voir comment ce que je tenais était fait. Le roi s'en aperçut, et me le dit tout

bas ; je le lui montrai, il défit la soie, examina la carte, et raccommoda tout fort adroitement.

— « C'est le cœur qui manque, dit la maîtresse, un peu à nos demoiselles ; elles se trouvent fatiguées de la moindre peine ; elles ne sauraient faire un tour de jardin sans être lasses. — Elles ne devraient pas, dit Madame, être un moment assises ; il est bon de sauter, danser, courir, jouer aux barres, aux quilles et autres jeux d'exercices ; cela les fait croître. C'est peut-être ce qui fait qu'elles demeurent si petites. Il est étonnant qu'elles n'aiment point à agir à leur âge, et qu'elles soient partout portées à s'asseoir et à s'appuyer. Madame de Richelieu, à soixante-dix ans, ne s'est jamais appuyée dans son carrosse, et moi, vieille et malade comme je suis, je reste toujours droite comme vous me voyez. »

Civilité et bonnes manières.

(A la classe verte, juillet 1716.)

« Ce n'est point, mes enfants, pour vous faire le catéchisme que je vous envoie chercher aujourd'hui, mais pour vous parler sur la manière de vivre avec la politesse et les bienséances qui conviennent. Puisque Dieu vous a fait naître demoiselles, ayez-en les manières : que celles d'entre vous qui ont été bien élevées chez messieurs leurs parents les conservent, et que les autres s'appliquent avec soin à les acquérir. Cela est plus important que vous ne sauriez croire : la grossièreté rebute tout le monde, et même les personnes les plus vertueuses ; cela inspire malgré soi un certain dégoût qui fait qu'on évite d'avoir affaire aux personnes qui n'ont ni attention, ni politesse, ni savoir-vivre. Je vous en ai souvent parlé dans les classes ; mais votre maison se renouvelle en si peu de temps qu'il faut aussi répéter très souvent les mêmes choses. Je vous dis donc, mes enfants, que vous ne sauriez trop tôt prendre l'habitude d'être polies entre vous : c'est le moyen de l'être avec tout le monde. Ne vous tutoyez pas, ne vous appelez pas tout

court ; défaites-vous de ces gros tons rudes et traînants, qu'on est tout surpris de trouver en des demoiselles.

« Que toutes vos actions soient tranquilles, douces et modestes. Ne jetez point une porte, ni un siège, ni un livre, de toutes vos forces, comme un manœuvre ferait d'une pierre. Conduisez la porte doucement avec la main, et posez de même de bonne grâce le siège, le livre et toutes autres choses. Ne passez devant personne sans faire la révérence, faites-vous-la les unes aux autres pour vous y accoutumer. Cédez-vous le pas à une porte, ou du moins faites-vous un petit air de politesse avant que d'entrer, et que ce ne soit pas à qui le fera la première, comme je l'ai souvent vu. Ne répondez jamais oui ou non tout court ; il vous est absolument nécessaire d'y ajouter : oui, monsieur ; oui, madame ; non, ma mère ; non, mademoiselle, etc., si vous ne voulez pas être aussi grossières que les paysannes les plus mal apprises. Ne recevez jamais rien et ne présentez jamais rien à qui que ce soit sans faire auparavant un geste de politesse. Parlez bon français, et n'inventez pas mille mots qui ne signifient rien et ne sont en usage nulle part.

« Encore une fois, mes chères enfants, puisque Dieu vous a fait naître demoiselles, prenez-en les manières aussi bien que les sentiments, et mettez-vous dans l'esprit, une fois pour toutes, que, quelque vertu, quelque mérite, quelque talent et quelques bonnes qualités que vous puissiez avoir d'ailleurs, vous serez insupportables aux honnêtes gens si vous ne savez pas vivre. J'éprouvai cela moi-même, il y a quelque temps, au sujet d'une fille très vertueuse qui se vint présenter pour être à notre noviciat ; sa grossièreté, sa mauvaise contenance, son ton, ses méchantes expressions et toutes ses manières me déplurent si fort, que je me tins, comme l'on dit, à quatre, pour ne l'en pas faire apercevoir.

« Je n'ai pas la force de monter à vos classes aussi souvent que je le faisais autrefois ; mais je compte, mes enfants, que vous allez reporter à vos compagnes tout ce que je vous dis là, et que vous ne manquerez pas, par vos exemples et par vos paroles, à les renouveler toutes, dans l'envie d'acquérir les bonnes manières dont nous parlons.

« Quoique vous soyez chargées d'un certain petit commandement sur vos compagnes, cela ne vous met pas en droit de leur parler avec empire, ni avec hauteur, ni par grossièreté ; au contraire, vous devez vous attacher plus qu'aucune autre à le faire avec politesse, afin de leur servir de modèles en tout. Par exemple, dites doucement et honnêtement à l'une : « Voudriez-vous bien vous reculer pour ne pas ôter le jour à une telle? » à une autre : « Je vous prie de faire un peu de place à celle-là ; » une autre fois : « Vous me feriez grand plaisir; » et à celle-là : « Si vous vouliez bien lui aider à faire son ouvrage, ou lui faire répéter telle chose sur laquelle la maîtresse la doit examiner aujourd'hui. » Ainsi du reste et de mille sortes de choses qui se présentent à tous moments.

« Que tout votre extérieur soit bien composé (27) ; tenez-vous droite, portez bien la tête, n'ayez point le menton baissé : la modestie est dans les yeux, qu'il faut savoir conduire modestement, et non dans le menton. Quelque chose que vous disiez ou que vous fassiez, prenez garde à ne fâcher personne et à n'incommoder qui que ce soit : c'est de quoi il faut être toujours occupée, si l'on ne veut déplaire presque incessamment dans la société.

« Si vous vous asseyez, prenez garde de n'incommoder personne, de n'en être ni trop près, ni trop loin ; prenez la place qui vous convient et point celle d'un autre. N'approchez jamais assez près d'une personne pour la pousser, et si, par malheur, cela arrivait, il en faudrait faire de sincères excuses. Une d'entre vous, cependant, me poussa assez brusquement, il y a quelques jours, pour entrer avant moi, sans seulement s'en apercevoir; cela me fait juger que vous êtes accoutumées à avoir ces mauvaises manières-là les unes avec les autres, et c'est ce que je voudrais détruire pour toujours. Il n'y aurait rien à désirer à votre éducation, si vous pouviez vous élever dans cette politesse que nous vous demandons et qui vous devrait être naturelle.

« Les petits exemples d'attention que je viens de vous citer vous doivent servir pour toutes les autres occasions. Cette politesse s'étend presque à tout et doit accompa-

gner toutes vos actions extérieures, soit pour le ton, l'air, la manière et la façon de les faire.

« Promettez-moi, mes enfants, de profiter de ce petit entretien; allez travailler à le rendre aussi utile à vos compagnes, et donnez-leur le bonjour de ma part. »

L'indiscrétion.

(A la classe jaune, 1716.)

« C'est une indiscrétion de parler d'un défaut devant une personne qui l'a, relever les avantages d'une belle taille en présence d'un bossu, de parler du désagrément d'une personne qui a quelque autre difformité devant quelqu'un qui serait borgne, ou qui aurait la bouche de travers, ou qui boiterait, et pareilles choses; dire qu'on serait bien fâché d'avoir des parents qui fussent morts sur un échafaud devant une personne qui a un semblable malheur dans sa famille; vanter la noblesse devant des personnes qui ne sont pas nobles et qui tiennent cependant un certain rang par leur fortune.

« Une personne indiscrète fait tout mal à propos, elle entre à contre-temps, elle sort de même... Une personne indiscrète n'entend point ce qu'on veut qu'elle sache, et elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende; parce que, dans le premier cas, au lieu d'écouter ceux qui parlent et d'entrer dans le sujet de la conversation, elle l'interrompt pour dire ce qui lui vient dans l'esprit; elle écoute ce qu'on ne veut pas qu'elle entende dans une conversation dont elle ne devrait pas être, au lieu de se retirer prudemment quand elle voit des personnes qui parlent bas. Rien ne rend si indiscrète que de n'être occupée que de soi, c'est ce qui fait qu'on ennuie, rapportant tout à soi, ne parlant que de soi, de ses maux, de ses affaires, rien ne rend si désagréable dans la société. Je connais une jeune personne de la cour qui est haïe de tout le monde sans être mauvaise, mais seulement parce qu'elle n'est occupée que d'elle-même et qu'elle veut toujours en parler. On m'en faisait des plaintes un de ces jours,

on prétendait qu'elle nuisait aux autres par les rapports qu'elle m'en faisait. Je répondis : Comment me dirait-elle ce que font les autres, elle qui ne parle que d'elle-même ? La personne qui m'en faisait des plaintes convint avec moi que c'était là en effet son tort et ce qui la fait haïr. Je ne sache pas d'ailleurs qu'elle ait jamais fait ni dit du mal à personne.

« Pour éviter les indiscrétions, il faut, comme je vous le disais tout à l'heure, être occupé des autres plus que de soi ; penser avant que de parler si ce qu'on va dire ne fera de peine à personne, s'il n'aura pas de mauvaises suites ; prendre garde si, en se plaçant, on n'incommode point quelqu'un. — N'est-ce pas une indiscrétion, dit Mlle de Chabot, de révéler un secret ? — Cela passe l'indiscrétion, répondit Mme de Maintenon ; c'est une perfidie qui est bien opposée à la probité dont nous parlions l'autre jour, c'est une infamie dont une personne d'honneur n'est point capable...

« Voici un petit détail des plus communes indiscrétions qu'il faut tâcher d'éviter avec soin, si l'on ne veut pas être fort désagréable en société :

« Choisir la place la plus commode ; prendre ce qu'il y a de meilleur sur la table ; interrompre ceux qui parlent ; parler trop haut ; montrer par quelque air du visage que ce que l'on dit vous fâche ou vous ennuie, et qu'on le trouve trop long ; parler de soi, de ses sentiments, de ses aventures, de sa naissance, de sa famille, de ses répugnances, de ses inclinations, de sa santé, de ses maladies ; non point que l'on ne puisse faire quelquefois quelques-unes de ces choses-là, mais il faut que cela soit rare ; dire dans ce que l'on raconte des circonstances inutiles ; allonger ce que l'on dit, au lieu de le raccourcir ; ne pas montrer d'attention à ce que l'on nous dit ; parler bas à l'oreille devant quelques personnes à qui l'on doit du respect ; parler ou faire du bruit à un spectacle en cérémonie ; parler de quelque défaut devant ceux qui l'ont ; parler pour parler, sans qu'il y ait de l'utilité ou du plaisir pour les autres ; rire immodérément ; se mettre devant le jour de quelqu'un qui travaille ou qui fait quelque autre chose ; s'approcher de trop près de quelqu'un qu'on respecte ; ne pas écouter une lecture où l'on se trouve ; ne

pas attendre la fin d'une histoire qui nous ennuie ; se trop presser de dire ce qu'on vient d'apprendre ; montrer qu'on savait ce qu'on veut dire ; se servir de ce qui est aux autres ; parler trop vivement ; hasarder de gâter ce qui est aux autres ; montrer qu'on voit et qu'on entend ce qu'on veut vous cacher ; écouter quelqu'un qui parle bas ; dépenser librement ce qui n'est point à nous ; faire des questions inutiles ; montrer qu'on sait un secret ; quand quelque chose devient public, montrer qu'on le savait ; montrer qu'on devine ce qu'on ne nous veut pas dire ; s'avancer trop ; ne pas craindre de faire attendre : ne pas craindre d'incommoder les autres ; emprunter trop facilement ; garder trop longtemps ce qu'on emprunte ; lire les lettres qu'on trouve ; ne pas ménager ses domestiques sur leur travail, sur leurs pas, sur leur repos ; présumer de ses forces, et pour le corps et pour l'esprit ; se pousser trop par des austérités qui ne sont pas de notre état, sans prévoir que nous manquons ensuite à ce qui en est ; parler de sa conscience à ceux qui n'en sont pas chargés... ; vouloir que les autres pensent et agissent comme nous ; répondre trop facilement des autres ; porter son jugement facilement, soit des choses, soit des personnes ; agir et parler sans réflexion ; assurer ce qu'on n'a pas vu ; parler avec décision ; demander à une dame quel âge elle a ; regarder par-dessus l'épaule ce qu'elle lit ou ce qu'elle écrit ; rire de ce qu'on n'entend point ; rire des façons des étrangers qui nous paraissent singulières, ou de leur langage quand ils ne parlent pas bien le français (28) ».

Du bon sens.

(A la classe rouge, 1701.)

« Une personne raisonnable, c'est une personne qui fait toujours et à chaque heure du jour ce qu'elle doit faire, qui commence la journée par adorer Dieu de tout son cœur, non pas seulement parce qu'on lui a dit de le faire, ou parce que les autres le font, mais qui pense

tout de bon à s'offrir à Dieu et tout ce qu'elle sera pendant le jour.

« Elle se lève promptement, s'habille avec diligence, modestie, et le plus proprement qu'elle peut; fait bien son lit, arrange bien ses hardes, aide aux plus petites si elle a du temps de reste. Elle descend à la classe, y prie Dieu avec respect et avec dévotion, sans badiner, sans rire, car rien n'est plus sérieux que de prier Dieu. Après cela, elle déjeune aussi de tout son cœur; s'il est permis de parler, elle le fait; sinon elle garde le silence et s'entretient avec Dieu. Elle va au chœur pour entendre la messe, elle pense à se bien placer, elle regarde si ses compagnes ont de la place, elle se met vis-à-vis d'elles, elle ne regarde point de tous côtés pour voir ceux qui entrent ou qui sortent... Elle retourne à la classe, où elle s'occupe à ce qui est marqué; elle s'applique à bien apprendre à lire, à écrire; si elle est capable de montrer aux autres, elle s'y donne tout entière, comme si sa vie en dépendait; elle écoute avec attention et respect, tâche de comprendre ce que l'on dit et d'en tirer quelque profit pour sa conduite intérieure ou extérieure, selon la matière dont on parle.

« Voilà notre personne raisonnable au réfectoire; qu'y fait-elle ? Elle y mange de bon appétit, point en gourmande, la tête sur son assiette, mais de bonne grâce et proprement, et puisque Dieu a bien voulu qu'on trouvât du plaisir dans le manger, elle le prend sans scrupule et avec simplicité. Elle écoute la lecture avec encore plus de plaisir, et c'est sa principale attention. Elle fait la récréation d'aussi bon cœur que le reste, y apporte la joie, saute, danse, et joue volontiers à tout ce que les autres désirent; elle pense à les réjouir, car cette personne raisonnable fait bien tout ce qu'elle fait, et il ne serait pas raisonnable d'être sérieuse à la récréation, et de n'y vouloir jamais parler que de choses graves ou de dévotion. Elle écoute ensuite la lecture ou l'instruction, tâche de la retenir, et demande ce qu'elle n'entend pas; elle apporte la même application aux exercices de l'après-midi qu'elle a fait à ceux du matin; elle travaille de son mieux, elle ne perd pas un moment de temps, elle chante avec les autres, et est ravie de chanter les louanges de Dieu;

elle écoute le catéchisme sans ennui, tâchant de s'en bien instruire. Elle va souper comme elle a dîné, et ensuite à la récréation, où il faut encore bien sauter, se promener, jouer et rire, car cette personne est fort gaie. Elle fait la prière et l'examen, et s'ira coucher parfaitement contente de sa journée.

« Ne trouvez-vous pas tout cela bien raisonnable ?... N'est-il pas bien raisonnable que des jeunes personnes apprennent à lire, à travailler, et toutes les autres choses qu'on vous montre ici ? Vous serez bien aises, quand vous retournerez dans le monde, de savoir faire quelque chose, ou pour votre ménage, ou pour vous personnellement, ou pour vos parents, suivant les occasions. Il est aussi très raisonnable que vous vous réjouissiez ; vous en avez bien des sujets, mes chères enfants : vous êtes chrétiennes, quel bonheur ! que de gens qui ne le sont pas, et qui ne le seront jamais ! Vous êtes ici dans une bonne maison, à l'abri de toutes sortes de maux corporels et spirituels ; vous êtes jeunes et gaies ; réjouissez-vous donc, cela est de votre âge. Je prie Dieu, mes enfants, que vous en ayez toute votre vie autant de sujet que vous en avez présentement.

« — Notre première maîtresse, dit Mlle de Saint-Bazile, nous parle presque continuellement de raison, et nous dit souvent que, si c'était une marchandise qu'on pût acheter, elle en ferait bonne provision pour nous en donner à toutes. — C'est en effet une excellente marchandise, dit Mme de Maintenon ; c'est elle qui apprend à s'accommoder de tout, à vivre avec toutes sortes de personnes, et à savoir se passer de celles qui nous plaisent davantage.

« ... Une personne bien raisonnable sait supporter bien patiemment ceux qui ne le sont pas, sans même leur laisser apercevoir qu'elle les supporte ; elle fait son compte en elle-même d'en rencontrer partout où elle va, de sorte que rien ne la surprend ni ne la fâche. Je vous assure, mes chères enfants, que, sans être prophétesse, je vous prédis que vous aurez beaucoup à souffrir. Dieu a disposé les choses de telle manière qu'il y a des peines dans tous les états ; et cependant on aime la vie, quoiqu'elle soit remplie d'afflictions et de disgrâces. Que serait-ce, si Dieu y avait mis beaucoup de plaisirs ? On ne pourrait

se résoudre à la quitter ; on ne penserait point à cette vie éternelle qui est le fondement de notre espérance. Comptez donc, mes enfants, que vous aurez partout de la contrainte...Vous passez ici une vie douce et tranquille, et vous ne savez presque ce que c'est que la peine ; vous le sentirez un jour.

« Vous croyez peut-être que, quand vous serez de grandes personnes, vous n'aurez plus de règles à garder, et je réponds à cela que, si vous êtes aussi raisonnables que j'espère que vous le serez, vous saurez bien vous faire vous-mêmes une règle de journée que vous suivrez fidèlement, au cas qu'il n'y en ait pas dans l'endroit où vous serez. C'est assez, pour l'ordinaire, d'avoir sa liberté pour ne savoir qu'en faire.

« C'est pour cela qu'autrefois, quand nous faisions des voyages, quelques dames et moi, n'eût-ce été que pour six semaines, la première chose à quoi nous pensions, c'était de nous faire une règle. Étant à Richelieu pour quelque temps, nous réglâmes nos journées d'une manière fort agréable. On se levait à l'heure qu'on voulait, nous descendions dans la chambre de Mme de Richelieu pour lui souhaiter le bonjour, nous allions à la messe ensemble, et revenions causer avec elle jusqu'au dîner, pendant lequel on faisait une lecture ; après quoi, nous tenions conversation, ne manquant jamais de travailler ; ce fut dans ce temps que je fis cet ornement de tapisserie que j'ai donné depuis aux Dames de Saint-Louis. Après la conversation, chacune se retirait dans sa chambre et y faisait ce qu'elle voulait ; à trois heures et demie, on se rassemblait chez Mme de Richelieu pour y garder le silence, ou chanter ; à quatre heures, on s'allait promener jusqu'au souper ; puis on causait une demi-heure, et après la prière, qui se faisait en commun, chacun se retirait de son côté. On ne manqua pas à un point de cette règle pendant six semaines ; ce temps-là m'a toujours paru le plus heureux de ma vie, et je vous assure que depuis que je suis à la cour, je n'en ai point eu de pareil.

« Cela vous fait voir, mes enfants, que vous n'êtes pas les seules qui ayez une règle, et que toute personne raisonnable s'en fait une ou se la fait faire par son directeur, et la suit fidèlement, quand rien ne l'empêche. On

a, pour l'ordinaire, mauvaise opinion d'une personne que l'on voit vivre sans règle, se levant un jour matin, un jour tard, dînant tantôt à une heure, tantôt à une autre, et ainsi de toutes les choses qu'elle a à faire. »

L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit.

(Proverbe.)

PERSONNAGES :

Mme DU CASTEL.
Mme DU LUC.
CLOTILDE, fille de Mme du Castel.
ÉMILIE, fille de Mme du Luc.
Mme AURILLAC, gouvernante d'Émilie.
SUZANNE, LOUISE, } servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DU CASTEL. — Je ne me sens pas de joie de vous voir, madame, et voici un moment que j'attends depuis longtemps avec une grande impatience.

Mme DU LUC. — Je n'en avais pas moins de mon côté; mais je me sens encore plus de plaisir que je ne croyais.

Mme DU CASTEL. — C'en est un grand de recevoir une amie telle que vous l'êtes ; mais combien de temps faudra-t-il pour nous dire tout ce qui nous est arrivé depuis notre séparation ?

Mme DU LUC. Je meurs d'envie de vous parler de ma fille.

Mme DU CASTEL. — Et moi de la mienne.

Mme DU LUC. — La vôtre est-elle déjà grande ?

Mme DU CASTEL. — Elle a seize ans, et la vôtre ?

Mme DU LUC, — Elle en a près de dix-huit.

Mme DU CASTEL. — Est-elle bien née et bien faite ?

Mme DU LUC. — Elle n'a de défaut que d'être trop sage.

Mme DU CASTEL. — Je ne vous ferai pas les mêmes plaintes, la mienne est d'une vivacité qui me fait trembler,

Mme du Luc. — Voici ma fille avec sa gouvernante; je suis ravie de vous la montrer.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme Aurillac. — Madame, j'ai voulu mener mademoiselle à la promenade, comme vous me l'aviez ordonné; elle n'a jamais voulu y aller; et ayant su que vous n'étiez pas loin, je viens vous demander vos ordres.

Mme du Luc. — Pourquoi, ma fille, ne voulez-vous point vous divertir? Votre langueur me fait craindre que vous ne tombiez malade.

Émilie *(d'un ton languissant).* — Je suis bien partout, madame, et je me passe aisément de plaisir.

Mme du Castel. — A votre âge, mademoiselle? Et que ferez-vous donc quand vous serez plus vieille?

Émilie. — J'en serai bien aise, car on ne me parlera plus de me divertir, et je rêverai tant que je voudrai.

Mme du Castel. — Vous aimez à rêver?

Émilie. — C'est mon seul goût; j'y passerais ma vie.

Mme du Luc. — Voilà son humeur, qui me met au désespoir.

Mme du Castel Eh! pourquoi, madame? laissez-la rêver; cela est plus aisé que de garder mon étourdie de fille, qu'on ne peut tenir.

Mme du Luc. — Je voudrais que nous en pussions changer. Adieu, nous nous reverrons bientôt.

SCÈNE TROISIÈME.

Suzanne. — Bonjour, ma chère amie, nous voici enfin ensemble après une longue séparation.

Louise. — Nos maîtresses paraissent ravies de se revoir; ne nous quittons plus.

Suzanne. — Il ne tiendra pas à moi; mais nous avons chez nous une lendore (1) qui nous attriste tous, et qui ne tiendra à la maison parce qu'elle y est toujours.

(1) Nom qu'on donne à des gens toujours prêts à dormir.

LOUISE. — Nous avons une éveillée qui ne donne pas un moment de repos, et je crains qu'elle ne donne quelque déplaisir à sa mère.

SUZANNE. — La nôtre pourra ennuyer la sienne, mais il n'y a que cela à craindre.

LOUISE. — Voyons-nous souvent, le reste ira comme il pourra.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DU CASTEL. — Je vous veux donner une amie qui est aussi sage que vous êtes folle.

CLOTILDE. — Je m'en accommoderai fort bien, madame : elle me rendra peut-être plus sage, et je la réjouirai.

Mme DU CASTEL. — La voici, je vous laisse avec elle pour qu'elle soit plus en liberté.

SCÈNE CINQUIÈME.

ÉMILIE. — Ma mère a voulu que je vous vinsse voir, mademoiselle, et que je vous demandasse votre amitié.

CLOTILDE. — J'en aurais fait toutes les avances, et je crains qu'elle ne vous ait contrainte.

ÉMILIE. — J'aime fort ma chambre, et j'avoue que j'ai de la peine à en sortir.

CLOTILDE. — Eh ! quel plaisir trouvez-vous dans votre chambre ?

ÉMILIE, — J'en trouve à tout ce que je fais ; un ouvrage m'occupe, un livre m'entretient ; je cause avec tout ce qui est avec moi ; je chante et danse toute seule, et je ne connais point l'ennui.

CLOTILDE. — C'est que vous êtes trop sage, ou du moins trop sérieuse.

ÉMILIE. — Tout est à craindre des filles qui ne le sont pas.

CLOTILDE. — Je suis gaie, mais j'aimerais mieux mourir que de manquer à aucun de mes devoirs.

SCÈNE SIXIÈME.

SUZANNE, *accourant éperdue*. — Que je vous plains, madame ! et qui l'eût jamais cru?

Mme DU LUC. — Quoi donc?

SUZANNE. — Je n'ai pas la force de vous le dire.

Mme DU LUC. — Ne me fais point mourir d'inquiétude.

SUZANNE. — Votre fille...

Mme DU LUC. — Eh bien?

SUZANNE. — Votre fille est...

Mme DU LUC. — Malade?

SUZANNE. — C'est bien pis.

Mme DU LUC. — Comment ! ma fille est morte ?

SUZANNE. — Encore pis.

Mme DU LUC. — Explique-toi !

SUZANNE. — Votre fille s'est fait enlever !... Elle a si bien rêvé, qu'elle a donné tous ses rendez-vous à un homme qui lui écrivait de belles lettres sur ses rêveries; ils s'en sont allés tous les deux.

Mme DU LUC. — Je suis au désespoir, courons y chercher quelque remède.

SUZANNE. — Il viendra trop tard. Elle est bien loin.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme DU CASTEL. — Qu'est-ce que j'apprends? Le prince de Tarente vous aime et veut vous épouser !

CLOTILDE. — Il m'a fait parler par Mme de Saint-Marc.

Mme DU CASTEL. — Qu'avez-vous répondu ?

CLOTILDE. — Que j'étais très offensée qu'il s'adressât à moi, et qu'il fallait aller à vous, ne voulant jamais que ce que vous voudrez.

Mme DU CASTEL. — Comment ! vous accommoderiez-vous que je refusasse une telle fortune?

CLOTILDE. — Je serais persuadée que vous auriez de bonnes raisons, et je ne m'en mettrais point en peine.

Mme du Castel. — Vous seriez soumise à un tel refus! et que pourrais-je après cela vous proposer?

Clotilde. — Qui vous voudriez, et je le recevrais de votre main.

Mme du Castel. — Et si je ne voulais point vous marier?

Clotilde. — Je demeurerais auprès de vous, et j'espère que vous ne me verriez jamais y changer d'humeur, ni manquer à ce que je vous dois.

Mme du Castel. — Ah! pauvre Mme du Luc! que nous avons mal connu nos filles! et que j'ai de sujets d'aimer la mienne!

L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit.

Sur l'amitié.

(A la classe verte, mai 1714.)

J'ai dessein aujourd'hui, mes enfants, de vous parler sur l'amitié. Il y en a de deux sortes, une bonne et une mauvaise : la bonne fait qu'on se porte mutuellement au bien, et la mauvaise, au contraire, en détourne. Vous ne pouvez être trop unies ensemble, mes enfants, et avoir trop d'amitié les unes pour les autres; mais il faut, pendant que vous êtes ici, que cette amitié soit générale et qu'elle n'exclue aucune de vos compagnes... (29). Quand vous serez hors d'ici, il vous sera fort libre d'avoir des amitiés particulières ; il faudra seulement user d'une grande prudence et de discrétion pour faire un bon choix, car vous hasarderiez de perdre votre réputation par la seule liaison que vous auriez avec de certaines femmes ou filles qui ne seraient pas elles-mêmes d'un bon renom.

On dit que vous aimez fort vos maîtresses ; je vous en loue, cela marque un bon cœur; je vous exhorte seulement à leur témoigner votre amitié beaucoup plus par votre docilité et votre application à profiter de tout ce qu'elles vous recommandent, que par des caresses et des empressements qu'il convient cependant que vous ayez pour elles jusqu'à un certain point.

Je me souviens que j'ai aimé une de mes maîtresses, étant pensionnaire dans un couvent, à un point que je ne puis dire ; je n'avais pas de plus grand plaisir que de me sacrifier pour son service ; j'étais fort avancée dans les exercices, de sorte que, dès qu'elle était sortie, je faisais lire, écrire, compter, l'orthographe et jouer toute la classe, et je me faisais un plaisir de faire tout son ouvrage, sans qu'il me fallût d'autre récompense que celle de lui faire plaisir. Je passais les nuits entières à empeser le linge fin des pensionnaires, afin qu'elles fussent toujours propres, et qu'elles fissent honneur à la maîtresse sans qu'elle en eût la peine ; j'étais charmée de voir son étonnement de trouver tout son ouvrage fait sans elle. Je faisais coucher promptement mes compagnes, je les pressais tant qu'elles n'avaient pas le temps de se reconnaître ; elles se couchaient pourtant diligemment et de bonne grâce par complaisance pour moi, car j'étais fort aimée. J'amassais beaucoup de bouts de chandelle, et je faisais en sorte qu'on ne brûlât pas autre chose dans toute la classe pendant une semaine, pour que j'eusse le plaisir de donner de temps en temps une chandelle entière à ma maîtresse pour des lectures et autres exercices qu'elle faisait pendant la nuit.

Je pensai mourir de chagrin quand je sortis de ce couvent, et j'eus l'innocence pendant plus de deux ou trois mois de demander à Dieu tous les jours, soir et matin, de mourir, ne pouvant comprendre que je pusse vivre sans la voir. Et cependant j'étais, en ce temps-là, dans de grandes ferveurs ; mais c'était manque d'instruction, car si j'avais su qu'il ne faut pas souhaiter la mort pour de tels motifs, je ne l'aurais pas fait ; mais j'y allais bien simplement et bien franchement, puisque je m'adressais à Dieu, et que ce n'était pas par aigreur ni par amertume de cœur que je faisais cette prière. Je crois que, voyant mon innocence, il ne m'en a pas su mauvais gré. Je priais pour elle tous les jours, et étant ensuite entrée dans le monde, et même dans le grand monde, je ne l'ai jamais oubliée ; je lui écrivais régulièrement deux fois la semaine, je ne le pouvais faire davantage, la poste pour le Poitou ne partant pas plus souvent ; mais, quelque affaire pressée que j'eusse, je ne manquais point de

lui écrire le mercredi et le dimanche. Tout le monde me louait de ma reconnaissance et d'avoir un si bon cœur, et mon amitié pour elle n'a fini qu'avec sa vie. Quand je fus établie, je demandai d'aller faire un voyage en Poitou pour voir mes parents ; mais c'était en effet pour voir ma chère mère Céleste, car c'était son nom ; je fis cinquante lieues exprès, mais sous un autre prétexte.

J'ai toujours aimé les personnes qui ont eu soin de moi. La mère de Delisle, mon maître d'hôtel, était ma gouvernante et la femme de chambre de ma tante, chez laquelle je demeurais. Je l'aimais avec une tendresse surprenante, je lui montrais à lire et à écrire, et, quand j'avais fait quelque faute, elle me disait : « Vous avez fait quelque chose mal à propos, vous ne me montrerez point à lire aujourd'hui par punition. » J'étais affligée et pleurais amèrement. Je la peignais aussi ; et elle me disait, quand j'avais fait quelque faute : « Vous ne me peignerez point demain. » Je me désolais, j'étais inconsolable, et j'ai toujours conservé une grande amitié pour cette femme-là, jusqu'à la faire venir, trente ans après, auprès de moi à la cour. Pour Delisle, qui est son fils, je l'aime tout à fait, non seulement parce que c'est un très bon homme, mais encore parce qu'il est le fils de cette femme qui était ma gouvernante.

Voilà de ces amitiés fortes et qui cependant ne sont point blâmables, et je vous louerai toujours du goût que vous montrez pour vos maîtresses, et de la reconnaissance que vous leur témoignez ; il faut seulement que les marques extérieures que vous en donnez soient égales envers toutes, quoique, comme je vous le dis, il vous soit fort permis d'avoir plus d'inclination pour l'une que pour l'autre ; mais, encore une fois, toutes les marques de préférence font de très mauvais effets dans les communautés.

Quant à vos compagnes, je vous répète qu'il faut tâcher de ne point montrer ici, du moins d'une manière trop marquée, plus d'amitié pour les unes que pour les autres, à moins que ce ne soit pour les plus raisonnables, les plus vertueuses, les plus pieuses, et qu'un chacun en voie le motif.

Sur la reconnaissance,

(A la classe verte, 1704.)

Mme de Maintenon, étant à la classe verte, demanda aux demoiselles sur quoi elles voulaient qu'on leur parlât; Mlle d'Escoublant lui proposa la reconnaissance; plusieurs furent du même avis. Mme de Maintenon dit à Mlle de Ségonzac d'opiner du bonnet, lui demandant si elle savait ce que c'était. — Elle répondit que c'était d'être du même sentiment que ceux qui donnent leur avis avec nous sur quelque chose. « Oui, dit Mme de Maintenon, et par exemple, quand les juges sont assemblés pour terminer quelque affaire, et que le rapporteur a expliqué le fait en question, chacun dit son sentiment, et quand les premiers ont parlé, si les autres sont de même, ils ne font qu'ôter leur bonnet pour marquer qu'ils sont de même avis que les autres; cela s'appelle opiner du bonnet, parce c'est en effet un bonnet qu'ils ont quand ils jugent. — Mais savez-vous, ajouta-t-elle, ce que c'est qu'opiner? » Une demoiselle répondit qu'elle croyait que ce mot venait d'opinion, et qu'opiner, c'était prendre l'avis ou le sentiment de ceux qui doivent délibérer sur quelque chose. Mme de Maintenon approuva cette réponse et dit agréablement : « Nous avons déjà appris aujourd'hui ce que c'est qu'opiner du bonnet : passons à la reconnaissance. Solare, qu'en pensez-vous? — C'est, dit-elle, faire tout son possible pour plaire aux personnes qui vous ont fait du bien. — Non seulement vouloir leur plaire, répondit Mme de Maintenon, mais se souvenir du bien qu'elles nous ont fait et le témoigner dans les occasions qui s'en présentent. Et l'ingratitude, la connaissez-vous? » La demoiselle dit que c'était tout le contraire. « Il est vrai, dit Mme de Maintenon, c'est oublier les bienfaits qu'on a reçus. Savez-vous pour qui vous devez avoir de la reconnaissance? C'est premièrement pour Dieu, et puis pour les personnes qui vous font du bien; par exemple, devez-vous avoir de la reconnaissance pour

l'instruction que je vous fais à présent? » La demoiselle fut embarrassée : elle en sentait beaucoup pour Mme de Maintenon, et elle voyait qu'elle en devait avoir encore plus pour Dieu ; elle ne savait que dire. « N'en doutez point, lui dit Mme de Maintenon, c'est principalement pour Dieu qu'il en faut avoir; c'est lui qui a permis que je vinsse ici plutôt qu'ailleurs ; c'est lui qui m'inspire de vous parler, et qui fait que l'on vous dit des choses convenables. Mais pensez-vous qu'il soit indigne de Dieu de se mêler de si petites choses, et croyez-vous en effet qu'il s'en mêle? — Oui, madame, dit Mlle de Merbouton. — Assurément, reprit-elle ; il vous les rend profitables et utiles. Y a-t-il rien dans l'Évangile qui marque que Dieu ordonne et permet tout? » Mlle de Cateuil répondit que Notre-Seigneur Jésus-Christ dit qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans son ordre. « S'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans son ordre, reprit gaiement Mme de Maintenon, combien plus se mêlera-t-il de mon instruction, car ne vaut-elle pas mieux qu'un cheveu ? »

Puis elle demanda à Mlle de Morangle si elle pouvait avoir de la reconnaissance pour une personne qu'elle n'aimerait pas. Elle répondit que cela était difficile, mais qu'il faudrait se contraindre. « Laissons la reconnaissance, ajouta-t-elle, pour un moment; dites-moi tout simplement si vous pourriez aimer une personne pour qui vous n'auriez point d'estime. » Elle répondit que non. « Il est vrai, dit Mme de Maintenon, qu'il n'est pas possible d'aimer d'une vraie amitié une personne qu'on n'estime point, parce que la vraie et solide amitié est fondée sur l'estime et l'estime sur le mérite. Revenons à la reconnaissance. Il faut rapporter à Dieu tout le bien qu'on nous fait, mais il ne faut pas se faire de cela un mauvais prétexte pour être ingrates à l'égard des personnes de qui Dieu s'est servi pour nous faire du bien; ce serait un très mauvais raisonnement de dire : c'est pour Dieu que je dois avoir de la reconnaissance, je ne dois rien aux créatures. Il veut qu'on leur doive après lui tout le bien qu'il nous fait par elles. Il y a des personnes de si mauvais cœur, qu'elles voudraient n'avoir obligation à qui que ce soit; j'en ai connu une qui disait :

Je voudrais que cette personne fût morte, car me voilà engagée à lui être obligée toute ma vie. »

Elle demanda ensuite s'il n'y avait point d'ingrates dans la classe; elles répondirent toutes que non; elle dit encore : « Que les ingrates se lèvent ! » Personne ne remua de son siège; ce qui lui fit dire que l'ingratitude est un défaut qu'on ne veut point avouer, parce qu'il est bas, et qu'il montre un bien mauvais cœur ; chacun le désavoue, et cependant il est fort commun. Il y a d'autres défauts dont on convient plus aisément : je suis sûre, par exemple, que si je demandais les paresseuses, il y en aurait qui se lèveraient pour peu qu'elles fussent simples, car il n'est pas qu'il n'y en ait ici quelqu'une qui s'en sente coupable. » Puis parlant à la première maîtresse : « Consolez-vous, ma sœur, lui dit-elle, vous n'avez pas une seule ingrate dans votre classe ; cependant je vous apprendrai bien à les connaître : ce sont celles qui donnent de la peine et qui ne font pas leur devoir; elles sont ingrates, puisqu'elles ne savent pas reconnaître par leur bonne conduite les bontés qu'on a pour elles et les soins qu'on en prend , puisqu'elles sont indociles, et qu'elles ne se soucient pas de donner du contentement, car les cœurs reconnaissants font tout ce qu'ils peuvent pour satisfaire les personnes à qui ils ont obligation ; il n'y en a pas de plus grande que d'être élevées et instruites comme l'on est ici. »

Elle demanda ensuite s'il n'y avait point de disputes dans la classe et si elles étaient toutes bien unies ensemble. La maîtresse assura qu'elles s'aimaient toutes comme des sœurs et qu'on ne voyait aucun démêlé parmi elles. « Si cela est, répondit Madame de Maintenon, vous avez la paix qui est un si grand bien, que Jésus-Christ a tant de fois recommandé à ses apôtres. »

Méchant ouvrier n'a jamais bon outil.

(Proverbe.)

PERSONNAGES :

Mme DORBAC.
Mme DE SAINT-CYR.
Mlle DORBAC.
Mme MORIN, femme de confiance de Mme Dorbac.
THÉRÈSE, JUSTINE, } servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-CYR. — Puis-je vous demander, sans être indiscrète, si quelque chose vous afflige ?

Mme DORBAC. — Ma patience est à bout sur l'éducation de ma fille.

Mme DE SAINT-CYR. — N'est-ce point que vous la voulez trop parfaite ?

Mme DORBAC. — Non, mais je ne puis venir à bout des moindres choses, et, m'en occupant depuis le matin jusqu'au soir, je ne puis lui apprendre tout ce que les enfants savent.

Mme DE SAINT-CYR. — Je suis plus heureuse dans mes enfants : j'en ai beaucoup, et pas un ne m'embarrasse.

Mme DORBAC. — Donnez-moi vos conseils, je vous en conjure.

Mme DE SAINT-CYR. — Je ne sais rien là-dessus de particulier ; je tâche de leur faire entendre raison, je mêle la douceur à la fermeté, et j'attends avec patience que Dieu bénisse ce que je fais.

Mme DORBAC. — Je n'ai point encore essayé de la douceur.

Mme DE SAINT-CYR. — C'est pourtant par où il faut commencer.

Mme DORBAC. — Je veux vous croire, et je vous dirai comment je m'en serai trouvée.

SCÈNE DEUXIÈME.

JUSTINE. — Nos maîtresses sont ensemble et nous donnent le temps de nous voir.

THÉRÈSE. — Je ne sais comment elles se cherchent, car je n'ai jamais vu deux personnes si différentes.

JUSTINE. — La mienne est la douceur même, et d'une égalité d'humeur qui est surprenante.

THÉRÈSE. — La mienne n'est ni rude ni méchante, mais tout l'embarrasse ; le soin de sa fille l'inquiète, elle ne sait ni s'en faire aimer ni s'en faire craindre.

JUSTINE. — Est-ce qu'elle est mal née ?

THÉRÈSE. — Non, elle est bonne enfant avec nous autres.

JUSTINE. — Votre maîtresse n'a-t-elle que cette fille-là ?

THÉRÈSE. — Elle en a perdu une, qui lui donnait autant de peine, et dont elle nous conte tous les jours des merveilles.

JUSTINE. — D'ailleurs est-elle aisée à servir?

THÉRÈSE. — On ne fait jamais à sa mode ; elle change souvent de domestiques, et je ne crois pas qu'elle en trouve jamais à son gré.

JUSTINE. — Voici ces dames qui reviennent. Adieu, je te prie que ce ne soit pas pour longtemps.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DORBAC. — J'ai essayé de la douceur avec ma fille, comme vous me l'aviez conseillé ; mais elle fait plus mal que jamais.

Mme DE SAINT-CYR. — J'ai envie de vous la demander, pour voir de près ce que c'est que son humeur.

Mme DORBAC. — Vous me ferez un extrême plaisir, mais je crains qu'elle ne vous incommode.

Mme DE SAINT-CYR. — A parler franchement, je n'ai pas de logement de reste. Prenez, pendant ce temps-là, un de mes enfants.

Mme Dorbac. — J'en serai ravie! Garçon, fille, donnez-moi ce que vous voudrez.

Mme de Saint-Cyr. — Voilà qui est fait : un garçon; c'est moins embarrassant. Je vais vous l'envoyer et emmener mademoiselle votre fille.

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme Dorbac. — Je prends pour quelque temps auprès de moi le fils de Mme de Saint-Cyr : ayez-en soin, servez-le et me rendez compte de tout ce qu'il fera.

Mme Morin. — Je n'y manquerai pas, madame.

Mme Dorbac. — Il ne vous donnera pas grand'peine ; on dit que ces enfants-là sont très bien nés.

Mme Morin. — On le dit, et que madame leur mère est une habile femme.

Mme Dorbac. — Je la crois très habile, mais il y a des gens heureux en tout. Appelez Thérèse, et qu'elle m'apporte mon ouvrage.

SCÈNE CINQUIÈME.

Mme Dorbac. — Avez-vous de la soie et des aiguilles?

Thérèse. — J'ai couru tous les marchands. On m'assure que ce que je vous apporte est tout du meilleur.

Mme Dorbac. — Quelle aiguille! elle est grosse comme les doigts.

Thérèse. — En voilà des petites.

Mme Dorbac. — Je ne puis l'enfiler, la soie est trop grosse. Ah! quel canevas! Il m'est impossible de travailler.

SCÈNE SIXIÈME.

Mme de Saint-Cyr. — Ne perdons pas de temps, mademoiselle, et soyez assez simple pour me dire de bonne foi les sujets que Madame votre mère a à se plaindre de vous.

Mlle Dorbac. — Je ne les ai jamais bien compris, car j'ai toujours eu une grande envie de lui plaire.

Mme de Saint-Cyr. — Qu'est-ce qu'elle désirait de vous ?

Mlle Dorbac. — Tantôt une chose, et tantôt une autre.

Mme de Saint-Cyr. — Quoi! des choses opposées ?

Mlle Dorbac. — Quelquefois.

Mme de Saint-Cyr. — Elle est donc un peu bizarre ?

Mlle Dorbac. — Je ne le crois pas, madame. Il y avait sans doute de ma faute.

Mme de Saint-Cyr. — Vous parlait-elle souvent ?

Mlle Dorbac. — Dans de certains temps.

Mme de Saint-Cyr. — Exigeait-elle que vous ne parlassiez guère ?

Mlle Dorbac. — Selon l'humeur où elle était.

Mme de Saint-Cyr. — Voudrez-vous bien suivre ce que je vous dirai ?

Mlle Dorbac. — Oui, madame, je le ferai en tout.

Mme de Saint-Cyr. — Je n'aime pas les filles qui parlent.

Mlle Dorbac. — Je me tairai autant que vous le voudrez.

Mme de Saint-Cyr. — Je veux que l'on travaille.

Mlle Dorbac. — C'est mon inclination, et quand cela ne serait pas, je le ferais pour vous obéir.

Mme de Saint-Cyr. — Il faut avec moi être diligente, se lever le matin, être peu occupée de sa personne, et donner tout son temps à des choses utiles.

Mlle Dorbac. — J'espère faire tout ce que vous me marquez.

Mme de Saint-Cyr. — Qu'est-ce qui vous déplaira le plus ?

Mlle Dorbac. — Je ne sens en moi aucune répugnance.

SCÈNE SEPTIÈME.

Mme Dorbac. — Me ramenez-vous déjà ma fille, madame ? Je me doutais bien qu'elle vous montrerait bientôt tous ses défauts.

Mme de Saint-Cyr. — Je ne devrais pas, madame,

juger d'elle si promptement; mais je suis si surprise de ce que je vois en elle que je n'ai pu attendre si longtemps pour vous le dire. C'est un ange! J'ai eu avec elle une conversation qui m'a surprise; sa douceur est charmante, son esprit passe son âge, son cœur m'a encore fait plus de plaisir : elle conserve pour vous une tendresse et un respect qui lui font prendre sur elle tout ce qui s'est passé entre vous. Elle agit comme elle parle; elle est déjà adorée chez moi, et si elle continue comme elle commence, ce dont je répondrais après ce que j'ai vu, je crois, madame, que je l'adopterais et vous laisserais mon fils.

Mme Dorbac. — Je n'en suis pas si contente. Il fait un bruit horrible. J'ai voulu lui parler là-dessus, il l'a très mal reçu, et nous ne serons pas longtemps amis.

Mme de Saint-Cyr. — Il était chez moi doux comme un mouton ! Voici Mme Morin qui vient pour vous parler.

Mme Morin. — Monsieur de Salagnac voudrait vous parler.

Mme Dorbac. — Permettez-moi de sortir un moment.

SCÈNE HUITIÈME.

Mme de Saint-Cyr. — Pendant que Mme Dorbac n'y est pas, dites-moi des nouvelles de mon fils.

Mme Morin. — Il est digne de vous, madame, et de l'instruction que vous lui avez donnée. Nous l'aimons tous, et craignons que vous ne le repreniez.

Méchant ouvrier n'a jamais bon outil.

Se rendre utile.

(Classe bleue, 1702.)

Votre peu de fortune, qui fera que vous aurez besoin de tout le monde, doit vous faire craindre d'être à charge à qui que ce soit; si les personnes les mieux accommodées et les plus élevées par leur rang doivent tâ-

cher de se rendre agréables, combien plus le doivent faire les demoiselles de Saint-Cyr, qui n'ont rien ou peu de chose. On est fort embarrassé d'une fille qui ne sait que se tenir droite, se mettre à table, jouer, parler ; chacun cherche à s'en défaire.

Je comprends bien que, les premiers jours qu'on arrive dans une maison, on soit un peu réservée et embarrassée ; mais quand on la connaît, on doit entrer dans les sentiments de celle qui la gouverne ; on demande de l'ouvrage, on cherche à s'occuper et à n'être pas inutile ; on n'est pas déconcertée jusqu'à n'oser mettre la main à l'œuvre. C'est la marque d'un bon cœur de chercher à se faire aimer par ces endroits-là ; il faut qu'on vous désire où vous irez.

Dans le temps que je demeurais à Paris, je ne manquais assurément de rien, et j'étais toujours dans une agréable compagnie, qui aurait bien désiré que je ne l'eusse point quittée ; cependant j'allais ordinairement chez ma bonne amie Mme de Montchevreuil, qui était continuellement malade ou en couches, et moi je n'avais ni l'un ni l'autre. Je prenais soin de son ménage, je faisais ses comptes et toutes ses affaires. Un jour que j'avais vendu un veau quinze ou seize francs, j'apportai cette somme en deniers, parce que ces bonnes gens à qui je l'avais vendu n'avaient pu me donner d'autre monnaie ; cela me chargea fort et salit beaucoup mon tablier. J'avais toujours les enfants de Mme de Montchevreuil autour de moi ; j'apprenais à lire à l'un, le catéchisme à l'autre, et leur montrais tout ce que je savais. Elle avait entrepris de faire un meuble de tapisserie ; je m'y mis tout entière, jusqu'à en suer souvent. Nous travaillions en carrosse durant un voyage de trois semaines, que nous fîmes dans un temps fort chaud ; elle avait des beaux-frères qui enfilaient nos aiguilles, pour ne pas perdre de temps ; je travaillais sans penser au chaud ni au beau temps, et sans sortir une seule fois pour prendre l'air. Une petite mignonne aurait dit bien souvent : Ah ! qu'il fait chaud ! Quoi ! par un si beau temps, ne point aller se promener ? — Je ne pensais à rien de tout cela, tant je travaillais avec affection, et cependant je demeurais chez elle sans intérêt, et je quittais une maison de Paris où

j'étais fort aimée, où il me semble que j'aurais eu plus de plaisir ; mais il n'en est point de plus grand que celui d'obliger. Je souhaite que vous n'oubliiez jamais la maxime qui dit que le plus grand plaisir est d'en pouvoir faire ; mettez-la en pratique et la portez jusqu'à vous oublier pour servir les autres dans les choses même les plus basses ; on a par là le plaisir de changer quelquefois de personnage : c'est un des plus grands qu'ait le roi (30).

Mme de Montchevreuil avait une petite fille dont les jambes étaient tournées. Il y avait une certaine manière de l'emmaillotter que je savais seule ; il fallait la changer souvent ; on venait me quérir au milieu d'une compagnie en me disant à l'oreille qu'elle avait besoin d'être emmaillottée ; je me dérobais pour lui rendre ce service, puis je retournais trouver la compagnie. Voilà, mes enfants, comme on fait quand on veut être aimée. On s'avise de tout ce qui peut être utile ou agréable à ceux avec qui on est, ou leur épargner de la peine ; il me semble qu'il suffit pour cela d'avoir un bon cœur et un bon esprit...

Charité. Economie domestique.

(Classe bleue, 1712.)

« — Madame, dit Mlle de Conflans, saint François de Sales dit, dans un chapitre de son *Introduction à la vie dévote*, qui traite de la manière de conserver la pauvreté au milieu des richesses, que les jardiniers des princes sont plus curieux et plus diligents à cultiver et à embellir les jardins dont ils sont chargés que s'ils leur appartenaient en propre, parce qu'ils les considèrent comme étant aux rois et aux princes, auxquels ils désirent de se rendre agréables par leurs services, et que, de même, nous ne devons pas regarder les biens que nous avons comme étant à nous, mais à Dieu, qui nous en a donné le maniement pour les employer à sa gloire, à notre salut et à l'utilité du prochain, et qu'avec ces bonnes vues-là nous lui sommes agréables d'en prendre soin.

« — Oui, dit Mme de Maintenon, cela me fait souve-

nir d'un mot d'une de ses lettres qui me charme toujours, où il dit qu'il faut avoir autant de soin que d'attachement. Remarquez qu'il ne veut pas qu'on soit sans soin, mais qu'on ait autant de l'un comme de l'autre, c'est-à-dire qu'il veut un juste milieu en tout.

« Dites-moi, mademoiselle, en parlant à la même, si vous étiez mariée et que vous ayez quinze ou vingt mille livres de rente, et que vous fussiez bien à votre aise, ce que vous feriez de votre bien. — Je nourrirais et habillerais bien mes enfants, dit la demoiselle, je paierais mes dettes, j'assisterais mes proches qui seraient dans le besoin, j'aurais soin des pauvres honteux, de tous ceux que je verrais dans la misère, j'irais porter mes charités dans les hôpitaux. — Tout cela est excellent, dit Mme de Maintenon ; mais, entre toutes ces sortes de charités, vous devriez d'abord préférer vos pauvres parents, et les pauvres de vos terres. Mais si votre revenu venait à manquer par quelque malheur imprévu, ne pourriez-vous pas emprunter pour pouvoir soutenir vos charités, dans le dessein de rendre la somme dans six mois ou un an? cela serait-il injuste? » Mlle de Chaunac répondit que non. « Si vous croyez véritablement, ma fille, que cela fût bien fait, répondit Mme de Maintenon, vous vous trompez : il ne faut pas emprunter pour faire des charités ; et si vous mettiez votre bien en charités, de quoi vivraient vos enfants? qui paierait vos domestiques?

« Il y a peu de personnes à qui il soit permis de mettre tout son bien en aumônes, comme à moi, par exemple, qui n'ai point d'enfants, et qui ai la terre de Maintenon en propre, ne l'ayant pas reçue en héritage de mes parents, ce qui fait que je puis en disposer sans faire tort à personne. Il faut penser à conserver son bien pour ses héritiers, et même l'augmenter, s'il n'est pas suffisant, surtout vous autres qui en avez peu ; il faut tâcher d'augmenter votre fonds par vos économies. Mlle de Saint-Martin, que vous connaissez, ne dépense que quatorze sols par semaine. Elle achète de la viande pour huit jours, en fait ce qu'il lui faut de potage pour le même temps ; elle le réchauffe à chaque repas ; elle aime mieux se retrancher sur cela, et avoir quelque chose pour les besoins qui peuvent survenir. D'un autre côté, j'ai ouï dire que

la maison du père d'une demoiselle de Saint-Cyr a été vendue, à cause de ses dettes, à un valet de son aïeul. Les terres passent par décret tout communément; les châteaux des seigneurs se vendent, et ils se voient obligés de prendre une chaumière de leur village, aimant mieux demeurer avec des gens de connaissance que parmi des étrangers. Le paysan est ravi en pareilles occasions, parce qu'il hait la noblesse.

UN PEU DE POLITIQUE.

Gouvernement et sujets. Leurs droits et leurs devoirs.

(Conversation.)

VICTOIRE. — Savez-vous, mesdemoiselles, le nouvel arrêt qu'on vient de donner contre les toiles peintes?

CLOTILDE. — Je viens de l'apprendre, et j'admire que le roi et ses magistrats s'occupent de telles bagatelles dans un temps où il y a des affaires si sérieuses.

MÉLANIE. — Il est vrai qu'il n'importe guère si on porte de la toile ou du taffetas.

ROSALIE. — C'est bien quelque intérêt qui fait attaquer les pauvres gens qui vendent ces sortes de marchandises.

VICTOIRE. — On ne voit qu'injustice ; j'entendais, il y a quelques jours, déplorer celle qu'on vient de faire à un homme qui a trouvé une invention de faire des souliers à bon marché ; il ne demande que la liberté de les vendre seul, on la lui refuse.

ROSALIE. — Ce n'est pas le moyen de donner de l'émulation aux hommes, et il faudrait des récompenses pour ceux qui s'avisent de quelque chose.

CLOTILDE. — Y a-t-il une injustice pareille à celle des tailles? Quand on pense qu'il faut que le pauvre donne au roi!

MÉLANIE. — N'ayant que son travail pour le nourrir, lui et toute sa famille!

VICTOIRE. — Nous ne finirions pas si nous repassions les violences que l'on fait. Mais est-ce que mademoiselle Pauline et mademoiselle Célestine ne pensent pas comme nous ? Elles gardent un grand silence.

PAULINE. — Il est vrai, mademoiselle, que je pense très différemment, et que je trouve très facile de vous convaincre qu'il n'y a nulle injustice à ce que vous venez de dire.

CÉLESTINE. — Et je soutiendrai qu'il y a beaucoup de justice, de raison et de bonté.

MÉLANIE. — Quoi ! il est possible de trouver tout ce que vous venez de dire dans la défense de s'habiller de toiles peintes?

PAULINE. — Un des inconvénients du royaume est que l'argent en sort, et il en sort par ces marchandises qu'on ne trouve pas en France.

CÉLESTINE. — Un des grands biens d'un royaume est qu'on y établisse des manufactures; elles tombent quand on n'achète pas ce qui s'y fait: on ne l'achète pas quand on a la liberté de prendre ce qui vient des pays étrangers.

PAULINE. — Les femmes, qui font la moitié du monde, aiment toujours mieux ce qui vient de loin.

VICTOIRE. — Me voilà un peu éclairée, et presque convaincue sur les toiles; mais que diront ces demoiselles de ce pauvre cordonnier ?

PAULINE. — Qu'il est très louable; qu'il faut qu'il vende ses souliers, mais non pas seul ; car la bonté qu'on aurait pour lui ruinerait tous les autres.

VICTOIRE. — Mais les autres se serviront de son invention.

PAULINE. — Mais une invention qui n'enrichit qu'un homme, et qui en mettrait un grand nombre à l'aumône, serait une mauvaise invention.

CÉLESTINE. — Il faut, mademoiselle, que votre cordonnier vende et qu'il gagne, comme il le fera sans doute, dans la nouveauté des souliers qu'il a imaginés; ensuite les autres l'imiteront, et alors ils gagneront tous un peu moins, mais plus également.

PAULINE. — Rien n'est si injuste que des privilèges sur les choses nécessaires.

CLOTILDE.— Je ne sais trop ce que c'est que privilèges.

PAULINE. — C'est qu'un seul ait une permission qui exclut les autres de faire ou de vendre la même chose.

CLOTILDE. — Nous voudrez-vous prouver aussi qu'il soit juste de faire payer la taille à un homme qui n'a que son travail pour nourrir toute sa famille ?

CÉLESTINE. — Il ne nourrirait pas sa famille en repos, si le prince ne le mettait pas en sûreté ; il serait exposé au pillage des ennemis, si les soldats ne le gardaient.

MÉLANIE. — D'accord ; mais pourquoi ce misérable paiera-t-il le soldat ?

PAULINE. — Et qui est-ce qui le paiera ? Le roi n'a point de bien particulier ; il prend d'une main sur ses sujets pour leur rendre de l'autre.

CLOTILDE. — Qui a établi ses droits ?

CÉLESTINE. — Celui qui a établi les rois et les souverains. Dès que César a été, on a payé un tribut à César.

CLOTILDE. — Qu'est-ce qu'un tribut ?

PAULINE. — Une marque de sujétion, une reconnaissance de son souverain.

ROSALIE. — Un prince ne serait-il pas plus habile et plus heureux de laisser ses sujets dans l'abondance, vivant en paix de leur travail ?

CÉLESTINE. — Nous avons déjà dit qu'il faut des armées pour le garantir de ses voisins ; mais, sans compter même cette raison-là, le peuple ne travaillerait guère s'il était dans l'abondance.

ROSALIE. — Il se reposerait ; pourquoi s'y opposer ?

PAULINE. — Que deviendrions-nous si personne ne voulait nous servir, et faire tout ce qui est nécessaire pour notre nourriture, pour notre vêtement, pour notre habitation ? Que deviendrait la terre si elle n'était pas cultivée ? Tout ce qui se recueille demande du travail ; il faut que les peuples aient besoin de travailler.

CÉLESTINE. — Combien de maux suivraient cette oisiveté ! que de vices, que de débauches, que d'emportements, que de querelles ! S'il faut que les honnêtes gens s'occupent, à plus forte raison ces sortes d'hommes grossiers et sans éducation.

PAULINE. — Ces demoiselles sont bonnes et se sont laissé prévenir par la pitié ; l'expérience leur fera voir que nous la plaçons mal fort souvent.

MÉLANIE. — Vous prétendez donc nous persuader qu'il n'y a rien d'injuste? que tout est réglé à souhait, et qu'il faut que les malheureux le soient?

PAULINE. — Non, mademoiselle, car il n'y a rien de parfait; quoique les lois et les ordres du prince soient justes, ils sont souvent mal exécutés ; il se commet mille injustices par leur autorité, mais c'est un mal qui a toujours été, qui sera et qui est sans remède.

VICTOIRE. — Eh! pourquoi sans remède?

CÉLESTINE. — Parce que les hommes sont très imparfaits, et que le meilleur gouvernement est celui où il se fait le moins de mal; mais il ne faut pas prétendre d'éviter tous les inconvénients.

VICTOIRE. — Permettez donc les plaintes, puisque vous convenez qu'on souffre et qu'on souffrira toujours.

PAULINE. — On ne peut permettre les plaintes et les murmures à des personnes aussi bien élevées et aussi éclairées que vous l'êtes ici.

CÉLESTINE. — Non seulement nous n'y devons pas tomber, mais il faut s'opposer à ceux des autres, les consoler et tâcher de leur faire entendre raison.

MÉLANIE. — Quelle raison leur dire pour les consoler d'un état malheureux, comme est celui de n'avoir pour tout bien que son travail, pendant que les autres sont à leur aise?

CÉLESTINE. — Un bon laboureur et un bon artisan sont plus heureux que nous dans les temps ordinaires ; ils gagnent leur vie et la passent plus doucement que les grands.

PAULINE. — Dieu a fait les états différents; si chacun y demeurait en paix, tout en irait mieux.

VICTOIRE. — Je ne croyais pas que les toiles peintes nous menassent à tant de réflexions sérieuses.

CÉLESTINE. — Il faut en faire sur tout, pour ne pas se laisser entraîner au torrent des discours généraux, qu'on fait sans avoir rien approfondi.

VICTOIRE. — On dira que nous parlons comme ayant été élevées dans un lieu tout dévoué au roi et à la faveur.

PAULINE. — On verra que nous savons nos devoirs, qui nous obligent à craindre Dieu, à honorer le roi et à être soumises à toute autorité.

MÉLANIE. — Comment! vous nous voulez soumettre au juge du village ?

CÉLESTINE. — Oui, assurément ; toute autorité vient du prince, il faut la reconnaître.

VICTOIRE. — Tout cela me paraît tyrannique.

CÉLESTINE. — Parce que vous n'en voulez pas voir la raison. Cette tyrannie vous accommode pourtant, quand elle met votre vie et votre bien en sûreté, et alors vous voulez bien reconnaître les juges, les sergents, et tout ce qui contribue à réparer les torts qu'on nous aurait faits.

UN PEU D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

L'impôt.

(A une demoiselle qui sortait de Saint-Cyr, 1705.)

... Un devoir important, mais bien peu connu dans le monde, quoiqu'il soit absolument nécessaire, c'est ce que tout chrétien doit à son roi et à ceux à qui il fait part de son autorité, qui est celle de Dieu même, et qu'il faut respecter, quel que soit celui qui en est revêtu. Heureusement pour nous, ma chère fille, *le prince que nous tenons de la magnificence de Dieu* est tel que nous le pouvons souhaiter : mais, quand il n'aurait ni religion, ni bonté, ni justice, vous n'en seriez pas moins obligée d'obéir à ses lois en tout ce qui ne s'oppose point à celles de Dieu. Ainsi, loin de vous plaindre et de murmurer des secours que la guerre l'oblige à tirer de ses peuples, vous devez porter les autres à s'y rendre de bon cœur, parce que le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peuvent être en sûreté dans leurs maisons si on ne les garde de leurs ennemis, et on ne peut les en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein, à quoi il est très juste que chacun contribue, puisque chacun y est intéressé.

On convient assez volontiers de ce raisonnement, on le fait même aux autres dans l'occasion ; mais quand il est

question d'en venir à la pratique, personne ne veut porter la charge, et on n'épargne rien pour en exempter ses terres, ce qui est une grande injustice, parce qu'en cherchant à se soulager on en accable d'autres, le marché étant pour ainsi dire fait, et la somme qui en doit revenir au roi, réglée, au lieu que chacun souffrirait moins si tout le monde consentait de souffrir un peu et voulait porter une partie de la charge ; mais on veut trouver des raisons et des impossibilités, qui ne sont que des prétextes suggérés par l'intérêt et par l'injustice, très commune dans le monde, et dont même souvent on se fait honneur ; par exemple, sur les douanes, les droits d'entrée et autres, on se vante de savoir mille moyens de s'échapper et de tromper habilement, ce qui pourtant me paraît une injustice et une désobéissance aux lois de l'État.

Le monde n'en raisonne point ainsi, et on vous trouvera plus que scrupuleuse d'y regarder de si près. Cependant, ma chère fille, ce n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, c'est une obligation précise pour toutes sortes de personnes ; mais combien de gens n'ont pas eu l'avantage d'être instruits de leurs devoirs comme vous.

Conseils pour le moment d'entrer dans le monde.

(Instruction aux demoiselles, 1717.)

... En entrant dans le monde, les demoiselles de Saint-Cyr ont deux écueils à éviter : le premier est de craindre trop ; le second est de ne pas craindre assez. Une trop grande crainte les rendrait timides, honteuses, et en quelque sorte ridicules aux personnes auprès desquelles elles ont à vivre ; une trop grande assurance pourrait les exposer d'abord à quelques dangers. Pour prendre un juste milieu, elles doivent ne s'avancer dans le monde

que pas à pas, et demeurer le plus qu'il est possible auprès de leurs mères, de leurs tantes, ou des autres dames vertueuses qui se trouvent dans l'obligation de les former, et de les conduire peu à peu dans les compagnies, pour les faire connaître d'abord à leurs familles, et ensuite parmi la noblesse du voisinage.

Il y a deux autres écueils à éviter : le premier est de vouloir vivre dans le monde comme à Saint-Cyr ; le second est de vivre tellement à la façon du monde qu'il ne paraisse plus aucun vestige de la bonne éducation qu'on a reçue dans cette sainte maison. La première manière de vivre, quoique bonne et sainte, serait impraticable et trop importune. La deuxième façon d'agir serait ridicule, surprenante et scandaleuse. Il faut donc retenir de Saint-Cyr la piété, la modestie, la douceur, la docilité, la vie réglée, la crainte de Dieu, son divin amour et la fidélité à tous ses devoirs, et il faut joindre à toutes ces vertus une façon d'agir noble, libre, aisée, commode, paisible, uniforme, qui ne rebute personne et qui fasse plaisir à chacun...

La médisance.

(Avis à une demoiselle qui sortait de Saint-Cyr, 1705.)

Plus la médisance est spirituelle et agréable, plus elle s'insinue et fait d'impression. N'oubliez donc pas, ma chère fille, qu'on ne peut médire sans commettre un très grand péché, qui oblige à une restitution d'autant plus difficile que le bien qu'il faut rendre est fort au-dessus de ceux qu'on nomme de fortune, qui, n'étant plus dans les mains des personnes qui l'ont ravi, n'est pas aisé à restituer.

Je sais que ce ne sera pas à vous à reprendre les personnes que vous entendrez médire, ni à leur imposer silence ; mais votre air doit parler, en ces occasions, et la charité fait user d'industrie. La plupart des gens du monde se perdent faute d'attention sur cet article ; mais

vous seriez plus coupable de vous y laisser aller, ayant été si bien instruite et précautionnée.

Soyez délicate, et même scrupuleuse sur la charité. Ne dites jamais de personne ce que vous ne seriez pas bien aise qu'on dît de vous. Couvrez les défauts du prochain, et rendez-vous l'avocate des absents. Faites-vous tellement connaître qu'on n'ose devant vous prendre la liberté d'attaquer le prochain; vous vous ferez encore plus de bien qu'à lui, puisque vous ôterez un des plus grands obstacles à votre salut. Étendez cela jusque sur les railleries un peu piquantes, et recourez souvent à Dieu pour obtenir la grâce de résister au torrent de l'exemple et de la coutume, qu'on dirait à présent être le seul Évangile du monde, tant ses partisans ont soin de s'y conformer; mais vous en connaissez un autre, ma chère fille, qui doit être la règle de votre conduite.

Soin de la réputation et de l'honneur.

(A la classe bleue, 1710.)

« Vous ne sauriez, mes enfants, vous trop précautionner contre la contagion du monde, ni trop le craindre et le haïr. Je tremble pour celles qui y entreraient sans ces dispositions, tout y étant plein d'écueils et de périls, non seulement pour la piété, mais aussi pour la réputation et pour l'honneur, dont les personnes de notre sexe doivent être si jalouses, puisque, après la grâce de Dieu, c'est le bien le plus précieux qu'elles aient en ce monde.

« Vous êtes peut-être étonnées, mes enfants, de ce que je vous parle ainsi, et je comprends fort bien que chacune de vous dise présentement en elle-même : « Ceci ne me regarde pas, et j'aimerais mieux mourir mille fois que de jamais rien faire qui pût tant soit peu ternir ma réputation. » Mais je puis vous assurer que ma longue expérience m'a appris que quantité de jeunes personnes très bien élevées, et qui paraissaient toutes vertueuses, ont fait de terribles chutes, qui ont scandalisé le monde et les ont perdues devant Dieu et devant les hommes,

et cela pour avoir eu trop de confiance en elles-mêmes, pour ne s'être pas assez défiées de leur faiblesse, pour s'être exposées aux occasions, pour n'avoir pas évité les mauvaises compagnies, ni pris toutes les précautions nécessaires pour se préserver. Je gagerais bien qu'il n'y a aucune femme perdue de réputation qui ait voulu tout d'un coup s'abandonner au mal, et qui ait dit de sang-froid : Je veux me déshonorer; on ne parvient à cet excès que peu à peu. Croyez-vous, par exemple, que Mme ..., qu'on a été obligé d'enfermer par trois différentes fois, eût pris de telles résolutions? Non certainement. On commence par des manières enjouées, par aimer l'ajustement, par vouloir plaire, par écouter les flatteries et y donner créance; insensiblement, le cœur s'engage, et l'on succombe (31).

« Il faut, sur cela, que je vous conte une histoire connue d'une million de gens; ainsi je ne crains point de vous la dire. C'était une fille d'honneur de la reine mère, de la première qualité, jolie de sa personne et de beaucoup d'esprit. Elle aimait à se parer, et ce fut ce qui fit son malheur. Il y eut un homme qui s'en aperçut; il commença par lui dire qu'elle était belle. Sachez que les hommes ne s'attaquent ordinairement qu'à celles qu'ils n'estiment pas et en qui ils remarquent quelque faiblesse; et ce n'est pas toujours aux jolies qu'ils s'adressent, et au contraire, il y en a d'effroyables qu'ils poursuivent: c'est la différente conduite des filles qui fait cela ; ils respectent celles qui sont sages, retenues, et auxquelles ils pensent fort bien qu'ils déplairont de s'adresser. Pour en revenir à la chute de cette misérable fille dont je vous parle, il lui sembla d'abord bien doux de s'entendre dire qu'elle était aimable, et mille choses de cette sorte; après cela, cet homme gagna ses femmes, et cela n'est pas difficile, car il n'y a qu'à donner un peu d'argent à ces gens-là. Toute la maison, en peu de temps, fut de concert avec lui: chacun lui en disait mille biens; il lui faisait des présents; elle fut assez sotte pour les recevoir; enfin, elle en vint jusqu'aux dernières extrémités, donna pendant dix ans un scandale épouvantable, et finit par mourir subitement en voulant se faire avorter pour cacher le malheur qui lui était arrivé. Je me sou-

viens que, quand j'appris cette effroyable nouvelle, les cheveux me dressèrent véritablement à la tête d'horreur. La femme qui lui avait aidé à commettre ce dernier crime et l'homme qui y avait contribué de ses conseils furent brûlés ; elle-même serait morte sur l'échafaud si elle avait été vivante. Quel assemblage de crimes ! Elle perd trois âmes, celle de son enfant, celle de cette femme et la sienne propre ! Il est certain qu'elle n'aurait jamais cru en pouvoir venir à de tels excès, et peut-être n'était-elle pas plus mal née qu'une autre ; mais son trop grand goût pour l'ajustement, pour sa personne, pour ses agréments, pour la flatterie, l'y ont conduite peu à peu. Comptez que les hommes remarquent bien vite le faible des personnes de notre sexe et par où il les faut prendre : ils donnent des rubans et ajustements à celles qui aiment à se parer ; ils donnent des sucreries, des fruits et choses semblables à celles qui aiment à manger ; ils fournissent des commodités à celles qu'ils voient occupées d'en chercher.

« Votre principal soin, mes enfants, au sortir d'ici, doit être de demander sans cesse à Dieu de vous préserver des mauvaises occasions, et d'être extrêmement attentives à les éviter ; autrement, je ne vous donnerais pas un an pour vous perdre, et en même temps tout le fruit de votre éducation ; car le Saint-Esprit nous apprend que qui aime le péril périra. Mais quand c'est lui qui nous met dans un état, il est en quelque sorte obligé (si cela se peut dire) de nous donner les grâces nécessaires pour nous délivrer des dangers qui y sont attachés. C'est ce qui me console dans l'état où je suis ; c'est Dieu qui m'y a mise, et je n'ai jamais désiré un seul moment d'y être ; j'ai même toujours désiré d'en sortir. Je ne comprenais pas d'abord comment il se pouvait faire que Dieu m'eût donné un si grand éloignement de la cour, m'ayant destinée à y passer ma vie ; mais mes confesseurs m'ont dit que c'en était précisément la raison, afin que cette haine me servît de préservatif contre tous les écueils que j'y devais trouver. Quand je vins à la cour, je pensai aussitôt que, lorsque j'aurais un peu de bien, car je n'en avais point, je me retirerais dans une maison particulière. J'achetai, dans ce dessein, la terre de Maintenon,

sans l'avoir vue; j'y envoyai toutes sortes d'ameublements, et la première fois que j'y allai, dès que j'entrai dans la cour, je regardai avec un extrême plaisir la fenêtre de la chambre que je croyais la principale, pensant en moi-même : Ce sera là que je finirai mes jours. Je n'avais pas d'autre dessein que de vivre en paix avec mes paysans ; mais, pendant que je comptais ainsi, Dieu en disposait autrement.

« Je vous ai toujours dit, mes chères enfants, que celles qui seront religieuses seront les plus heureuses. Ce n'est point que je veuille que vous le soyez toutes, car je n'aime pas plus celle qui veut l'être que celle qui ne le veut point. Mais je dis la vérité: il est certain qu'il est plus aisé de faire son salut dans le plus médiocre couvent que dans le meilleur monde..., qu'on y est hors de plusieurs occasions de se perdre qui sont inévitables dans le monde, où l'on est exposé à tous moments de perdre son âme et sa réputation. »

Mme de Saint-Périer dit : « Ce que Mme d'Havrincourt nous contait l'autre jour, Madame, d'une demoiselle, qui, par un rire mal à propos, l'a pensé perdre, nous le fait bien voir. — Il n'en faut pas davantage, reprit Mme de Maintenon. Il faut que je vous conte, à ce sujet, ce qui m'arriva au commencement que j'étais à Paris. Je ne savais point les coutumes, et, allant un jour à la messe aux Jacobins, où il n'y avait pas plus loin que de ma chambre à votre porte de clôture, je n'avais qu'un laquais avec moi. Quelques hommes passèrent et me saluèrent en riant; moi, tout innocemment, je me mis à leur sourire. Après la messe, une personne me vint dire que j'avais couru un grand danger ce jour-là. Je lui répondis, fort surprise: « Quoi donc ? — C'est, dit-elle, que vous avez ri à des hommes qui ont passé devant vous. » Elle me fit voir qu'ils auraient pu me jouer quelque mauvais tour. J'étais cependant fort innocente, et plus que la plus petite de vos demoiselles. J'avais tort néanmoins. » Et, adressant la parole à Mlle de Ségonzague, elle lui dit: « Me diriez-vous bien en quoi ? » La demoiselle lui répondit: « C'est d'avoir ri. — C'est bien cela, mais c'est aussi parce que j'étais sortie seule. Ce n'est pas être suffisamment accompagnée que d'avoir un laquais der-

rière soi ; si j'avais eu quelque vieille femme, elle m'aurait dit ce que j'aurais dû faire. Il faut toujours avoir avec soi une femme d'un certain âge mûr, ne fût-ce qu'une vieille servante de cuisine ; cela vaudrait mieux que cinquante laquais. Il faut fuir les hommes si on veut être en sûreté, se garder de leurs discours, et battre en retraite, comme l'on dit (32). »

CHAPITRE II

DU MARIAGE

La vérité sur le mariage.

(A la classe bleue, 1702.)

« Vous ne sauriez croire, mes chères enfants, tout le bien que l'on dit de Mme de la Lande, et combien elle a été louée à Marly, d'où je viens ; le roi lui-même en a fait un très grand éloge. Vous voyez par là que ce qui fait louer une personne n'est pas d'avoir de beaux habits, et bien des rubans sur la tête ; que ce n'est point non plus d'être fort riche, ou d'avoir un grand esprit. Mme de la Lande est une simple demoiselle de Saint-Cyr, qui a épousé un gentilhomme qui n'était point riche, et elle n'est point d'un rang assez distingué pour que le roi veuille bien parler d'elle comme il le fait. D'où vient donc cela ? De son mérite et de sa bonne conduite. C'est une femme qui, depuis six ou sept ans qu'elle est mariée, a toujours souffert ; car elle a mené une vie fort triste, ayant épousé un homme d'une dévotion fort sévère et fort mélancolique, en un mot, d'une dévotion qui n'était pas réglée par l'esprit de saint François de Sales ; c'était un nouveau converti ; il ne voulait pas qu'elle prît les plaisirs les plus innocents, craignant qu'il n'y eût du mal ;

il était fort retiré, et la tenait très renfermée. Elle s'est accommodée à tout cela, a tourné sa dévotion selon le goût de son mari, ne sortant jamais d'une chambre deux fois grande comme les cellules de vos maîtresses ; voilà comme elle a passé les quatre premières années de son mariage. Ensuite son mari est devenu malade, elle l'a servi sans le quitter, principalement depuis deux ans qu'il est empiré ; il y a quatre mois qu'elle ne s'est couchée, parce qu'il ne pouvait se passer d'elle. Quelquefois il la renvoyait par de petites bizarreries dont les malades ne sont pas exempts ; puis, si elle tournait la tête, il se plaignait qu'elle l'abandonnait. Il fallait qu'elle fût toujours là, à l'entendre faire des cris épouvantables, à sentir une odeur à faire crever ; car un de mes gens, que j'y voulais envoyer l'autre jour, et qui est plein d'affection, me dit : Madame, jusqu'ici j'y ai été deux fois le jour ; mais, en vérité, je n'y puis plus aller, je m'en trouve mal, on n'y peut durer par la mauvaise odeur. Il ne voulait pas, le pauvre homme, qu'on ouvrît un volet, craignant que cela ne lui fît mal, ce qui pouvait bien être vrai.

« Voilà l'état où était Mme de la Lande : il n'est pas, comme vous voyez, fort agréable. Cependant elle ne s'en est jamais plainte à personne, pas même à moi ; non, elle ne m'a jamais dit qu'elle souffrît rien, quoiqu'elle me l'eût bien pu dire. Elle a pris tout cela sur elle, s'est renfermée encore toute jeune et bien faite de sa personne, et s'est passée de toutes sortes de plaisirs ; car, depuis qu'elle est mariée, elle n'en a jamais eu d'autre que de venir quelquefois ici avec moi : voilà ses grands divertissements. Si Mme de la Lande ne s'était pas bien conduite, qu'elle n'eût été occupée qu'à se divertir, qu'elle eût laissé là son mari, on ne parlerait pas d'elle comme on le fait à présent ; mais, comme on sait la vie qu'elle a menée du vivant de son mari, on l'estime, on la choie, et il n'en faut pas davantage pour la faire admirer, et pour faire dire à tout le monde : Mon Dieu ! que cette femme-là est estimable, qu'elle a de mérite ! Assurément, si quelqu'un veut être heureux, il l'épousera. »

Une maîtresse dit à Mme de Maintenon : « Il me semble que voilà ce qui s'appelle une bonne réputation. —

Oui, vous voyez ce qui lui en a coûté. Il faut aussi qu'il vous en coûte, mes chères enfants; comptez que personne n'a jamais établi sa réputation en se divertissant; c'est un grand bien, mais il coûte cher. La première chose qu'il faut sacrifier pour sa réputation, c'est le plaisir; on ne saurait trop vous dire cela, à vous autres qui ne savez pas vous en passer. Vous êtes bonnes à aller dans un carrosse pour vous réjouir et pour tenir compagnie; mais cela ne suffit pas : il faut savoir rendre service, il faut savoir s'ennuyer et se passer de divertissements (33). On me dit, l'autre jour, que Mlle de. . avait peur de M. de la Lande, et qu'elle avait de la peine à aller auprès de lui; je lui dis, d'un air bien sec: « Mademoiselle, vous n'êtes donc propre qu'à aller à Marly et à partager les plaisirs de vos amis? Il faut apprendre autre chose, il faut savoir les servir et les consoler : allez-vous-en auprès de Mme de la Lande. » — Elle aurait dû me le demander avec empressement, et me prier de la laisser quitter Marly pour l'aller consoler ; car, étant amies comme elles le sont, elle aurait dû ne la pas quitter et pleurer avec elle, s'ennuyer avec elle. Voilà ce qu'on doit faire pour ses amis; sans cela, il n'y a point de vraie amitié.

« Vous savez que je tombe toujours dans le ridicule de me donner pour exemple; mais c'est à mes enfants, et pour les instruire. Je me souviens que, dans le temps que je n'étais pas même dévote, j'avais une vieille amie de soixante-six ans, qui eut une maladie de trois mois, qui la tint toujours au lit. Je demeurai auprès d'elle sans la quitter; je ne sortis pas une seule fois pour m'aller promener, et pourtant c'étaient les trois mois de l'été, et je me souviens même que cela me coûtait fort. Je n'avais que dix-huit ans; voyez quelle disproportion et quelle contrainte pour une jeune personne ! Je demeurais là, auprès de ma vieille amie, à la soulager, à la tenir, à lui voir faire des opérations très dégoûtantes, et tout cela, il faut l'avouer, ce n'était point que je l'aimasse fort, mais par l'envie de faire dire du bien de moi, par le désir de l'honneur et de la réputation. C'est que cela montre mille bonnes choses : un bon cœur, du courage, de la sagesse, qu'on est capable d'amitié et de se passer

de plaisirs. Les jeunes personnes ne sauraient avoir trop de soin de leur réputation ; vous savez que saint François de Sales veut qu'on ait soin de sa bonne renommée. »

On parla ensuite longtemps des peines du mariage, et surtout de la contrainte où sont les femmes ; et Madame dit : « Mon Dieu ! quelle vertu il faut qu'elles aient ! Quand je pense à Mme la duchesse de... ! car il faut vous livrer tout le monde et se servir de ce qu'on connaît pour vous instruire. Cette dame était la fille bien-aimée de M. et de Mme la maréchale de... Ils ont fait pour elle de grands efforts en la mariant à un très grand seigneur et fort riche. Elle était fort aimable ; cependant vous ne sauriez croire ce qu'elle a eu à souffrir. Son mari, qui n'avait comme elle que quinze ans, commença par prendre de mauvais conseils et par les suivre, et il faut avouer, en passant, que c'est un grand abus que de marier des enfants si jeunes, et vous devriez désirer toutes d'épouser plutôt des vieillards, si vous étiez appelées au mariage. Ce jeune homme crut qu'il était du bel air de ne point aimer sa femme et de la laisser là, d'en aimer d'autres, qui même lui marquaient à elle-même du mépris ; il n'était presque jamais chez elle ; à peine la voulait-il regarder, et ainsi elle souffrit, non seulement dans l'esprit par l'humiliation, mais encore dans le cœur par la tendresse qu'elle avait pour lui, car elle l'aimait véritablement. Voyez quelle épreuve ! Elle l'a soutenue pourtant sans se plaindre ; on la voyait changer, maigrir ; on croyait qu'elle se mourait ; elle eut le courage de se taire, de n'en pas même parler à son père et à sa mère, craignant qu'on ne fît un éclat, étant persuadée que cela ne ferait qu'aigrir son mari, et que ce n'était pas par là qu'il reviendrait ; on effet, ce n'est pas par les plaintes qu'on les ramène ! Elle étouffa donc tout cela, ne se servit que de la patience et de la douceur. Cette conduite l'a charmé, et l'a fait rentrer en son devoir, et enfin ils sont très bien ensemble ; mais ce petit martyre a duré près de vingt ans !

« — Hélas ! dit une maîtresse, nous pouvons bien dire que nous ne souffrons rien de comparable à cela, nous autres religieuses. — Assurément, reprit Madame, et

nous n'avons pas tort quand nous disons à ces demoiselles que le mariage a de grandes peines. Saint Paul en avertit les chrétiens de son temps, et leur dit que les personnes mariées souffriront les afflictions de la chair. Encore, si tous les maris étaient comme celui dont nous venons de parler! car il n'était pas chez lui, au moins sa femme était libre dans sa chambre; mais il s'en faut bien! Ils viennent et reviennent plus d'une fois dans la journée, en faisant toujours sentir qu'ils sont les maîtres; ils entrent en faisant un bruit désespéré, souvent avec je ne sais combien d'autres hommes; ils vous amènent des chiens, qui gâtent tout; il faut que la pauvre femme le souffre : elle n'est pas la maîtresse de fermer une fenêtre; si son mari revient tard, il faut qu'elle l'attende pour se coucher; il la fait dîner quand il lui plaît; en un mot, elle n'est comptée pour rien. »

On lui demanda si les femmes ne doivent jamais se plaindre : « C'est le mieux, répondit Madame; car, à quoi servent les plaintes? A refroidir encore davantage, et à empêcher la réunion des esprits. Les parents d'une femme veulent apporter du remède à ce qu'on leur a dit, ils parlent ou font parler à un mari, qui n'en fait que pis ensuite; ils donnent quelquefois de mauvais conseils; ils sont souvent cause que la dissension et l'aigreur continuent; au lieu que, si on n'avait rien dit, la paix serait venue avec le temps. — Mais, Madame, lui dit-on, est-ce qu'une femme ne peut pas dire ses peines à son père et à sa mère? — Oui, répondit Madame, si c'est pour prendre quelque bon conseil, mais jamais seulement pour se plaindre : *il faut avoir assez de vertu et de sagesse pour passer entre Dieu et soi ce qu'on peut dérober à la connaissance des autres.* Il faut même bien prendre garde à ceci, car il y a tel père et telle mère qui ne seraient guère propres à vous donner un bon conseil; mais, quand c'est une mère sage, ou même un bon directeur, il n'y a point de mal à dire ce qu'on souffre, pourvu, encore une fois, que ce ne soit pas seulement pour se plaindre.

« Je connais un homme à la cour qui dit souvent au roi, car c'est un de ses domestiques (34), qu'il n'a jamais pu savoir ce qui faisait peine à sa femme, parce que, dit-il,

« je ne lui propose jamais rien qu'elle ne l'accepte de bon cœur, et qu'il ne paraisse même que ce soit sa pensée, et qu'elle me l'allait proposer. Je dis que je veux aller à la campagne; elle me dit : — Ah! que cela sera bien! il fait très beau. — Si j'ajoute : Menons mon fils, — J'en serai ravie, dit-elle, cela m'occupera. — Si, un peu après, je lui dis : — Non, ne le menons pas, — Je crois, en effet, que vous avez raison, il vous embarrasserait peut-être. Et ainsi de tout. Je ne lui connais point de volonté. » Cependant, poursuivit Mme de Maintenon, je connais cette femme-là ; je sais qu'elle sèche et qu'elle se fait une violence continuelle, et si vous demandiez un bon ménage à la cour, on vous nommerait celui-là. Vous voyez par où il est bon : c'est que la femme prend tout sur elle ; elle a peu apporté à son mari, mais aussi ne lui dépense-t-elle rien. Je lui dis quelquefois : « Est-ce que vous ne jouez point un peu pour vous amuser? — Ah! Madame, dit-elle, il ne serait pas juste que, ne lui ayant rien apporté, je jouasse encore son argent. » Il faut que ce soit son mari qui la presse d'acheter un habit.

Du célibat des filles.

(A la classe bleue, 1706.)

« Si je parlais à des filles qui eussent de quoi s'établir, je leur dirais ce que je dis hier à une de vos compagnes qui me vint dire adieu : « Retenez cette instruction de votre vieille mère : mariez-vous au sortir d'ici, ou vous faites religieuse ; ne demeurez point sans état. »

« Il n'y a apparemment que l'amour de la liberté qui vous fasse envisager comme un bonheur de demeurer sans établissement. Si vous ne voulez dépendre de personne, faire votre volonté depuis le matin jusqu'au soir, et enfin n'avoir ni contrainte ni assujettissement, c'est vouloir l'impossible. Il n'y a point d'état où l'on ne dépende de quelqu'un : si vous vous mariez, vous dépendrez de votre mari ; si vous êtes religieuses, il faudra vous soumettre à votre règle et à votre supérieure ; si

vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous dépendrez de votre père, de votre mère, ou de quelque autre parent ; si vous n'en avez point, il faudra que vous cherchiez quelque personne de probité pour vous servir de chaperon, car une fille ne peut demeurer seule ; si vous vous mettez avec une dévote, il faudra vous accoutumer à ses manières et à son humeur, qui ne reviendra pas toujours à la vôtre, l'accompagner dans la visite des hôpitaux et autres bonnes œuvres, ne la point quitter un moment. Voilà la conduite que doit tenir une fille qui veut conserver sa réputation. Vous pourriez encore vous retirer dans quelque couvent ; mais vous serez obligées de vous assujettir aux règlements de la maison, et il n'y a point de vie plus triste et plus ennuyeuse pour une pensionnaire qui n'a point de vocation ; peu de filles ont le courage d'y demeurer plus de deux ou trois ans...

« Mes chères enfants comment conservez-vous des idées d'une fausse liberté, après tout ce que je vous dis si souvent pour vous persuader de la nécessité de la contrainte et de la dépendance ? Vous avez bien d'autres choses à faire que votre volonté. Le peu de fortune de la plupart de vous vous mettra hors d'état de paraître comme les autres, et il y en aura, comme il y en a déjà, qui seront réduites à passer tout le jour à travailler pour avoir de quoi subsister ; car c'est là sur quoi vous devriez compter, et, au lieu d'aller à vos confesseurs pour des riens, il serait plus à propos de leur demander : « Que ferai-je pour supporter mon peu de fortune ? Et de quels moyens me servirai-je pour souffrir constamment les humiliations qui en sont inséparables ? » Les mieux accommodées d'entre vous n'en seront pas exemptes. D'un grand nombre de demoiselles qui sont sorties d'ici, Mlle de..., par exemple, est assurément une des mieux ; elle est pourtant obligée de servir son père et sa mère, d'aller au marché, et enfin de faire encore des choses plus basses ; mais ils l'aiment tendrement, et elle est de même pour eux, et a assez de raison pour dire que, si elle était assurée qu'ils vivraient, elle serait très contente de son état. Elle ne connaît point le monde, elle passe sa vie dans une chambre à travailler, et son plus grand plaisir est de venir ici une fois en trois mois.

Mlle de..., qui est une autre de vos compagnes, nourrit sa mère sur ses cinquante écus et s'entretient par son travail continuel.

« ...Après vous avoir montré la nécessité d'embrasser un état, il faut cependant vous avouer que vous ne serez pas toujours maîtresses de prendre celui qui vous conviendrait ; car celles qui n'auront point de vocation n'auront pas, pour la plupart, le moyen de s'établir par un mariage sortable à leur condition, et je ne vous conseillerais pas de vous mésallier ni d'épouser un gentilhomme qui aurait aussi peu de bien que vous. Ainsi votre mauvaise fortune vous contraindra à demeurer dans le célibat, que nous venons de dépeindre si triste et si dangereux pour la réputation d'une jeune personne. Je vous ai souvent cité l'exemple des demoiselles de..., qui ont été vos compagnes : elles demeurent près de leur mère, parce qu'elles n'ont point de vocation et qu'on ne peut les marier selon leur condition, car il y a peu de familles en France qui les égalent ; cependant, avec toute leur naissance, elles n'osent se montrer : leur mère m'a dit qu'elle ne les avait menées qu'une fois aux Tuileries et qu'elle avait pris le temps qu'il n'y avait personne.

« Il y en a peut-être entre vous qni comptent sur quelques-uns de leurs parents qui ont du bien, mais elles se trompent ; car, outre qu'il est difficile qu'un particulier fasse la fortune d'un autre, ou veuille s'en charger, vos parents ont leurs enfants et ne se mettront point en peine de vous aider. Il y a quelque temps que le petit de la Maisonfort alla voir M. de Beauvilliers, dont il est parent, et qui, assurément, est fort riche et même pieux et charitable ; cependant, quand il le vit, il lui dit : « Puissiez-vous devenir un homme de bien ! » et ne lui donna rien, pas même un habit, quoiqu'il fût presque nu. C'est pourtant, comme je l'ai déjà dit, un homme de beaucoup de vertu et qu'on peut nommer un saint. Il fut encore chez une de ses tantes ; elle lui fit fort bon accueil, mais quand le dîner vint, elle lui dit : « Adieu, mon neveu, vous me viendrez voir quand vous serez habillé. » Vous voyez bien qu'elle ne lui offrit pas seulement à dîner. L'humiliation suit ordinairement l'indigence. »

Madame leur donna encore un exemple dans Mlle du Breuillac, qu'elle dit avoir été autrefois fort riche et en belle passe dans le monde. « Cependant, dit-elle, vous la voyez présentement réduite à être chez Mme d'Heudicourt, et, malgré les bontés que cette dame a pour elle, il faut qu'elle essuie plusieurs contre-temps assez fâcheux. Elle me disait l'autre jour que Mme d'Heudicourt, étant allée à Paris, l'avait laissée chez elle, persuadée qu'elle y serait bien traitée. Quand ce fut l'heure du dîner, voyant qu'on ne songeait point à lui rien apporter, elle pria qu'on lui fît une omelette ; le cuisinier lui répondit qu'il avait autre chose à faire qu'à la servir, et que, si elle en voulait, elle n'avait qu'à la faire elle-même, qu'elle savait bien où prendre des œufs. Elle m'avoua qu'elle l'aurait bien faite sans aucune peine si elle avait été chez elle, mais qu'elle n'avait pu se résoudre à tenir la queue d'une poêle grasse à côté d'un cuisinier ; qu'elle avait eu moins de peine à s'en passer.

« Mes chères enfants, quand on est chez quelque personne étrangère ou même parente, il est bien difficile de plaire aux domestiques, de qui on est toujours mal venu, parce qu'ils croient qu'on leur ôte tout ce qu'on vous donne, et cette pensée excite leur jalousie. Pour moi, je souhaite fort de vous faire du bien ; mais beaucoup d'entre vous savent la difficulté qu'il y a de m'aborder quand je suis à Versailles ; je vous préférerais volontiers à un nombre infini de personnes, que leurs charges et leur rang m'obligent de les laisser m'environner ; mais *l'argent fait tout dans le temps où nous sommes.*

Ennuis attachés aux grandes situations.

(A la classe bleue, 1710.)

« Je me traîne ici pour vous chercher, mes enfants, afin que vous me disiez ce que vous avez retenu de la belle conférence que vous fit hier M. l'abbé Tiberge. »

Les demoiselles la répétèrent, et quand elles vinrent à l'endroit où il leur avait dit qu'il y a de la peine dans

tous les états, elle prit la parole et appuya fort là-dessus, disant que cela est bien vrai, et qu'à commencer par celui des gens de la cour, qui, selon le monde, paraissent si heureux, il n'y a rien de si gênant que la vie qu'ils mènent ; que, pour faire sa cour, il en coûte bien de la peine, de la contrainte, de la dépense et de l'ennui, et qu'au bout de tout cela, on trouve un homme qui dit : « Ah ! que je suis fâché, je suis debout depuis ce matin, et je ne crois pas seulement que le roi m'ait vu. » En effet, on se lève de grand matin, on s'habille avec soin, on est tout le jour sur ses pieds pour attendre un moment favorable pour se faire voir, pour se présenter, et souvent on revient comme on était allé, excepté que l'on est au désespoir d'avoir perdu son temps et sa peine.

« Mais je voudrais que vous pussiez voir l'état des plus heureux, c'est-à-dire de ceux qui voient le roi et qui ont l'honneur d'être dans sa familiarité ; il n'y a rien de pareil à l'ennui qui les dévore. Nous sommes à présent à Meudon, qui est un palais magnifique ; eh bien ! il faut s'aller promener sans en avoir envie par un vent effroyable, par respect pour le roi ; on revient très fatigué, et on voit quantité de femmes qui se plaignent et qui disent : « Que je suis lasse ! voilà une maison qui nous fera mourir ! — Je ne puis plus durer, dit une autre. Encore si je m'étais promenée avec quelqu'un qui m'eût fait plaisir ; mais non, je me suis trouvée enfilée avec un tel, qui m'a fait mourir d'ennui. » Car on ne choisit pas là qui on veut, non plus qu'ici, il faut demeurer avec celle qui se présente.

« M. le Dauphin a fait faire un appartement depuis peu, qui est admirable : il n'y a rien de si beau ; mais il est si éloigné et il y a un si grand nombre de degrés à monter pour y aller, que l'on y arrive à demi fatigué, et, quand on y est : « Voilà un beau lieu, » dit-on. On se regarde : « Hé bien, que ferons-nous ? » et on demeure là, sans savoir, en effet, à quoi s'amuser. Ce qui me fait toujours souvenir de six lignes de vers de M. l'abbé Testu, dit-elle en s'adressant à la maîtresse ; les voici :

Six personnes, brûlant du plaisir de se voir,
Après s'être cherché, se trouvèrent, un soir,

Dans un bois sombre et solitaire;
Que leur plaisir fut grand ! il passait leur espoir.
Mais, après les transports du salut ordinaire,
Ils ne surent que dire, et ne surent que faire.

« Car, dit Mme de Maintenon, voilà ce que c'est : ils ne savent véritablement que faire, et rien ne fait plaisir. Les jours de fête sont les plus ennuyeux pour ceux qui n'ont point de piété : ils ne savent comment les employer. Il y en a, parmi ces dames, qui ne sont pas assez heureuses pour aimer à passer ces jours-là à l'église, comme il conviendrait; mais elles aiment l'ouvrage et sont très fâchées de n'oser travailler; pour celles qui n'ont ni piété ni goût pour l'ouvrage, tous les jours leur sont également ennuyeux, et ce sont là les moindres de toutes leurs peines.

« Vous voyez, mes chères filles, que voilà pourtant ce qu'il y a de plus grand dans le monde, car je vous parle des princes et princesses, des premières personnes de la cour et de celles qui sont l'objet de l'envie de tout le reste du monde; ils ne sont ordinairement contents nulle part, et s'ennuient de tout à force de chercher du plaisir; ils n'en peuvent trouver; ils vont de palais en palais, à Meudon, à Marly, à Rambouillet, à Fontainebleau, etc., dans le dessein de se divertir; ce sont des lieux admirables; vous seriez, vous autres, ravies en les voyant, mais eux s'y ennuient, parce que l'on s'accoutume à tout, et qu'à la longue les plus belles choses ne font plus de plaisir et deviennent indifférentes; de plus, ce ne sont point ces choses-là qui nous peuvent rendre heureux; notre bonheur ne peut venir que du dedans.

« Mais, Madame, dit Mme de Champigny, ces demoiselles vous répondraient peut-être bien volontiers que ce ne sera pas là qu'elles iront, et qu'elles trouveront plus de plaisir et de liberté dans leurs familles.

« — Elles ont raison, dit Mme de Maintenon, elles peuvent avoir assurément des plaisirs plus innocents et moins d'assujettissements à la campagne qu'on n'en a à la cour; mais il y en aura qui trouveront aussi d'étranges choses : un père au désespoir d'une mauvaise affaire, une perte de procès, etc.; un frère qui n'a pas de quoi s'équiper pour aller à la guerre; une mère triste et de mau-

vaise humeur pour le mauvais état où se trouve sa maison, et mille autres choses de cette nature. Elles manqueront peut-être de tout et auront à se plaindre de plus grands maux que de l'ennui. Que de gens qui ne songent pas à s'en plaindre et ont bien d'autres choses à souffrir! Je le trouve en mon chemin tous les jours: l'ennui est ma moindre peine, et je ne m'amuse pas à le compter pour quelque chose. Mais, mes enfants, quand même votre vie, par impossibilité, serait exempte de toutes sortes de peines et que vous n'eussiez que des sujets de contentement et de satisfaction, vous ne jouiriez point de ce bonheur parfait si le fond de votre cœur n'est véritablement à Dieu; car, encore une fois, c'est de ce fond de la conscience, et du bon ou mauvais témoignage qu'elle rend, que dépend véritablement notre bonheur ou notre malheur présent (35). »

De la légèreté.

(Entretien, 1705.)

« Je ne comprends pas l'injustice d'exiger des autres ce qu'on sait bien, en sa conscience, qui coûtait tant à faire. Je ne dis pas qu'on n'oblige point les enfants d'apprendre tout ce qu'il faut qu'ils sachent, ou qu'on ne les mène point à l'église, parce que cela leur fait de la peine; mais je ne voudrais pas qu'on en fût étonné, qu'on les pressât trop, qu'on ne leur donnât jamais de relâche, ou qu'on jugeât qu'une fille est légère parce qu'elle sort volontiers de son banc, ou qu'après avoir lu quelques lignes, elle regarde un oiseau qui vole. Cette vive vaudra peut-être mieux qu'une sournoise qui vous paraît plus sage. Ce n'est pas même parler juste de dire qu'une rouge est légère, car cette joie, cette vivacité, ce pétillement des enfants, qui fait qu'ils ne peuvent demeurer en place, est un effet de la jeunesse : on est ravi de se sentir jeune, d'avoir de la santé; on n'a rien dans l'esprit : si quelque chose fâche, cela ne dure guère. On ne saurait bien juger qu'une personne est légère qu'elle n'ait dix-huit ou

vingt ans; la légèreté est proprement dans les sentiments et dans la conduite : c'est de ne pouvoir se fixer, de vouloir tantôt une chose, tantôt une autre, de ne rien suivre. Les personnes légères sont encore sujettes à des engouements ; elles veulent les choses avec passion et s'en dégoûtent de même fort vite; il vaut mieux être modérée, aller plus doucement, et marcher toujours. Il ne faut pas, encore une fois, s'étonner ni s'inquiéter de la vivacité des jeunes personnes, et si vous voulez, de leur légèreté : elle passe si vite, on devient si fort sérieuse! L'âge, les affaires, les chagrins modèrent bientôt cette joie de la jeunesse; chacun l'a éprouvé en soi-même. On me reprochait tant, au commencement, la liberté que je laissais à Madame la duchesse de Bourgogne pour se divertir, ses promenades, ses courses, ses jeux, qui lassaient toutes ses dames ! Mais je n'en étais point du tout en peine, et j'avais raison ; car, quoiqu'elle soit encore bien jeune, elle est déjà trop sérieuse : elle est, sur les affaires de l'État, comme si elle avait quarante ans. »

Pudeur et Pruderie. — Du mariage.

(Entretien, 1705.)

Mme de Maintenon ayant marié Mlle de Normanville, qu'elle avait gardée pendant quelques années depuis qu'elle était sortie de Saint-Cyr, à M. le président Brunet de Chailly, lui fit l'honneur de se trouver à ses noces. Le lendemain, elle dit aux religieuses de Saint-Louis que M. l'abbé Brunet, son oncle, lui avait fait en la mariant une excellente exhortation, dans laquelle il avait blâmé la délicate modestie des personnes qui se récrient dès qu'un prêtre ouvre la bouche pour parler dans l'église d'un sacrement qu'on y administre, que Jésus-Christ a institué, que saint Paul appelle grand et honorable.

« Cette fausse délicatesse est un des travers que je voudrais ne pas voir chez vous, mes chères filles. La plupart des religieuses n'osent prononcer le nom de

mariage; saint Paul n'avait pas cette sorte de scrupule, car il en parle très ouvertement. Je vous ai vu ce faible, je voudrais bien qu'il fût détruit ici pour toujours.

« — Il est vrai, répondit Mme de Jas, que nous passions ordinairement cet article du catéchisme, et l'on consultait la supérieure pour savoir si on en parlerait ; nous ne l'avons même fait au chœur que depuis que vous nous avez dit qu'il fallait en parler comme des autres matières du catéchisme, quand l'occasion s'en présente. — Ne comprenez-vous pas, mes chères enfants, reprit Mme de Maintenon, que c'est un travers qui est insoutenable dans une maison comme la vôtre, de n'oser y parler d'un état que plusieurs de vos demoiselles embrasseront, qui est approuvé par l'Église, et que Jésus-Christ même a honoré de sa présence ? Comment les rendrez-vous capables de bien remplir les devoirs des divers états où Dieu les peut appeler, si vous ne leur en parlez jamais, et, qui pis est, si vous leur laissez entrevoir la peine que vous avez à en parler ? Il y a certainement moins de modestie et de bienséance à ces façons que lorsque vous leur en parlerez bien sérieusement et bien chrétiennement comme d'un état saint, qui a de grandes obligations à remplir. Craignez que les omissions qu'elles feront par ignorance des devoirs de cet état ne retombent sur vous, qui aurez manqué de les en instruire.

« — Ayez la bonté, Madame, dit encore Mme de Jas, de nous faire un petit détail de ce qu'il nous convient de leur dire à ce sujet. — Vous ne sauriez trop leur prêcher, reprit Mme de Maintenon. l'édification qu'elles doivent à leur mari, le support (36), l'attachement à sa personne et à tous ses intérêts, tout le service et les soins qui dépendent d'elles, surtout le zèle sincère et discret pour son salut, dont tant de femmes vertueuses leur ont donné l'exemple, aussi bien que celui de la patience ; le soin de l'éducation des enfants, qui s'étend bien loin, celui des domestiques et du ménage, qui sont plus indispensables aux mères de famille que les prières de surérogation que quantité d'entre elles ont coutume de faire, au préjudice de ces premiers et plus importants devoirs de leur état. Quand vous parlerez du mariage à vos demoi-

selles de cette manière-là, elles n'y trouveront pas de quoi rire, rien n'étant plus sérieux qu'un pareil engagement. Établissez donc chez vous de leur parler sur cette matière, quand elle se présente, comme sur toutes les autres qui leur conviennent, et ne souffrez pas que, sous prétexte de modestie et de perfection, on n'ose y nommer le nom de mariage. Cette sotte affectation, si j'ose m'exprimer ainsi, vous rejetterait bien bas dans toutes les petitesses que j'ai tâché de vous faire éviter avec tant de soin. »

Du mariage.

(A Mme de Fontaine, avril 1713.)

Quoi ! un sacrement institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de sa présence, dont ses apôtres détaillent les obligations, et qu'il faut apprendre à vos filles, ne pourra pas être nommé ! Quand elles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. *Il faut les accoutumer à en parler très sérieusement et même tristement, car je crois que c'est l'état où l'on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs.*

Même sujet.

(Aux demoiselles de Saint-Cyr, 1717.)

Les jeunes hommes sages et vertueux qui pensent à se marier veulent des épouses sages, retenues, modestes et vertueuses ; mais les folâtres, au contraire, qui ne pensent qu'à se divertir et à passer le temps, s'arrêtent volontiers auprès des demoiselles volages et mondaines ; mais, lorsqu'il est question d'engagements, ils se retirent sous différents prétextes, et les laissent languir dans le désir d'un établissement honnête et commode, dont elles s'écartent elles-mêmes par une trop grande liberté et un trop grand empressement d'y parvenir.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

(Proverbe, pour la classe jaune.)

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-ERNEST. Mme DE LUÇAY.
M. DUVAL. Mme D'ALENÇON.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SAINT-ERNEST. — J'ai envie de me marier; mais je voudrais faire un bon choix et pouvoir être heureux avec celle que j'épouserais.

M. DUVAL. — On trouve assez de filles à marier; mais vous êtes peut-être difficile.

M. DE SAINT-ERNEST. — Non; mais je voudrais seulement de la sagesse, de la douceur.

M. DUVAL. — Ne vous souciez-vous pas de la richesse?

M. DE SAINT-ERNEST. — Je voudrais trouver tout ensemble, s'il était possible; mais je sais qu'il ne faut pas l'espérer.

M. DUVAL. — Laissez-moi faire; je vais chercher sans faire de bruit.

M. DE SAINT-ERNEST. — Vous serez cause de mon bonheur.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme D'ALENÇON. — Est-il vrai, madame, que vous mariez mademoiselle votre fille?

Mme DE LUÇAY. — Non, madame; ma fille me restera sur les bras, n'ayant pas de bien.

Mme D'ALENÇON. — La mienne m'est demandée par plusieurs personnes; mais nulle proposition ne se con-

clut, et voilà trois à quatre affaires rompues, les unes après les autres, sans que j'en comprenne la raison.

Mme DE LUÇAY. — Je voudrais être aussi assurée de l'établissement de la mienne que je le suis de la vôtre.

Mme D'ALENÇON. — Mais comment voulez-vous la marier, en la cachant toujours ?

Mme DE LUÇAY. — Je suis ravie de son goût pour la retraite, et j'aurais bien de la peine à la montrer ; car elle craint le monde et aime la solitude.

Mme D'ALENÇON. — Je garde une conduite bien différente; je mène ma fille partout, afin que quelqu'un me la demande.

Mme DE LUÇAY. — Ma fille va à l'église dès le matin, pour n'y voir personne de connaissance; elle revient lire et travailler, soulager son père et moi des soins de notre domestique (37); elle nous console dans nos peines, et il faut que nous l'aimions autant que nous le faisons pour désirer de la voir établie; car ce sera pour nous une dure séparation.

Mme D'ALENÇON. — Vous me surprenez, en me disant qu'elle est gaie en faisant la vie qu'elle fait. Mais il est tard, il faut que je vous quitte.

SCÈNE TROISIÈME.

M. DUVAL. — J'ai deux filles à vous proposer, mais très différentes l'une de l'autre. La première est Mlle d'Alençon ; elle est belle et riche, propre au monde : elle l'aime et s'en fait aimer, et vous attirera bonne et grande compagnie. La seconde est Mlle de Luçay ; elle n'est pas belle, elle n'est pas riche, elle passe sa vie à servir son père et sa mère; elle ne fait aucune dépense, elle se cache le plus qu'elle peut ; elle est douce, gaie, modeste, adorée de ses domestiques, qui en disent des merveilles; j'en ai gagné un (38) qui m'a fait le portrait que je vous fais. Je me suis informé d'elle dans le quartier où elle demeure ; et, quelque soin qu'on prenne à se cacher, j'ai vu que sa réputation se répand, et qu'on parle d'elle très avantageusement.

M. DE SAINT-ERNEST. — Je ne puis résister, mon cher ami, à aller demander Mlle de Luçay à monsieur son père. Je serai trop heureux s'il veut me donner sa fille.

La vérité sur la femme dans le mariage et dans le monde.

(A la classe jaune, 1700.)

« Vous êtes de vrais enfants, quand vous dites que vous serez libres au sortir d'ici. Il faut pardonner ces discours à votre grande jeunesse, et je suis moins surprise que vous les teniez que les *bleues*, qui sont plus âgées que vous. Que vous dirai-je sur cela? J'ai mis toute ma science dans mes proverbes; je n'en sais pas davantage que ce que je fais dire à Marie : « Mais qu'est-ce donc que cette liberté dont vous parlez tant? Je ne comprends point ce que vous voulez dire. Est-ce que vous êtes en prison? » Voilà ce qu'il y aurait à répondre à celles qui se font des idées de liberté. Vous n'en aurez jamais, à moins que vous ne soyez tout à fait abandonnées. Si vous n'avez ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni un confesseur, en un mot, personne qui se soucie tant soit peu de vous, je conviens que vous aurez de la liberté; mais en quoi consistera-t-elle? à courir les champs et les rues, à vous déshonorer et à vous perdre.

« Pour peu que vous ayez une personne qui s'intéresse à ce qui vous touche, elle ne vous en laissera point. Un frère aîné, par exemple, ne le souffrira pas; un cadet, s'il est honnête homme, fera de même. Quand vous n'aurez qu'un confesseur, pour peu que vous ayez de confiance en lui, et qu'il vous connaisse, il ne vous laissera pas à votre volonté; il commencera par vous demander qui vous êtes, où vous demeurez, de qui vous dépendez; après, il vous donnera ses avis sur votre conduite; s'il voit que vous ne voulez pas les suivre, il vous laissera là. M. Tiberge fait le personnage dont je vous parle; il a ramassé six ou sept demoiselles de Saint-Cyr, qui ne savaient où donner de la tête, parce qu'elles sont sorties

avant le don du roi, et s'en est chargé; il a commencé par leur ôter la liberté d'aller où elles voudraient, les a mises dans des communautés à ses dépens, à condition qu'elles n'en sortiront point, qu'elles se comporteront bien et qu'elles ne feront rien sans son avis... Il y a quelque temps qu'on parlait de donner une de nos filles à une dame qui s'offrit de la ramener. M. Tiberge, qui le sut, demanda soigneusement : Mais sera-t-elle toujours avec elle ? La mènera-t-elle elle-même à la messe? Ne la laissera-t-elle pas avec ses laquais ? On fera la même chose à votre égard, et les personnes entre les mains de qui vous tomberez commenceront par vous ôter cette liberté que vous vous promettez d'avoir. Je voudrais que vous me disiez franchement quelle idée vous vous en faites; dites tout simplement. »

Une demoiselle prit la parole et répondit pour toutes: « Qu'elles ne croyaient point en avoir plus qu'ici. — Vous avez bien raison, dit Madame; car, loin d'en avoir plus, vous en aurez encore moins. Vous avez ici la liberté de courir au jardin, quand vos maîtresses veulent bien vous y mener; on vous y laisse jouer; vous riez, vous badinez, et on vous permet mille autres petites choses que la plupart ne retrouveront pas chez elles; pour peu que votre mère soit sévère, elle vous ôtera les moindres plaisirs. Il y en a qui le sont au point de ne pas souffrir qu'on rie dans leur chambre. Celles qui, par leur pauvreté, ont besoin de s'aider, ne laissent pas leurs enfants en repos qu'ils ne travaillent jour et nuit.

« Votre grand mal est de ne pas sentir l'excès de votre bonheur. Oui, vous avez ici des bonheurs que vous ne retrouverez nulle part; vous êtes à peu près du même âge, de naissance égale, toutes traitées de la même manière, ce qui ne se fait dans aucun couvent. J'en connais beaucoup, et j'ai même été élevée dans une maison d'Ursulines; ainsi, j'espère que vous me croirez. Nous étions avec des gredines; encore, pour peu qu'elles donnent quelques sols de plus, on se les voit préférer en tout, elles ont toujours ce qu'il y a de meilleur et ont le pas devant toutes les autres. Je me souviens que quand je mis Mme de Caylus aux Ursulines de Pontoise, je ne pensai pas à donner une plus grosse pension pour elle que

les autres n'en donnaient; cependant, pour l'amour de moi, on la traita comme si cela eût été; elle fut mise du rang des particulières, c'est le nom qu'on leur donne, et on la distinguait en tout; mais elle ne le put souffrir longtemps: elle me pria de la faire traiter comme le plus grand nombre. Je lui en sus bon gré.

« Où en seriez-vous, si on faisait ici de ces préférences? Mais on en est bien éloigné; on n'a aucun égard au plus ou moins de naissance, aux recommandations, à la beauté, aux agréments; les plus effroyables et les plus rebutantes sont aussi aimées et aussi caressées que les autres; on en prend le même soin quand elles sont malades. Quand je pense qu'on dit que vous ne pouvez souffrir à entendre tousser ou cracher la nuit! Et que feriez-vous donc, si vous étiez, comme on se trouve en tant d'endroits, couchées auprès d'un enfant de deux ou trois ans, qui crie toute la nuit et qui est malade? Il faut bien prendre patience.

« Encore une fois, vous êtes folles quand vous vous imaginez être mieux et plus libres ailleurs. J'en parlais tout à l'heure à une bande de bleues, qui tenaient de pareils discours; je leur dis qu'ils ne sont plus soutenables à l'âge qu'elles ont; car, à quinze ou seize ans, on peut encore dire qu'une fille est jeune; mais, à dix-huit ans, elle ne l'est plus, et à vingt ans, c'est une fille faite. On se moquera de vous au sortir d'ici et on vous sifflera, si on vous voit soupirer après la liberté, s'il vous arrive de dire que vous mouriez de sortir de couvent pour être plus libres, et que vous vous y trouviez contraintes. Comptez que pas un homme ne voudra de vous, parce qu'il n'y en a point qui ne sache fort bien qu'en vous épousant, il ne vous veut laisser aucune liberté (39).

« C'est cet amour de la liberté qui perd et qui déshonore toutes les personnes de notre sexe. Les hommes, qui ont fait les lois, n'ont pas voulu que nous en eussions, ils l'ont toute prise pour eux. Je ne vous dirai point qu'ils n'en ont pas, car c'est eux qui sont libres: ils vont seuls où il leur plaît; on les voit monter à cheval et courir la nuit et le jour. Comme ils se sont mis au-dessus des bienséances, on ne leur saurait rien dire. Mais pour nous, nous sommes pour obéir toute la vie. S'il y a quel-

que liberté dans le monde, c'est pour les vieilles veuves, car les jeunes mêmes n'en ont point, et si elles veulent conserver leur honneur, il faut qu'elles se remettent de nouveau sous le joug; mais les vieilles n'ont plus rien qui les engage, elles sont seulement arrêtées par les bienséances, qu'elles doivent garder.

« Pour vous parler toujours franchement, il faut vous dire que ce n'est pas tout à fait sur les hommes qu'il faut rejeter notre servitude : Dieu, de tout temps, a voulu que nous obéissions; il créa la première femme sujette à l'homme et la lui donna pour compagne... Vous savez mieux que moi les histoires de l'Ecriture sainte : on y trouve partout des exemples de la sujétion des femmes et de leur vie retirée...

« Il vous arrivera, au sortir d'ici, de deux choses l'une : ou vous serez maîtresses chez vous, ou vous logerez avec plusieurs personnes dans une même maison, dont vous aurez loué quelques chambres. En ce cas-là, une mère sage ne laissera pas passer à sa fille seulement le pas de la porte de sa chambre, de peur qu'elle ne rencontre quelqu'un d'inconnu. Si vous êtes maîtresse chez vous, c'est une marque que vous êtes en état d'avoir quelque train; si cela est, vous ne sortirez point encore, au hasard de trouver un laquais sur le degré; votre mère vous fera demeurer dans la chambre ; quelle liberté y aurez-vous?

« Vous vous imaginez peut-être que vous vivrez sans règle, et que vous pourrez tout faire aux heures qu'il vous plaira ; si vous le croyez, vous avez perdu l'esprit. Personne n'en use ainsi, pour peu qu'il soit raisonnable. Le roi même, qui est sans contredit le maître, a ses heures réglées : pensez-vous qu'il se lève quand il veut, un jour à une heure, un jour à une autre? Non, certainement. On entre tous les jours dans sa chambre à sept heures trois quarts ; qu'il dorme ou non, on l'éveille. Il va toujours à la messe à la même heure; il a cependant son aumônier prêt à la lui dire quand il veut ; mais il n'y a personne qui ne se contraigne pour suivre quelque chose de réglé ; le conseil se tient aussi toujours à la même heure, et, à un quart d'heure près, on peut savoir toujours ce que fait le roi. Quand il est en santé, voilà comment il en use ; quand il est malade, il se traite en malade. »

Les femmes font et défont les maisons.

(Proverbe, pour les quatre classes.)

PERSONNAGES.

M. DU CHATEAU.	Mme CLAIRFAIT.
Mme DERMONVILLE.	JUSTINE, } servantes.
Mme DUVERNOIS.	SUZANNE, } servantes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE. — J'ai rencontré ce matin ta sœur au marché qui m'a dit que tu cherchais condition.

SUZANNE. — Je n'en cherche plus, je suis raccommodée avec ma maîtresse.

JUSTINE. — Je t'aurais offert de venir avec moi, car madame cherche une fille pour ses enfants.

SUZANNE. — Chez toi ! Je n'y voudrais pas demeurer. A vivre comme vous faites, sans voir de monde, sans faire bonne chère, j'aimerais autant être dans un cloître ! On rit chez nous jour et nuit, et nous y dépensons plus en une semaine que vous ne faites chez vous en un an.

JUSTINE. — Tes profits sont-ils grands, et amasses-tu quelque chose ?

SUZANNE. — Non, mais je me divertis bien.

JUSTINE. — Il est vrai que nous vivons de ménage ; mais cela n'empêche pas que je ne gagne, et nous sommes dans une grande paix.

SUZANNE. — Qu'est-ce à dire paix ? j'aime le bruit, le tintamarre, le désordre, le grand monde, le bel air.

JUSTINE. — A la bonne heure ; tu es placée selon ton humeur, et moi selon la mienne.

SCÈNE DEUXIÈME.

Mme DERMONVILLE. — Je ne fais que d'apprendre que vous êtes ici, et on dit qu'il y a trois mois.

M. DU CHATEAU. — Il est vrai, madame, nous y sommes venus pour un procès que j'espère gagner.

Mme DERMONVILLE. — Madame votre femme est à plaindre d'avoir été obligée de sortir de sa province et de faire une dépense qu'elle aura peine à soutenir.

M. DU CHATEAU. — En quelque lieu qu'elle soit, elle ne fait pas grande dépense ; elle a tant d'ordre et de prévoyance dans les affaires que, dès qu'il a fallu partir, elle a trouvé tout ce qui nous était nécessaire.

Mme DERMONVILLE. — Vous n'avez pas emprunté pour venir ici ?

M. DU CHATEAU. — Je n'ai pas emprunté un sou depuis que je suis marié.

Mme DERMONVILLE. — Ce que vous dites n'est pas croyable.

M. DU CHATEAU. — Je vous pardonne d'en douter, car moi-même j'ai de la peine à le comprendre ; il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Mme DERMONVILLE. — J'aurais une grande curiosité de savoir la conduite de madame votre femme, si je pouvais le demander sans indiscrétion.

M. DU CHATEAU. — Je ferai plus, en faveur de notre ancienne connaissance, et je vais vous conter mon histoire. Je voulus épouser Mlle de Lincy sur l'air de sagesse que je lui voyais ; sa modestie à l'église, la simplicité de son habillement, son silence en compagnie, et une certaine douceur qui se faisait remarquer en tout, me firent croire que je serais heureux avec une personne qui me paraissait au-dessus de la faiblesse des femmes. On m'en voulait dégoûter , sur son peu de bien ; mais je passai outre, et il n'y a pas de jour que je n'en remercie Dieu.

Mme DERMONVILLE. — Ce n'est donc pas vous qui l'avez formée à votre mode ?

M. du Chateau. — Non, je l'ai trouvée au-dessus de ce que j'aurais pu lui demander. Dès le lendemain de nos noces, je la priai de conduire notre petite maison, et je lui montrai l'état de nos affaires, qui n'étaient pas trop bonnes. Elle me demanda si je lui donnais tout pouvoir, et je l'en assurai. Elle commença par retrancher la moitié de ce que j'avais réglé pour elle, sans toucher à ce qui était pour moi; elle s'occupa tout entière de son salut, de son ménage, de ses enfants dès qu'elle en eut, et se défit bientôt par là de la compagnie qui venait chez moi, et qui me faisait de la dépense, me disant que nos vrais amis nous demeureraient et s'accommoderaient de nos manières, et qu'il ne fallait pas se ruiner avec les autres.

Mme Dermonville. — Où avait-elle pris ce fonds de raison et de sagesse?

M. du Chateau. — J'en ai bien profité; car, sans entrer dans un détail qui vous ennuierait, vous saurez qu'elle a raccommodé nos affaires. Je ne suis point riche, mais je ne crois pas qu'il y ait dans notre province un gentilhomme si à son aise que moi.

Mme Dermonville. — Je vous conjure d'entrer dans le détail; je suis charmée de ce que vous dites, bien loin de m'ennuyer; mais souffrez mes questions : Ne vous faites-vous pas haïr en vivant si serrés et solitaires?

M. du Chateau. — Nous ne sommes haïs ni l'un ni l'autre. Nous recevons nos amis, mais simplement, sans vanité, ne donnant que le nécessaire, de bonne grâce, avec joie, et il me semble qu'on est content de nous.

Mme Dermonville. — En quoi consiste ce ménage (40) et cette épargne?

M. du Chateau. — A ne rien perdre, à se passer de peu, à avoir un petit nombre de valets.

Mme Dermonville. — Comment les affectionner, si on ne fait pas leur fortune?

M. du Chateau. — Ma femme les traite avec douceur, elle leur rend justice, elle leur donne, elle leur apprend à épargner, elle les tient dans leur état, et elle est très aimée.

Mme Dermonville. — Vous dites à se passer de peu? Mais il faut des meubles, il faut vivre, tout cela va loin.

M. du Chateau. — Quand on se contente du néces-

saire, il (41) ne va pas loin; nos meubles sont simples et fort conservés; c'est la vanité qui ruine tout le monde.

Mme DERMONVILLE. — N'est-elle pas honteuse d'être plus mal meublée et plus mal vêtue que ses voisines?

M. DU CHATEAU. — Elle en raille la première, et dit qu'elle met son honneur à ne pas emprunter, à vivre de ce qu'elle a, et à donner le plus qu'elle peut à son mari et à ses enfants.

Mme DERMONVILLE. — Et quand, après tout cela, arrive une grêle, un feu, un accident?

M. DU CHATEAU. — Elle le prévient, et met quelque chose à part pour ces aventures-là.

SCÈNE TROISIÈME.

Mme DUVERNOIS. — Voici une surprenante nouvelle : on dit que M. de Rémont fait une manière de banqueroute.

Mme CLAIRFAIT. — Cela n'est pas possible. Il était riche et n'a jamais fait aucune dépense : à quoi se serait-il ruiné?

Mme DUVERNOIS. — On dit que c'est sa femme.

Mme CLAIRFAIT. — Elle ne paraissait pas plus dépenser que lui.

Mme DUVERNOIS. — Pardonnez-moi, elle recevait du monde, tenait table, avait beaucoup de domestiques, et tout paraissait en désordre chez elle.

Mme CLAIRFAIT. — Toutes ces dépenses étaient peu de chose, à proportion des grands biens qu'il y avait dans cette maison.

Mme DUVERNOIS. — Il n'y a point de richesses qui ne finissent quand on vit dans le désordre.

Mme CLAIRFAIT. — A quoi peut aller ce désordre? Un peu trop de dépense en habits? En vérité, on en a bien pour une somme médiocre.

Mme DUVERNOIS. — On dépense trop en habits, on joue, on ne paie pas, on achète pour contenter les marchands, qui se ruinent aussi par leur avidité, et donnent à crédit; on veut un grand train, les valets mal payés servent mal; les chevaux meurent, il en faut d'autres;

les créanciers se lassent d'attendre, on a des procès ; comme ils sont mauvais, on les perd, et on est condamné aux dépens ; il n'y a point d'argent pour payer ; on saisit les terres, on les décrète, et voilà où en est M. de Rémont : toutes ses terres sont dans cet état-là, et il aime mieux tout abandonner que de passer sa vie à plaider.

Mme CLAIRFAIT. — S'en prend-il à sa femme?

Mme DUVERNOIS. — Oui, assurément ; ils en sont brouillés à se séparer.

Mme CLAIRFAIT. — Et les enfants?

Mme DUVERNOIS. — Ils savent très mauvais gré à leur mère, elle est le mépris de tous ceux qui la connaissent, et ceux qui lui ont aidé à se ruiner ne la regardent pas.

Mme CLAIRFAIT. — Voilà une grande ingratitude.

Mme DUVERNOIS. — C'est un triste personnage (42) d'avoir à s'en plaindre. Je m'en vais voir ces malheureux, ils me font pitié.

SCÈNE QUATRIÈME.

SUZANNE. — Où étais-tu cachée? Je te cherche depuis ce matin.

JUSTINE. — Que me veux-tu ?

SUZANNE. — Aller avec toi, si tu pouvais m'y faire entrer.

JUSTINE. — Tu t'ennuierais chez nous : il n'y a ni bruit ni tintamarre.

SUZANNE. — Sais-tu déjà ce qui nous est arrivé?

JUSTINE. — Si je le sais! on en parle tout haut dans les rues, et ta maîtresse est la fable du monde.

SUZANNE. — On a bien raison, je n'ai jamais vu une femme si insensée. Je voudrais qu'elle fût bien loin ; voilà mes plus belles années perdues.

JUSTINE. — Ne t'a-t-elle pas payée ?

SUZANNE. — Payée! Elle n'a pas le sou, la pauvre misérable!

JUSTINE. — Mais tu t'es bien divertie, et tu avais le bel air! Conte-moi, je t'en prie, comment on s'est ruiné en si peu de temps.

SUZANNE. — Ma maîtresse ne pensait jamais à ses affaires; elle donnait à toute dépense, elle ne comptait jamais; elle jouait son argent comptant, et achetait à crédit; elle dormait jusqu'à midi, et veillait toute la nuit. Nous faisions tout ce que nous voulions; chacun tirait de son côté; grande chère, et volée par les domestiques.

JUSTINE. — Mais faisait-elle comme cela dès qu'elle fut mariée?

SUZANNE. — On dit que non, que petit à petit elle en est venue là; elle aimait l'ajustement et le plaisir; une femme sans courage, qui ne voulait point se donner de la peine!

JUSTINE. — La voilà bien! elle s'en repentira à loisir.

SUZANNE. — Prends pitié de moi, elle deviendra ce qu'elle pourra.

JUSTINE. — Quoi! tu ne l'aimes point?

SUZANNE. — Le moyen d'aimer une folle! Je tâchais de m'en divertir; mais, dans le fond, je ne pouvais la souffrir.

JUSTINE. — Viens voir ma maîtresse, pour juger de la différence qu'il y a de femme à femme (43).

Les femmes font et défont les maisons (44).

FIN.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. (Page 7.) *Madame de Fontaine*, la première supérieure générale élue après la réformation de Saint-Cyr, précédemment maîtresse de la *classe bleue*.

2. (Page 8.) « *Les libertines de la classe.* » Les esprits forts, les raisonneuses.

3. (Page 12.) *Madame de Berval*, une des confidentes les plus chères de Madame de Maintenon, « sérieuse et avisée, dit d'elle M. Gréard, capable de tenir la plume (c'est elle qui avait mis en ordre les *Lettres* et les *Entretiens*) ; mais cherchant ses aises, aimant son indépendance, et se faisant trop souvent rappeler à l'observation des règles qui lui pesaient. » (GRÉARD, *Introduction* au volume intitulé *Madame de Maintenon.*)

4. (Page 12.) « ... *et haïr de personne.* » Incorrection, style de conversation. La grammaire veut: « ...et qui *ne* se font haïr de *personne* », la négation, en français, étant *ne*, et *personne* tout seul étant positif.

5. (Page 13.) « ...en retranchera l'*extrémité* », l'excès, le trop de zèle.

6. (Page 15.) *Madame de Glapion.* « La perle de Saint-Cyr, dont les défauts auraient été les vertus des autres, joignant une âme délicate et tendre à un savoir étendu, ayant étudié la médecine, la pharmacie, la botanique, la chirurgie, avec profit et sans se laisser enivrer, se délectant à faire des recueils de cartes, en dessinant elle-même, infirmière adorée des malades, maîtresse de classe originale, qui aurait voulu, pour le catéchisme, comme pour le reste, qu'on se bornât à suivre l'enfant de question en question, de curiosité en curiosité, supérieure remarquable [plus tard], élue l'année même de la mort de Louis XIV (1715) et entre les mains de qui Madame de Maintenon laissa l'avenir de sa maison avec confiance » (GRÉARD, Ouvrage cité. *Introduction*). Madame de Glapion représente l'esprit

même de la réformation de Saint-Cyr, l'esprit pratique, tourné aux sciences élémentaires, aux exercices pratiques, aux *leçons de choses* et à la méthode intuitive, comme la première directrice, Madame de Brinon, en représente l'esprit d'avant la réforme, grande dame, « spirituelle », à hautes visées, amoureuse d'éclat, d'éducation littéraire et mondaine.

7. (Page 18.) La *busquière*, coulisse du corset où est engagé le *busc*, par extension le busc lui-même.

8. (Page 23.) « Où », à propos duquel. Le sens de *où* était plus étendu au XVIIe siècle qu'aujourd'hui ; on le prenait pour *à quoi*, *en quoi*, et aussi à *qui*, *en qui*, *chez qui*. Cependant le sens *à propos de quoi* est une négligence, ou une hardiesse, même pour le temps.

9. (Page 25.) « Une attache. » Un attachement. Cf. Molière : « Sa puissante attache aux choses éternelles ».

10. (Page 30.) *Madame de Fontaine*, Voir note 1. Elle était d'une grande douceur de caractère, et Madame de Maintenon craignait qu'elle n'errât par excès de confiance à se reposer sur le bon naturel des élèves aimées d'elle.

11. (Page 38.) « Une enfance. » Un enfantillage. Très usité au XVIIe siècle et d'un très bonne langue : « c'est une vraie enfance » (Madame de Sévigné), « faire des enfances » (*eadem*).

12. (Page 39.) Cette importance attachée à la *droiture* dans l'éducation des filles est le souci constant de Madame de Maintenon, comme il était celui de Fénelon. Cf. Fénelon : *De l'Education des filles*, ch. IX :

« Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes : c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse ; et comment ne l'estimeraient-elles pas, puisqu'elles ne connaissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives, et leurs connaissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons ; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très industrieuses pour y parvenir. »

« Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte ; ce qui est encore uue source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre

jamais dans le besoin de la finesse et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. »

Et encore, même chapitre : « Montrez-leur, par des exemples, comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : « La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent, à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses ! »

« Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites, avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? Au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres. »

« Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient ; tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie ; on les devine toujours par quelque endroit ; souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. »

13. (Page 40.) Remarquez que Madame de Maintenon exerce une continuelle surveillance sur elle-même dans ses instructions. C'est un trait de caractère, en même temps que c'est un haut enseignement et exemple de pédagogie morale.

14. (Page 43.) Sur ce défaut du trop grand parler et du babil, cf. Fénelon : *Education des filles*, ch. III :

« D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, *et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup*, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on

veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit et à parler des choses dont ils n'ont pas encore de connaissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit. »

15. (Page 49.) « Il n'y a personne, si *animée* contre vous qu'*elle* pût être... » Faute de français. *Personne* pris comme substantif abstrait, et signifiant *un seul*, est masculin : « Personne n'est parfait. » Il est vrai qu'ici *personne* signifie « aucune de vos maîtresses » : l'idée influe sur la syntaxe et la modifie. On peut considérer cela comme une *syllepse*.

16. (Page 56.) Malgré notre horreur pour les *notes admiratives*, nous ne pouvons nous tenir, après cette éloquente lettre, d'applaudir à tant de raison, de chaleur de cœur et d'élévation.

17. (Page 58.) « Les gueux revêtus. » Les gueux décrassés et parés, les parvenus, comme on dit aujourd'hui, les *faquins*, comme on disait alors.

18. (Page 58.) Incorrection. Il faudrait « qu'elle refusât. »

19. (Page 69.) Mémoire et jugement. Les exercices de pure mémoire étaient le grand vice de l'éducation depuis le XVIme Siècle. Cf. Montaigne : *Essais*, ch. XXV (de l'Institution des Enfants). « On ne cesse de criailler à nos oreilles comme qui verserait dans un entonnoir ; et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit ; je voudrais qu'il [le professeur] corrigeât cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en mains, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même, quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui faisant ouvrir. » (Voir notre *Recueil de textes des auteurs français*, Librairie H. Oudin, 1884.)

20. (Page 72.) La droiture à exiger de soi-même préoccupe autant Madame de Maintenon que la droiture à exiger des élèves. Elle se rencontre ici encore avec Fénelon (*Education des filles*, ch. III) :

« Il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut : par là, on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient

jamais : il faut les mener par la raison autant qu'on peut. »

Et encore, même ouvrage, chapitre V :

« Saint Augustin nous apprend qu'il avait remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connaîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire, ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien et se pardonnent tout à eux-mêmes ; cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis et ne cherchent qu'à la mépriser. »

21. (Page 80.) Raison souriante. Cf. Montaigne quand il parle de la vertu comme de la « mère nourrice des plaisirs humains », et s'écrie : « Qui me l'a masquée de ce faux visage pâle et hideux ? Il n'est rien plus gai, plus enjoué et presque plus folâtre. Elle n'est pas, comme dit l'Ecole, plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Qui sait son adresse y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes. »

22. (Page 84.) S'incommoder pour les autres. Pascal a dit : « La politesse est *incommodez-vous.* »

23. (Page 91.) Ce *proverbe* est peu heureux. Il sent la scolastique, est très froid, et a quelque chose de forcé. Il faut excuser Madame de Maintenon. Elle avait un grand souci de mêler quelque agrément dans l'éducation, par ce que Fénelon appelle les *Instructions indirectes*, Dialogues, Proverbes, petites Comédies. Cette intention, très bonne en son fond, et que la pratique n'a jamais récompensée d'un grand succès, a séduit les PP. Jésuites, et Fénelon, et Madame de Maintenon, et Jean-Jacques Rousseau. Voici ce que Fénelon en dit (*Education des filles*, chapitre V) :

« Je crois même qu'il faudrait souvent se servir de ces *instructions indirectes* , qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour éveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donnerait.

« Une personne pourrait demander quelquefois devant eux à une autre : « Pourquoi faites-vous cela ? » et l'autre répondrait : « Je le fais par telle raison. » Par exemple : « Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? — C'est que j'en aurais fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. » Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée

elle-même ; mais il faut que tout cela se fasse sans affectation, car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit, et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles. »

De même dans l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau, on trouve de véritables drames de famille, à l'effet de contribuer à l'éducation de l'enfant, qui exigeraient une maison machinée comme un théâtre de féeries. Il ne faut pas accorder la moindre confiance à ces prestiges et à ces adresses. L'enfant, dans l'instruction amusante, n'est sensible qu'à l'amusement.

24. (Page 97.) Simplicité de toilette. Cf. Fénelon (*Education des filles*, ch. x) :

« Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps ; mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

« Je voudrais même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité. »

« Pour peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique : il y aurait de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habit si noble, si gracieuse et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage ; elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent et de bonne heure la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes.

C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais. »

Cf. encore *La Bruyère* (Caractères, III):

« Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation ; leur son de voix et leur démarche sont empruntés ; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins. »

25. (Page 101.) Ceci est comme un portrait de la jeune femme idéale selon la conception de Madame de Maintenon. Il convient d'en rapprocher le portrait de la *Femme forte* selon Salomon (*Proverbes*. XXXI) :

« Son prix est comme celui de ce qui vient de loin, et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires; tous les jours de sa vie, elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin ; elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit, elle se lève et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ et l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige ; tous ses domestiques ont de doubles habits ; elle a tissé une robe pour elle ; le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupation. Ses enfants se sont élevés et l'ont dite heureuse ; son mari

s'élève de même, et il la loue : « Plusieurs filles, dit-il, ont « amassé des richesses ; vous les avez toutes surpassées. » Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; et qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres. »

Enfin voici le portrait de la jeune fille selon la raison et la vertu, dans *Télémaque* (Livre XXII) :

« Antiope est douce, simple et sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle sait se taire et agir de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque : Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements ; son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion ; elle ne parle que pour la nécessité ; et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler. »

26. (Page 101.) « D'apprendre quoi que ce soit » en fait de choses pratiques, comme la suite le montre assez. Madame de Maintenon est précisément l'adversaire d'une science indiscrète et téméraire chez les femmes.

27. (Page 105.) « Bien composé », arrangé dans le dessein d'être convenable et surveillé dans ce sens.

28. (Page 108.) Voici le portrait de l'homme mal élevé de la Bruyère (*Caractères*, chap. XI) :

« *Gnathon* ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service ; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe : on le suit à la trace ; il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent : dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service ; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain. »

29. (Page 116.) Madame de Maintenon se défie beaucoup des amitiés particulières entre jeunes filles. Le caractère passionné des enfants l'effraie. « Il faut leur apprendre à aimer raisonnablement, comme elles font toutes choses. » Le passage de Fénelon sur le même sujet est très sensé aussi (*Education des filles*, chap. v) :

« Il y a un défaut qui est ordinaire aux filles, c'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions

sans fondement ; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies ; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin, en même temps, de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables ; dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions. »

30. (Page 128.) Administration domestique. — C'est pour Madame de Maintenon la première des vertus de la femme. On lira dans l'*Economique* de Xénophon le portrait charmant de la maîtresse de maison, bonne, économe, entendue et avisée, qui sait « vendre un veau », et surveiller comme il faut ses esclaves. Dans Fénelon nous trouvons et l'éloge de la science de l'économie domestique et de sages avertissements touchant l'excès de cette qualité (*Education des filles*, chap. XI) :

« Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite. »

« Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais

craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : « Prenez garde que l'avarice gagne peu et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. » Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires ».

Voici d'autre part dans Rollin (*Traité des Etudes*, livre I, chap. II) une instruction détaillée, bien curieuse, sur cette affaire.

« Elle a soin d'inspirer à une jeune demoiselle destinée pour le monde les principes d'une sage et noble économie, qui s'éloigne également et d'une sordide avarice et d'une ruineuse prodigalité. C'est cette vertu qui conserve le train des grandes maisons et qui les soutient avec honneur dans le monde ; et c'est le défaut opposé qui en est la honte et la ruine, comme on le voit tous les jours par une expérience qui n'est que trop ordinaire et qui cependant n'instruit point les gens de qualité.

« On peut réduire l'instruction qu'une mère doit donner à sa fille sur cet article à cinq ou six principes qui renferment tous les autres :

« 1° Régler sa dépense sur ses revenus et sur son état, sans jamais se laisser emporter au delà des bornes d'une honnête bienséance par la coutume et l'exemple, dont le luxe ne manque pas de se prévaloir.

« 2° Ne prendre rien à crédit chez les marchands, mais payer argent comptant tout ce qu'on achète. C'est le moyen d'avoir tout ce qu'ils ont de meilleur et de l'avoir à moindre prix.

« 3° S'accoutumer à regarder comme une grande injustice de faire attendre les ouvriers et les domestiques pour leur payer ce qui leur est dû...

« 4° Se faire représenter et arrêter les comptes régulièrement tous les mois, les clore sans manquer à la fin de

chaque année, et se donner bien de garde d'abandonner la régie des biens et de la maison à des mains subalternes, qui ne sont pas toujours zélées et fidèles Ce soin n'est point pénible et ne coûte presque rien quand on y est exact; au lieu que, si on le néglige, il devient un vrai travail qui rebute, et qui fait qu'on laisse accumuler années sur années : ce qui cause un désordre et un chaos affreux dans les affaires, qu'il n'est plus possible de débrouiller, et qui ruine enfin les maisons les plus opulentes.

« 5° Dans le règlement qu'on fera des dépenses, qui doit toujours être proportionné aux revenus, mettre à la tête de tout la portion destinée et due aux pauvres. Ce n'est pas une grâce qu'on leur accorde, mais une dette dont on s'acquitte à leur égard, ou plutôt à l'égard de Jésus-Christ, qui leur a transporté ses droits. Le moyen le plus sûr et le plus aisé de s'acquitter fidèlement de ce devoir, c'est de faire cette séparation dans le moment même que l'on reçoit quelque somme de ses revenus et de les mettre à part comme un dépôt. La libéralité coûte moins quand on a de l'argent devant soi ; et, par cette intention, on se ménage toujours un fonds pour les diverses charités qu'on est obligé de faire... »

31. (Page 138.) — « Croyez-vous que Madame... qu'on a été obligé d'enfermer... » — Education morale par des exemples, méthode qu'Horace attribue à son père dans l'éducation qu'il lui a donnée : « Mon excellent père m'apprit à détester les vices en me montrant des vicieux. Voulait-il m'exhorter à l'économie : « Vois, me disait-il, Albius, Barrus, quelle misère ! C'est une leçon pour les dissipateurs... S'il voulait me pousser aux bons chemins : « Prends un tel pour guide ». C'était un arbitre, de ceux que choisit le préteur pour accommoder les différends... De même que l'enterrement de son voisin terrifie le malade intempérant et le force à surveiller ses appétits de peur de prendre la même route, de même la honte d'autrui peut détourner du vice une âme tendre encore ». Fénelon (*Education des filles*, chap. IV) s'exprime ainsi :

« L'ignorance des enfants, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre ; mais, comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire

remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager ; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût et les rendre sensibles aux vraies bienséances. »

32. (Page 141.) — Il y a dans tout cet entretien une vraie hardiesse, bien respectable, et qui fait honneur à Madame de Maintenon. Elle croit, avec raison, qu'il faut ne point glisser sur certains sujets, par fausse pruderie, mais en parler gravement et tristement. L'esprit de Fénelon se retrouve là encore, comme toujours. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« La jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte, dans ses *Mémoires*, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle était encore très jeune, comme à une personne mûre ; elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la reine et de son frère le duc d'Anjou. » (*Education des filles*, chap. XII.)

33. (Page 143.) « Il faut savoir s'ennuyer et se passer de divertissement. » — Voir dans Pascal, *Pensées* (article IV de l'Edition Havet), la fameuse théorie de l'Ennui et du Divertissement. — Cf. le mot paradoxal, qui renferme une part de vérité, de l'abbé Galiani : « Il faut habituer les enfants à l'ennui et à l'injustice ». — Enfin Fénelon (*Education des filles*, chap. X) indique une sorte particulière d'ennui, qui est bien observée, l'ennui par *air* et affectation : « Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si l'on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse ».

34. (Page 145.) — « Car c'est un de ses domestiques. » — *Domestique* voulait dire, au XVIIe siècle, *familier*, *qui fait partie de la maison* : « LOUIS XI : Commines, on dit que vous avez écrit mon histoire — COMMINES : Il est vrai ; je l'ai écrite en bon domestique ». (Fénelon, *Dialogue des morts.*) — Se rappeler le mot de la Fontaine en parlant de

l'Ane, du meunier et de son fils : « N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ? »

35. (Page 152.) — Cf. le mot admirable de Bossuet : « Cet incurable ennui qui fait le fond de la vie des hommes, depuis qu'ils ont perdu le goût de Dieu. »

36. (Page 154.) — « Le support. » — Le soutien, l'appui qu'elles doivent donner.

37. (Page 157.) — « Des soins de notre domestique. » — *Le domestique* signifiait, au XVIIe siècle, l'*intérieur*, *la maison*, *le train*.

38. (Page 157.) — « J'en ai gagné un. » — Ce trait est de trop. M. Duval manque de tact. Il ne faut point *gagner* un domestique pour le faire parler de ses maîtres, même en bien. L'effet du reste pourrait bien tourner contre l'intention, ce qui serait presque mérité.

39. (Page 160.) — Madame de Maintenon combat ici avec une véritable âpreté les illusions romanesques des jeunes pensionnaires. Elle connaît ce démon de l'imagination et de la curiosité qui est si pernicieux aux cœurs des jeunes filles. Voici comme Fénelon en parle dans son traité de l'*Education des filles* (chapitre II) :

« Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits, qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

« Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans ; elles se gâtent même là pour le monde ; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend. Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de

ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires, qui sont, dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

« Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue ; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent ; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire ; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup ; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feraient souvent garder le silence. »

40. (Page 164.) « Ce ménage », cette économie. Le mot alors avait les deux sens : 1° d'*économie domestique*, 2° de *mobilier domestique*. De là le jeu de mots de Molière (*Médecin malgré lui*, I, 7) : « MARTINE : Tu me vends, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis. — SGANARELLE : C'est vivre de ménage ».

41. (Page 165.) « Il » signifiant *cela*. Cf : « Ici je vous louerais. *Il* n'est que trop aisé » (La Fontaine). « Tout cela ne convient qu'à nous. *Il* ne convient pas à vous-même » (La Fontaine).

42. (Page 166.) « C'est un triste personnage d'avoir à s'en plaindre ». *Personnage*, au XVIIe siècle, signifie *rôle*. Traduisez : « c'est jouer un triste rôle qu'avoir à se plaindre ».

43. (Page 167.) Il y a dans ce proverbe, chose rare chez Madame de Maintenon, qui ne songe qu'au précepte moral, une certaine vérité et vivacité de dialogue, et presque une peinture, ou du moins un léger crayon d'un caractère de domestique, dans le personnage de Suzanne.

44. (Page 167.) « Les femmes font et défont les maisons. » Le *texte* ou la *devise* de ce proverbe est tiré de l'*Education des filles* de Fénelon (chapitre I). Voici le passage, qui est d'un grand sens et d'une haute raison :

« Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine ?

N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter. »

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. I

Appendice à l'introduction :

La critique moderne et Mme de Maintenon.

Appréciations de MM. Sainte-Beuve. . . XXX

— Gréard. XXXVIII

— Mézières. XL

Prologue de la tragédie *d'Esther*. . . . XLVI

Extrait de la préface *d'Esther*. XLVIII

SUR L'ÉDUCATION :

Extrait des Lettres, entretiens et proverbes.

PREMIÈRE PARTIE. — *Pédagogie.*

CHAPITRE I. — Pédagogie générale. 3

CHAPITRE II. — De l'Éducation au XVIIe siècle. 17

CHAPITRE III. — Conseils divers : bons exemples, punitions, répliques d'élèves, avis, entretiens, etc. 22

DEUXIÈME PARTIE.

Éducation scolaire. 35

TROISIÈME PARTIE. — *Éducation générale.*

CHAPITRE I. — Conseils divers : bonne humeur, simplicité, droiture discipline, bon sens, conversations, proverbes, etc. 65

CHAPITRE II. — Du mariage. . . . 141

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS. 169

Extraits de Fénelon : *Traité de l'Éducation des filles*, et le *Télémaque ;* — de la Bruyère : *Caractères ;* — de Rollin : *Traité des Etudes.*

FIN DE LA TABLE.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6732